

VLADIMIR STEPANIAN

**A LA DECOUVERTE
DU TEXTE**

R E C U E I L
DE
CONTES ET NOUVELLES CHOISIS

AVEC COMMENTAIRES ET ACTIVITÉS

A L'USAGE DES ÉLÈVES ET ÉTUDIANTS

PAR

VLADIMIR STÉPANIAN

AGRÉGÉ DE GRAMMAIRE

A L'UNIVERSITÉ LINGUISTIQUE D'ÉTAT V. BRIOUSSOV

EREVAN 2005

ՀՏԴ 804.0.(07)
ԳՄԴ 81.2 ֆր ց7
Ս 887

Տպագրվում է Երևանի Վ.Բրյուսովի անվան պետական լեզվաբանական համալսարանի գիտական խորհրդի որոշմամբ:

Ս 887 *Ստեփանյան Վ.Ա.*

A la découverte du texte տեքստի մեկնաբանության ձեռնարկ: Եր., «Լինգվա», 2005, 177 էջ:

Ձեռնարկում տրված է ֆրանսիական դասական գրողների բնագիր ստեղծագործությունների վերլուծությունը համապատասխան վարժությունների համակարգով: Այն համահունչ է օտար լեզվի ուսուցման ժամանակակից պահանջներին, կարող է նպաստել ֆրանսերեն սովորողների գրագիտությանը, գրավոր և բանավոր խոսքի զարգացմանը և բնագիր տեքստերի ինքնուրույն մեկնաբանման, ստեղծագործական կարողությունների ձևավորմանը: Գիրքը բովանդակության կառուցվածքի և մեթոդաբանական տեսակետից ունի գործնական ուղղվածություն՝ տեսական խնդիրների ընդգրկումով:

Խմբագիր՝

բ.գ.թ. **Ղ. Ղազարյան**

Գրախոսներ՝

բ.գ.դ., պրոֆ. **Ա. Բարլեզոզյան**

Երևանի պետական համալսարանի
ռոմանական բանասիրության ամբիոն

Երաշխավորված է՝ ՀՀ Կրթության և Գիտության նախարարության Կրթության ազգային ինստիտուտի կողմից որպես ուսումնական ձեռնարկ միջնակարգ դպրոցի աշակերտների և բուհերի ուսանողների համար:

Ս $\frac{4602020104}{0134(01)-2005}$ 2005

ԳՄԴ 81.2 ֆր ց7

ISBN 99930-79-64-2

© «Լինգվա», 2005

© Ստեփանյան Վ.Ա., 2005

AVANT-PROPOS

Le présent ouvrage est destiné aux élèves des écoles secondaires, aux étudiants des universités et à tous ceux qui désirent s'initier à la lecture intelligente. Il est d'un caractère assez nouveau quant à la méthode d'explication, d'analyse linguistique et littéraire du texte.

Tout en tenant compte de la maturation et de l'intérêt psychologique des élèves notre souci premier a été de leur proposer un choix de contes et récits des classiques de la littérature française. Ils sont caractérisés par la simplicité du récit, par le caractère conventionnel des situations et des personnages, par la richesse symbolique du contenu et se prêtent mieux à la lecture expliquée. L'élève n'y est pas arrêté trop souvent par les difficultés de syntaxe et de sens.

Le livre se divise en deux parties.

La première partie réunit les récits des auteurs accompagnés de multiples exercices variés offrant à l'élève la possibilité de s'initier à l'explication du texte (recherche et développement des idées), et, d'autre part, à s'exprimer aussi fréquemment que possible.

Chaque récit est suivi :

1. **D'expressions expliquées ;**
2. **D'exercices de compréhension** qui se divisent en:
 - a. *exercices de grammaire ;*
 - b. *exercices sur l'étude du vocabulaire ;*
3. **D'exercices d'expression orale et écrite ;**
4. **D'exercices d'intercommunication culturelle.**

Exercices de compréhension

- a. **exercices de grammaire.** Sous cette rubrique sont présentés des types variés d'exercices préparatoires initiant l'élève à manipuler les phrases oralement et par écrit. Ils stimulent la pratique de la langue des élèves et exigent un travail systématique sur les constructions syntaxiques : création de phrase sur un modèle donné (transformations, substitutions et réductions). En outre, et surtout, ils servent à mettre en évidence la souplesse de la langue et à développer les capacités

de l'expression orale et écrite (compréhension du récit, formation des idées, construction du paragraphe) et à préparer l'élève à la composition française.

- b. exercices sur l'étude du vocabulaire.** Cette rubrique réunissant les multiples exercices destinés à l'étude des mots (formation des mots, emploi des mots dans une phrase: polysémie, synonymie, homonymie, figures de style etc.) a les objectifs suivants: enrichir le vocabulaire général de l'élève; expliciter dans différents contextes le sens des mots polysémiques présentant une difficulté; relever les figures de style que l'auteur a employées pour attirer l'attention du lecteur, pour le convaincre, l'impressionner et pour l'expressivité du texte; faciliter la compréhension des idées des paragraphes du récit et la communication des élèves entre eux.

Execices d'expression orale et écrite

Sous cette rubrique, à côté des mots de la langue écrite, nous avons donné des termes et des expressions du registre de langue familier (notés fam.).

Sous cette rubrique sont présentés aussi des tests (phrases du texte à terminer, choix de la bonne réponse d'après le récit etc.) permettant de contrôler la compréhension du récit et l'acquisition des connaissances des élèves. Les thèmes de conversation proposés sont étroitement liés aux exercices d'expression orale et donnent un grand champ à l'imagination de l'élève auquel le thème suggère d'abord les idées principales puis des idées secondaires.

Nous avons présenté à l'intention des élèves à la fin du livre un petit lexique auquel l'élève pourra recourir pour trouver l'explication de tel ou tel mot qui lui est inconnu.

Execices d'intercommunication culturelle

Sous cette rubrique ne sont réunis que les proverbes et locutions proverbiales destinés à susciter chez l'élève ce qu'on appelle aujourd'hui des activités de recherche interculturelle. L'objectif est d'aider les élèves à réfléchir sur leurs propres cultures, sur leur compétence et sur leur mode de réflexion basée sur leur culture et de développer une compétence communicative

interculturelle. Comme l'un des éléments le plus pittoresque de la langue reflétant la sagesse des nations ces expressions se prêtent mieux à l'enseignement de la communication interculturelle, car on y trouve des indices interculturels illustrant les changements de mode de vie et de pensée intervenus au cours de l'évolution de la langue et de la civilisation. L'élève prendra ces proverbes et locutions proverbiales expliqués en français et les comparera aux usages dans sa langue maternelle afin d'en trouver des équivalents et des parallèles.

Or, l'enseignement des convergences culturelles qui représentent le fonds communs des différentes cultures et des divergences culturelles qui constituent la spécificité et l'originalité de chaque peuple permettent la communication interculturelle entre les élèves.

Dans la seconde partie sont réunis des récits destinés aux recherches individuelles des élèves. Ils ne sont suivis que d'explication de mots et expressions difficiles à la compréhension du récit.

Tels sont les principes dont on s'est guidé dans la rédaction de cet ouvrage qui doit servir de base et de modèle à l'élève dans ses recherches personnelles.

C'est pour l'auteur un devoir très agréable d'exprimer sa vive gratitude à tous les professeurs de français qui par leurs suggestions ou leurs critiques lui ont témoigné leur aide dans son travail.

Auteur

PREMIÈRE PARTIE



Alphonse Daudet (1840-1897)

Alphonse Daudet, écrivain réaliste, est né à Nîmes, dans le Midi de la France, en 1840. Il fait de bonnes études au lycée de Lyon. Il passe d'heureux jours d'enfance dans sa belle Provence natale qu'il décrit dans ses œuvres avec un art accompli et un amour particulier. Il devient célèbre avec un recueil de contes publié en 1869: **les Lettres de Mon Moulin**. Il décrit dans ses nouvelles la vie des

gens simples de sa belle Provence.

Comme beaucoup d'écrivains patriotes Daudet participe à la guerre franco-prussienne en 1870-1871, et tire de ses impressions de guerre **les Contes du Lundi (1873)**, d'inspiration surtout patriotique. Alphonse Daudet fait jouer en 1872, **l'Arlésienne**, drame en trois actes, que la musique du compositeur français Georges Bizet rendra célèbre.

Dans ses dernières années Daudet écrit encore plusieurs volumes de souvenirs: il encourage les jeunes écrivains qu'il accueille dans sa villa de Champrosay.

Daudet s'oriente d'abord vers une littérature fantaisiste et poétique. Qui ne connaît pas le charmant conteur **du Petit Chose**, roman autobiographique, et **des Lettres de Mon Moulin**, ses récits mêlés d'humour et d'émotion, sa merveilleuse sensibilité.

Son talent d'écrivain enchante les lecteurs de tous les âges, de tous les milieux, pour lesquels il est ainsi ce qu'il rêvait d'être: „un marchand de bonheur„.

La sensibilité de Daudet se penche avec sympathie vers les faibles et surtout vers les enfants malheureux.

Le récit **La Chèvre de Monsieur Seguin** est tiré de son œuvre principale: les Lettres de Mon Moulin, où Daudet fait l'émouvante

histoire des chèvres indépendantes qui se sacrifient pour le grand air et la liberté.

Ses contes et nouvelles et ses romans **le Petit-Chose, Tartarin de Tarascon, Sapho**, mêlent la fantaisie à la peinture réaliste de la vie quotidienne.

Georges Bizet (1838-1875) – compositeur français qui a écrit pour le théâtre lyrique des chefs-d’œuvre pleins de réalité et de pittoresque (**Les pêcheurs de perles, l’Arlésienne, Carmen.**)

La chèvre de Monsieur Seguin

A M. Pierre Gringoire, poète lyrique à Paris

Tu seras bien toujours le même, mon pauvre Gringoire !

Comment ! on t’offre une place de chroniqueur dans un bon journal de Paris, et tu as l’aplomb de refuser... Mais regarde-toi, malheureux garçon ! Regarde ce pourpoint troué, ces chausses en déroute, cette face maigre qui crie la faim. Voilà pourtant où t’a conduit la passion des belles rimes ! Voilà ce que t’ont valu dix ans de loyaux services dans les pages du sire Apollo... Est-ce que tu n’as pas honte, à la fin ?

Fais-toi donc chroniqueur, imbécile ! fais-toi chroniqueur ! Tu gagneras de beaux écus à la rose, tu auras ton couvert chez Brébant, et tu pourras te montrer les jours de première avec une plume neuve à ta barrette...

Non ? Tu ne veux pas ? Tu prétends rester libre à ta guise jusqu’au bout... Eh bien, écoute un peu l’histoire de la chèvre de M. Seguin. Tu verras ce que l’on gagne à vouloir vivre libre.

M. Seguin n’avait jamais eu de bonheur avec ses chèvres.

Il les perdait toutes de la même façon : un beau matin, elles cassaient leur corde, s’en allaient dans la montagne, et là-haut le loup les mangeait. Ni les caresses de leur maître, ni la peur du loup, rien ne les retenait. C’était, paraît-il, des chèvres indépendantes, voulant à tout prix le grand air et la liberté.

Le brave M. Seguin, qui ne comprenait rien au caractère de ses bêtes, était consterné. Il disait :

- C'est fini; les chèvres s'ennuient chez moi, je n'en garderai pas une.

- Cependant il ne se découragea pas, et, après avoir perdu six chèvres de la même manière, il en acheta une septième; cette fois il eut soin de la prendre toute jeune, pour l'habituer mieux à demeurer chez lui.

Ah! Gringoire, qu'elle était jolie la petite chèvre de M. Seguin! qu'elle était jolie avec ses yeux doux, sa barbiche de sous-officier, ses sabots noirs et luisants, ses cornes zébrées et ses longs poils blancs. C'était presque aussi charmant que le cabri d'Esmeralda, tu te rappelles, Gringoire? - et puis, docile, caressante, se laissant traire sans bouger, sans mettre son pied dans l'écuelle. Un amour de petite chèvre ...

M. Seguin avait derrière sa maison un clos entouré d'aubépines. C'est là qu'il mit sa nouvelle pensionnaire. Il l'attacha à un pieu, au plus bel endroit du pré, en ayant soin de lui laisser beaucoup de corde, et de temps en temps, il venait voir si elle était bien. La chèvre se trouvait très heureuse et broutait l'herbe de si bon cœur que M. Seguin était ravi.

- Enfin, pensait le pauvre homme, en voilà une qui ne s'ennuiera pas chez moi.

M. Seguin se trompait, sa chèvre s'ennuya.

Un jour, la petite chèvre se dit en regardant la montagne:

- Comme on doit être bien là-haut! Quel plaisir de gambader dans la bruyère, sans cette maudite longe qui vous écorche le cou ! ... C'est bon pour l'âne ou pour le bœuf de brouter dans un clos! ... Les chèvres, il leur faut du large.

A partir de ce moment, l'herbe du clos lui parut fade. L'ennui lui vint. Elle maigrit, son lait se fit rare. C'était pitié de la voir tirer tout le jour sur sa longe, la tête tournée du côté de la montagne, la narine ouverte, en faisant Mê ! ... tristement.

M. Seguin s'apercevait bien que sa chèvre avait quelque chose, mais il ne savait pas ce que c'était... Un matin, comme il achevait de la traire, la chèvre se retourna et lui dit dans son patois:

- Ecoutez, monsieur Seguin, je m'ennuie chez vous, laissez-moi aller dans la montagne.

- Ah! mon Dieu! ... Elle aussi! cria M. Seguin stupéfait, et du coup il laissa tomber son écuelle, puis, s'asseyant dans l'herbe à côté de sa chèvre:

- Comment, Blanquette, tu veux me quitter!

- Oui, M. Seguin!

- Est-ce que l'herbe te manque ici?
- Oh! non! monsieur Seguin.
- Tu es peut-être attachée de trop court, veux-tu que j'allonge la corde?

- Ce n'est pas la peine, M. Seguin.
- Alors qu'est-ce qu'il te faut? qu'est-ce que tu veux?
- Je veux aller dans la montagne, monsieur Seguin.
- Mais, malheureuse, tu ne sais pas qu'il y a le loup dans la montagne... Que feras-tu quand il viendra?...

- Je lui donnerai des coups de corne, monsieur Seguin.
- Le loup se moque bien de tes cornes. Il m'a mangé des biques autrement encornées que toi... Tu sais bien, la pauvre vieille Renaude qui était ici l'an dernier? une maîtresse chèvre, forte et méchante comme un bouc. Elle s'est battue avec le loup toute la nuit... puis le matin, le loup l'a mangée.

- Pécaïre! Pauvre Renaude! ... Ça ne fait rien, monsieur Seguin, laissez-moi partir dans la montagne.

- Bonté divine!... dit monsieur Seguin; mais qu'est-ce qu'on leur fait donc à mes chèvres? Encore une que le loup va manger... Eh bien, non... je te sauverai malgré toi, je vais t'enfermer dans l'étable, et tu y resteras toujours.

Là-dessus, monsieur Seguin emporta la chèvre dans une étable toute noire, dont il ferma la porte à double tour. Malheureusement, il avait oublié la fenêtre. A peine eut-il le dos tourné, que la chèvre s'en alla...

Tu ris, Gringoire? Parbleu! Je crois bien; tu es du parti des chèvres, toi, contre ce bon M.Seguin... Nous allons voir si tu riras tout à l'heure.

Quand la chèvre blanche arriva dans la montagne, ce fut un ravissement général. Jamais les vieux sapins n'avaient rien vu d'aussi joli. On la reçut comme une petite reine. Les châtaigniers se baissaient jusqu'à terre pour la caresser du bout de leurs branches. Les genêts d'or s'ouvraient sur son passage et sentaient bon tant qu'ils pouvaient. Toute la montagne lui fit fête.

Tu penses, Gringoire, si notre chèvre était heureuse, heureuse! Plus de corde, plus de pieu. Rien ne l'empêchait de gambader, de brouter à sa guise... C'est là qu'il y en avait de l'herbe!... jusque par-dessus les cornes, mon cher! ... Et quelle herbe! Savoureuse, fine, dentelée, faite de mille plantes. C'était bien autre chose que le gazon du clos. Et les fleurs donc! ... De grandes campanules bleues, des

digitales de pourpre à longs calices, toute une forêt de fleurs sauvages débordant de suc capiteux...

La chèvre blanche, à moitié soûle, se vautrait là-dedans les jambes en l'air et roulait le long des talus, pêle-mêle avec les feuilles tombées et les châtaignes... Puis tout à coup, elle se redressait d'un bond sur ses pattes. Hop! la voilà partie la tête en avant, à travers les maquis et les buisseries, tantôt sur un pic, tantôt au fond d'un ravin, là-haut, en bas, partout... On aurait dit qu'il y avait dix chèvres de M. Seguin dans la montagne.

C'est qu'elle n'avait peur de rien, la Blanquette.

Elle franchissait d'un saut de grands torrents qui l'éclaboussaient au passage de poussière humide et d'écume. Alors, toute ruisselante, elle allait s'étendre sur quelque roche plate et se faisait sécher par le soleil... Une fois, s'avançant au bord d'un plateau, une fleur de cytise aux dents, elle aperçut en bas, tout en bas dans la plaine, la maison de monsieur Seguin avec le clos derrière. Cela la fit rire aux larmes.

- Que c'est petit! dit-elle; comment ai-je pu tenir là-dedans.

Pauvrette! de se voir si haut perchée, elle se croyait au moins aussi grande que le monde...

En somme, ce fut une bonne journée pour la chèvre de M. Seguin. Vers le milieu du jour en courant de droite et de gauche, elle tomba dans une troupe de chamois en train de croquer une lambrusque à belles dents. Notre petite coureuse en robe blanche fit sensation. On lui donna la meilleure place à la lambrusque, tous ces messieurs furent très galants... Il paraît même, - ceci doit rester entre nous, Gringoire, - qu'un jeune chamois à pelage noir eut la bonne fortune de plaire à Blanquette. Les deux amoureux s'égarèrent parmi le bois une heure ou deux, et si tu veux savoir ce qu'ils se dirent, va le demander aux sources bavardes qui courent invisibles dans la mousse.

Tout à coup le vent fraîchit. La montagne devint violette; c'était le soir.

- Déjà! dit la petite chèvre, et elle s'arrêta fort étonnée.

En bas les champs étaient noyés de brume. Le clos de monsieur Seguin disparaissait dans le brouillard, et de la maisonnette on ne voyait que le toit avec un peu de fumée. Elle écouta les clochettes d'un troupeau qu'on ramenait et se sentit l'âme toute

triste...Un gerfaut, qui rentrait, la frôla de ses ailes en passant. Puis ce fut un hurlement dans la montagne:

- Hou! hou!

Elle pensa au loup; de tout le jour la folle n'y avait point pensé... Au même moment une trompe sonna bien loin dans la vallée. C'était ce bon M. Seguin qui tentait un dernier effort.

- Hou! Hou! ... faisait le loup.

- Reviens, reviens... criait la trompe.

Blanquette eut envie de revenir ; mais en se rappelant le pieu, la corde, la haie du clos, elle pensa que maintenant elle ne pouvait plus se faire à cette vie et qu'il valait mieux rester.

La chèvre entendit derrière elle un bruit de feuilles. Elle se retourna et vit dans l'ombre deux oreilles courtes toutes droites avec des yeux qui reluisaient... C'était le loup.

Enorme, immobile, assis sur son train de derrière, il était là regardant la petite chèvre blanche et la dégustant par avance. Comme il savait bien qu'il la mangerait, le loup ne se pressait pas; seulement, quand il se retourna, il se mit à rire méchamment.

- Ha! Ha! la petite chèvre de M. Seguin; et il passa sa grosse langue rouge sur ses babines.

Blanquette se sentit perdue... Un moment, en se rappelant l'histoire de la vieille chèvre Renaude, qui s'était battue toute la nuit pour être mangée le matin, elle se dit qu'il vaudrait peut-être mieux se laisser manger tout de suite, puis ayant changé d'avis, elle tomba en garde, la tête basse et la corne en avant. Elle n'avait pas l'espoir de tuer le loup, - les chèvres ne tuent pas le loup, - mais seulement pour voir si elle pourrait tenir aussi longtemps que la Renaude...

Alors le monstre s'avança et les petites cornes entrèrent en danse.

Ah! la brave chevrette, comme elle y allait de bon cœur! Plus de dix fois, je ne mens pas, Gringoire, elle força le loup à reculer pour reprendre haleine. Pendant ces trêves d'une minute, la gourmande cueillait en hâte encore un brin de sa chère herbe; puis elle retournait au combat la bouche pleine ... Cela dura toute la nuit. De temps en temps la chèvre regardait les étoiles danser dans le ciel clair, et elle se disait:

- Oh! pourvu que je tienne jusqu' à l'aube...

L'une après l'autre, les étoiles s'éteignirent. Blanquette redoubla de coups de cornes, le loup de coups de dents... Une lueur pâle parut dans l'horizon. Le chant d'un coq enrôlé monta d'une petite ferme.

- Enfin! dit la pauvre bête, qui n'attendait plus que le jour pour mourir; et elle s'allongea par terre dans sa belle fourrure toute tachée de sang... Alors le loup se jeta sur la petite chèvre et la mangea.

Expressions expliquées

Pierre Gringoire - poète du Moyen Age dont Victor Hugo a fait le type du bohème insouciant et famélique dans Notre-Dame de Paris

avoir l'aplomb de + inf. - avoir l'audace de

ce pourpoint troué, ces chausses en déroute – cette veste trouée, ces culottes usées

les pages du sire Apollo - les serviteurs d'Appollon, dieu grec du soleil et de la poésie : les poètes

tu auras ton couvert chez Brébant - tu auras ta place réservée chez Brébant (restaurateur parisien)

avoir une plume neuve à sa barrette - avoir une plume neuve à son bonnet plat

des biques autrement encornées - des chèvres pourvues de cornes

bonté divine - exclamation marquant l'étonnement ou l'indignation

lambrusque – vigne sauvage

écu(s) à la rose - pièce de monnaie

qui lui faisait une houppelande - manteau large et long

avoir du bonheur - avoir de la joie complète

à tout prix - par tous les moyens

être consterné - être désolé, affligé

avoir soin de + inf. - penser à + inf.

le cabri d'Esmeralda - la chèvre d'Esmeralda, personnage du roman de V.Hugo Notre-Dame de Paris.

un amour de + n – qqch ou qqn de charmant, d'adorable

de bon cœur - avec plaisir, volontiers

se faire à - s'y habituer

sur son train de derrière - sur ses pattes de derrière

babines f. pl. – lèvres pendantes de certains animaux (loup, singe, chameau, chien par ex.)

tomber en garde - se mettre en position de défense pour éviter un danger

entrer en danse - entrer en lutte

faire fête à qn - l'accueillir joyeusement

à sa guise - en suivant son bon plaisir

il leur faut du large - beaucoup de place

son lait se fait rare - peu abondant

rire aux larmes - au point que les larmes coulent de ses yeux

en (toute) hâte - sans perdre de temps pour

du coup, du même coup - dans ces conditions, en conséquence

Exercices de compréhension

a. exercices de grammaire

I. Combinez les deux phrases en utilisant **qui, que, où, dont**:

1. M. Seguin emporta la chèvre dans une étable toute noire. Il ferma **la porte de l'étable** à double tour.

2. La chèvre franchissait d'un saut de grands torrents. **Les grands torrents** l'éclaboussaient au passage de poussière humide et d'écume.

3. Elle écouta les clochettes d'un troupeau. On ramenait **le troupeau**.

4. M. Seguin avait derrière sa maison un clos. Il a mis la nouvelle chèvre **dans le clos**.

5. La Provence a un climat tempéré. La douceur **du climat** favorise l'abondance de la végétation.

6. La maisonnette de M. Seguin disparaissait dans le brouillard. De **la maisonnette** on ne voyait plus que le toit avec un peu de fumée.

Exprimons **le but**.

II. Modifiez les phrases en y mettant des infinitifs précédés de la préposition **pour**:

1. Plus de dix fois la chèvre força le loup à reculer. Elle voulait reprendre haleine.
2. Les chèvres s'en allaient dans la montagne. Elles voulaient à tout prix le grand air et la liberté.
3. M. Seguin en acheta une septième, cette fois il eut soin de la prendre toute jeune. Il avait l'intention de l'habituer à demeurer chez lui.
4. Les châtaigners et les trembles se baissaient jusqu'à terre. Ils voulaient la caresser du bout de leurs branches.
5. Il attacha sa chèvre à un pieu, lui laissa beaucoup de corde. Il venait voir si elle était bien.

Exprimons **la cause**

III. Combinez les deux phrases en utilisant puisque, comme, étant donné que.

1. Je me languis chez vous: - Laissez-moi aller dans la montagne.
2. La chèvre écouta les clochettes d'un troupeau qu'on ramenait. Elle se sentit l'âme toute triste.
3. Elle se rappela le pieu, la corde, la haie du clos. Elle pensa qu'elle ne pouvait plus se faire à cette vie.
4. La chèvre entendit derrière elle un bruit de feuilles. Elle se retourna et vit dans l'ombre deux oreilles courtes.
5. Elle n'avait pas l'espoir de tuer le loup. Elle voulut voir si elle pourrait tenir aussi longtemps que la Renaude.

b. exercices sur l'étude du vocabulaire

A retenir

Synonymie

Les synonymes sont des mots qui ont le même sens, où le sens voisin: **l'appartement** et le **logement**; **poursuivre** et **continuer** sont des synonymes.

I. Dans les phrases suivantes remplacez les mots soulignés par un groupe de mots synonymique ci-contre:

1. Quel plaisir de gambader dans l'herbe sans cette maudite corde.	beaucoup de place
2. Les chèvres, il leur faut du large .	sauter joyeusement
3. Quel plaisir de gambader dans l'herbe sans cette maudite longe qui vous écorche le cou .	très étonné
4. La chèvre broutait l'herbe de bon cœur.	perdait courage
5. Cependant M. Seguin ne se décourageait pas.	mangeait l'herbe
6. Elle aussi! cria M. Seguin stupéfait .	vous arrache la peau
7. Rien n'empêchait la chèvre de gambader, de brouter à sa guise .	rivière de montagne
8. Il franchissait d'un saut les grands torrents .	en suivant son bon plaisir
9. Le loup regardait la chèvre, la dégustant par avance.	arrêt provisoire des combats
10. Pendant ses trêves d'une minute, la gourmande cueillait un brin de sa chère herbe.	goûtant lentement avec attention et plaisir

II. Trouvez les synonymes des mots soulignés dans votre texte.

1. Il fallait réussir à n'importe quel prix. 2. Ma mère était consternée de la maladie de sa cousine. 3. Vous n'avez pas réussi cette fois-ci, mais vous ne devez pas vous décourager. 4. Est-il toujours nécessaire d'être obéissant. 5. M. Seguin cria, très étonné. 6. Rien n'empêchait la chèvre de brouter l'herbe en suivant son bon plaisir. 7. Les épines de la rose m'ont écorché les mains. 8. Le chien Médor courait et gambadait dans la cour avec les enfants.

III. Même exercice

1. La petite chèvre de M. Seguin était docile. 2. Toutes les herbes sont bonnes à l'âne. 3. Comment, Blanquette, tu veux me quitter? 4. M. Seguin était consterné. 5. Il attacha la chèvre à un pieu. 6. Un matin comme il achevait de traire la chèvre se retourna et lui dit. 7. Le loup se moque bien de tes cornes.

IV. Formation et signification des mots.

Dans les phrases suivantes remplacez les points par les mots suivants: **enfermer, ferme, infirme, infirmerie f., infirmière f., ferme f. fermeté f.**

Mettre dans un lieu qu'on ferme et d'où il est impossible de sortir c'est est un adjectif signifiant qui a de la force, de la fixité. La qualité de ce qui est ferme est L'homme qui ne peut plus se servir ou agir normalement est L'endroit d'une école, d'une caserne, d'une prison où l'on reçoit des personnes momentanément infirmes est une Les personnes qui leur donnent des soins sont appelées Une exploitation agricole tenue par un fermier est une

V. Autour d'un mot: **La chèvre.**

La chèvre est un animal domestique à cornes recourbées et à longs poils, son petit se nomme **chevreau**. Une espèce de cerf (ser), animal sauvage, ressemblant à la chèvre est **un chevreuil**. La chèvre bêle avec une voix tremblante, **voix chevrotante**. C'est de là qu'on dit parler ou chanter **d'une voix chevrotante**. La chèvre a des instincts bizarres, des mouvements subits, irréguliers qui semblent venir sans aucune raison. C'est de là qu'on a formé le mot **caprice** pour désigner chez les personnes une bizarrerie, une inégalité de caractère, ainsi que les dérivés **capricieux et capricieusement**. Le petit de la chèvre est nommé aussi **cabri**. Du même radical on a formé le mot **capricorne**, désignation de l'un des signes de zodiaque.

A r e t e n i r

Un conte est une petite histoire ou un court récit d'événements imaginaires ou réels, amusant et agréable à raconter.

VI. Dites ce qui rapproche ce texte d'un conte (ce qui constitue l'aspect principal du conte)?

A r e t e n i r

Décrire, c'est dire ou écrire ce que l'on voit, ce que l'on entend, ce que l'on sent, ce que l'on éprouve.

Par ex. : pour décrire un animal, examinez sa physionomie générale

(forme, taille, couleur etc.), puis observez chacune de ses parties: **queue, pattes, corps, oreilles, tête, yeux**. Parlez de **sa manière de vivre, de son caractère et de son comportement**.

VII. En vous aidant du vocabulaire du conte décrivez a. la chèvre, b. le loup.

Les personnages introduits dans les contes sont souvent des animaux, des choses, auxquels l'auteur prête des paroles, des sentiments, un caractère semblables à ceux des hommes. On dit qu'il les personnifie (**personnification**).

VIII. En introduisant ses personnages Daudet veut faire rêver ses lecteurs pour les amuser ou intéresser en donnant une leçon de morale, une règle de conduite.

- a. Quelle leçon de morale veut donner Daudet à ses lecteurs?
- b. Quel est le personnage qui attire le plus votre sympathie?
- c. Que personnifie **a. la chèvre? b. le loup?**
- d. Quel sentiment et quel caractère leur prête Daudet?
- e. Outre la chèvre et le loup quels sont les autres éléments de la nature qui sont personnifiés?

IX. Relevez a. les adjectifs qui les caractérisent? b. les verbes qui vous renseignent sur leurs activités.

A r e t e n i r

Diviser **un conte** (une histoire, un récit) **en paragraphes** c'est en distinguer les différentes parties qui présentent une unité de pensée et de composition, en indiquant à quel moment chacune d'elles commence et finit. L'information est répartie entre les différents paragraphes composant le texte. Chaque paragraphe commence par **un alinéa** qui est une séparation que l'auteur établit entre un paragraphe et les paragraphes précédents.

X. En combien de paragraphes peut-on diviser ce conte? Donnez un titre à chaque paragraphe.

A r e t e n i r

L'introduction est le paragraphe qui sert à préparer le lecteur à mieux comprendre les événements qui vont se produire dans le récit.

-+

XI. Dans ce conte pouvez-vous distinguer l'introduction? A quels événements sert-elle à préparer le lecteur?

A r e t e n i r

La description aide le lecteur à mieux comprendre le conte (histoire, récit), en situant le cadre de l'action, en plongeant le lecteur dans une certaine atmosphère, en le renseignant sur l'état d'âme des personnages.

XII. Pouvez-vous montrer que le paysage décrit dans ce conte est en harmonie avec les sentiments de ses personnages (chèvre, loup, Seguin)? Relevez les détails qui ont créé chez le lecteur cette impression d'ensemble conforme aux sentiments que Daudet a voulu exprimer.

A r e t e n i r

Le dialogue dans le conte (récit, histoire) c'est l'entretien entre deux personnages, l'ensemble des paroles qu'échangent ces personnages. Alors le narrateur reproduit ces paroles directement, telles qu'elles ont été adressées à l'interlocuteur (**discours direct**). Le dialogue rend le récit plus mouvementé, plus dynamique, plus vivant, plus naturel et met particulièrement en valeur les paroles de quelqu'un et fait percevoir les sentiments (peur, surprise, colère) qu'elles expriment.

XIII. Cherchez dans les dialogues du conte le but proposé et les raisons données par chaque personnage comme justification.

A r e t e n i r

La réplique dans un dialogue ce sont les paroles que prononce un personnage à chaque fois qu'il prend la parole.

XIV. Combien de répliques y a-t-il dans le dialogue suivant?

Un matin, comme il achevait de la traire, la chèvre se retourna et lui dit dans son patois:

- Ecoutez, monsieur Seguin, je m'ennuie chez vous, laissez-moi aller dans la montagne.

- Ah! mon Dieu!... Elle aussi! cria M. Seguin stupéfait, et du coup il laissa tomber son écuelle; puis, s'asseyant dans l'herbe à côté de sa chèvre:

- Comment, Blanquette, tu veux me quitter!

- Oui, M. Seguin!

- Est-ce que l'herbe te manque ici?

- Oh! non! monsieur Seguin.

- Tu es peut-être attachée de trop court, veux-tu que j'allonge la corde?

- Ce n'est pas la peine, M. Seguin.

- Alors qu'est-ce qu'il te faut? qu'est-ce que tu veux?

- Je veux aller dans la montagne, monsieur Seguin.

- Mais, malheureuse, tu ne sais pas qu'il y a le loup dans la montagne... Que feras-tu quand il viendra?...

- Je lui donnerai des coups de corne, monsieur Seguin.

- Le loup se moque bien de tes cornes. Il m'a mangé des biques autrement encornées que toi...

- Ça ne fait rien, monsieur Seguin, laissez-moi partir dans la montagne.

Exercices d'expression orale et écrite

I. Terminez les phrases dans l'esprit du conte que vous venez de lire.

1. Ni les caresses de leur maître, ni la peur du loup...
2. Cependant il ne se découragea pas, et, après avoir perdu...

3. La chèvre se trouvait très heureuse et...
4. M. Seguin s'apercevait bien que sa chèvre...
5. Mais, malheureuse, tu ne sais pas que...
6. La pauvre vieille Renaude, une maîtresse chèvre, forte et méchante qui s'est battue avec...
7. La chèvre blanche, à moitié soûle, les jambes en l'air...
8. Elle aperçut en bas la maison de M. Seguin...
9. Le clos de M. Seguin disparaissait dans...
10. Elle écouta les clochettes d'un troupeau...
11. Elle se retourna et...
12. Le loup était là, regardant la petite...
13. Un moment en se rappelant l'histoire de la vieille Renaude qui...
14. Non pas qu'elle eût l'espoir de tuer le loup - mais seulement pour voir...
15. La pauvre bête qui n'attendait plus que...

II. Choisissez la bonne réponse dans l'esprit du conte que vous venez de lire.

1. M. Seguin n'avait jamais eu de bonheur avec
 - a. ses voisins
 - b. ses chèvres
 - c. ses amis
2. Quel plaisir de gambader dans la montagne sans cette maudite longe qui vous écorche
 - a. le cou
 - b. le pied
 - c. le ventre
3. Ecoutez, M. Seguin, je m'ennuie chez vous, laissez-moi aller dans
 - a. la forêt
 - b. le clos
 - c. la montagne
4. Le clos de M. Seguin disparaissait dans
 - a. la verdure
 - b. le brouillard
 - c. la fumée
5. Comme le loup savait qu'il mangerait la chèvre, il

- a. se jeta sur la chèvre et la dévora
 - b. ne se pressait pas
 - c. se mit à danser
6. Elle savait que les chèvres
- a. mangent le loup
 - b. ne tuent pas le loup
 - c. vivent avec le loup
7. M. Seguin avait derrière sa maison
- a. un moulin à vent
 - b. un clos entouré de beaux arbres
 - c. des fermes
8. M. Seguin n'avait jamais eu de bonheur avec ses chèvres parce que
- a. les chèvres ne l'aimaient pas
 - b. les chèvres étaient habituées à une autre vie
 - c. les chèvres étaient indépendantes, voulant la liberté
9. Cependant M. Seguin ne se découragea pas et il acheta
- a. un mouton et une vache
 - b. un chat et un chien
 - c. une autre chèvre
10. La petite chèvre de M. Seguin était
- a. désobéissante
 - b. docile
 - c. méchante
11. Alors le loup se jeta sur la petite chèvre et
- a. l'embrassa
 - b. la mangea
 - c. l'invita à danser

III. Comprenons et exprimons-nous

1. Qui est-ce qui raconte? Que savez-vous de cet écrivain français?

2. Daudet nous dit son amour pour la liberté en faisant parler les chèvres. Quelles phrases et expressions révèlent ce sentiment?
3. M. Seguin connaissait-il le caractère de ses chèvres? Dites ce qui l'a étonné au cours de la conversation avec Blanquette?
4. La chèvre a-t-elle pu justifier sa décision de quitter M. Seguin et d'aller à la montagne?
5. Pour la garder quelles promesses M. Seguin a-t-il faites à la chèvre? Détachez les phrases, puis exprimez l'inquiétude et la compassion de M. Seguin.
6. En combien de paragraphes pouvez-vous diviser le récit? Quel titre pouvez-vous donner à chaque paragraphe?
7. Au cours de la lecture avez-vous éprouvé de l'inquiétude, de la surprise, de la tristesse? A quels endroits?
8. Pouvez-vous imaginer une autre suite à ce récit?
9. Après avoir lu le récit quelles questions aimeriez-vous poser à 1. A. Daudet 2. à M. Seguin 3. à l Blanquette? Que souhaiteriez-vous savoir?
10. Pouvez-vous faire dialoguer le loup avec M. Seguin?

Exercices d'intercommunication culturelle

A retenir

Proverbes, locutions proverbiales

Le proverbe est une sentence, un dicton, une maxime, une pensée exprimant en peu de mots une vérité générale, une règle de conduite sous forme imagée.

Comme ils se retrouvent partout, que chaque peuple a les siens, on les a, pour ces motifs appelés la sagesse des Nations.

Ex.: Ventre affamé n'a point d'oreilles. Cela veut dire qu'un homme qui a faim n'écoute guère ce qu'on lui dit.

I. Expliquez le sens des proverbes ou locutions proverbiales suivants:

1. La peur donne des ailes.
2. Nourrir un serpent dans son sein.

3. Il faut tourner sept fois la langue dans sa bouche avant de parler.
4. A cheval donné on ne regarde pas la dent.
5. Tous les chiens qui aboient ne mordent pas.
6. Qui ne dit mot consent.
7. Il n'y a pas de fumée sans feu.
8. Pierre qui roule n'amasse pas mousse.
9. L'habitude est une seconde nature.
10. Au royaume des aveugles les borgnes sont rois.

II. Pouvez-vous trouver les équivalents arméniens des proverbes et locutions proverbiales suivants?

Ménager la chèvre et le chou = ménager la chèvre en lui donnant une nourriture suffisante, et ménager le chou en ne laissant pas la chèvre manger le chou d'un clos.

Hurler avec les loups = s'adapter aux mœurs ou habitudes de ceux avec qui l'on vit.

Le chat parti les souris dansent = lorsque le maître est absent les inférieurs font ce qu'ils veulent.

III. Imaginez une histoire illustrant chacun de ces proverbes et locutions proverbiales.



Guy de Maupassant (1850-1893)

Guy de Maupassant est né le 5 août 1850. Il a passé son enfance en Normandie, province qui sert de cadre à la plupart de ses contes et de ses romans. Elevé par sa mère, le jeune Maupassant connaît une enfance assez libre, une vie heureuse, dans la campagne normande. Il finit ses études au lycée de Rouen et il commence à écrire des vers.

En 1870, comme beaucoup d'écrivains patriotes, le jeune Maupassant, âgé de 20 ans, après son baccalauréat, participe à la guerre franco-prussienne, voit de près la défaite, l'invasion, le siège de Paris, l'occupation par les Prussiens, expérience qui lui inspire une série d'admirables contes et nouvelles où il exprime ses sentiments patriotiques. C'est entre 1871 et 1880 que se prépare sa carrière. Grâce à Flaubert, ami d'enfance de sa mère, il pénètre dans les milieux littéraires et apprend à observer la réalité avec des yeux neufs. Il écrit, corrige, refait sous la direction "impitoyable" de son maître. En 1880 il édite sa nouvelle **Boule de Suif** qui lui apporte une grande célébrité.

En 1882, il édite **Mademoiselle Fifi**, en 1883, le roman **Une vie**, en 1885 le roman **Bel Ami** etc.

Maupassant a écrit plus de trois cents nouvelles, six romans, et un grand nombre d'articles. C'est dans le genre du conte et de la nouvelle qu'il a acquis une célébrité universelle.

Dans son discours prononcé aux obsèques de Maupassant, le 9 juillet 1893, Emile Zola a dit: "... Ce qui nous frappait, nous qui suivions Maupassant de toute notre sympathie, c'était cette conquête des cœurs... S'il a été, dès la première heure, compris et aimé, c'était qu'il apportait l'âme française, les dons et les qualités qui ont fait le meilleur de la race. On le comprenait parce qu'il était la clarté, la simplicité et la force. On l'aimait parce qu'il avait la bonté riieuse, la satire profonde qui, par un miracle, n'était point méchante, la gaîté

brave qui persiste quand même sous les larmes... Il avait pour aïeux Rabelais, Montaigne, Molière, la Fontaine, les forts et les riches, ceux qui sont la raison et la lumière de notre littérature.”

Flaubert (Gustave) (1821-1880) romancier français, auteur de **Madame Bovary, l'Éducation sentimentale** etc.

Zola (Emile) (1840-1902) écrivain français, auteur des nouvelles et des romans.

Rabelais (François) (1494-1553) écrivain français, auteur de **Gargantua et Pantagruel**.

Montaigne (Michel Eyquem de) (1533-1592) écrivain français, auteur **des Essais**.

Jean-Baptiste Poquelin, (dit Molière) (1622-1673) auteur comique français

La Fontaine (Jean de) (1621-1695) poète et fabuliste français.

Deux amis

Paris était bloqué, affamé et râlant. Les moineaux se faisaient bien rares sur les toits et les égoûts se dépeuplaient. On mangeait n'importe quoi.

Comme il se promenait tristement par un clair matin de janvier le long du boulevard extérieur, les mains dans les poches et le ventre vide, M. Morissot, horloger de son état, s'arrêta net devant un confrère qu'il reconnut pour un ami. C'était M. Sauvage, une connaissance du bord de l'eau.

Chaque dimanche, avant la guerre, Morissot partait dès l'aurore, une canne en bambou d'une main, une boîte en fer-blanc sur le dos. Il prenait le chemin de fer d'Argenteuil, descendait à Colombes, puis gagnait à pied l'île Marante. A peine arrivé en ce lieu de ses rêves, il se mettait à pêcher, il pêchait jusqu'à la nuit.

Chaque dimanche il rencontrait là un petit homme replet et jovial, M. Sauvage, mercier, rue Notre-Dame-de-Lorette, autre pêcheur fanatique. Ils passaient souvent une demi-journée côte à côte, la ligne à la main, et les pieds ballants au-dessus du courant; et ils s'étaient pris d'amitié l'un pour l'autre.

En certains jours, ils ne parlaient pas. Quelquefois ils causaient; mais ils s'entendaient admirablement sans rien dire, ayant des goûts semblables et des sensations identiques.

Au printemps, le matin, vers dix heures, quand le soleil rajeuni faisait flotter sur le fleuve tranquille cette petite buée qui coule avec l'eau, et versait dans le dos des deux enragés pêcheurs une bonne chaleur de saison nouvelle, Morissot parfois disait à son voisin: "Hein ! quelle douceur !" et M. Sauvage répondait : "Je ne connais rien de meilleur." Et cela leur suffisait pour se comprendre et s'estimer.

A l'automne, vers la fin du jour, quand le ciel, ensanglanté par le soleil couchant, jetait dans l'eau des figures de nuages écarlates, empourprait le fleuve entier, enflammait l'horizon, faisait rouge comme du feu les deux amis, et dorait les arbres roussis déjà, frémissants d'un frisson d'hiver, M. Sauvage regardait en souriant Morissot et prononçait : "Quel spectacle !" Et Morissot émerveillé répondait, sans quitter des yeux son flotteur : "Cela vaut mieux que le boulevard, hein ?"

Dès qu'ils se furent reconnus, ils se serrèrent les mains énergiquement, tout émus de se retrouver en des circonstances si différentes. M. Sauvage, poussant un soupir, murmura: "En voilà des événements!". Morissot, très morne, gémit: " Et quel temps! C'est aujourd'hui le premier beau jour de l'année."

Le ciel était, en effet, tout bleu et plein de lumière.

Ils se mirent à marcher côte à côte, rêveurs et tristes. Morissot reprit: "Et la pêche? Hein! quel bon souvenir!"

M. Sauvage demanda: "Quand y retournerons-nous?"

Ils entrèrent dans un petit café et burent ensemble une absinthe, puis ils se mirent à se promener sur les trottoirs.

Morissot s'arrêta soudain: "Une seconde verte, hein?" M. Sauvage y consentit: "A votre disposition." Et ils pénétrèrent chez un autre marchand de vins.

Ils étaient fort étourdis en sortant, troublés comme des gens à jeun dont le ventre est plein d'alcool. Il faisait doux. Une bise caressante leur chatouillait le visage.

M. Sauvage, que l'air tiède achevait de griser, s'arrêta: "Si on y allait?"

- Où ça?

- A la pêche donc.

- Mais où?

- Mais à notre île. Les avant-postes français sont auprès de Colombes. Je connais le colonel Dumoulin; on nous laissera passer facilement.”

Morissot frémit de désir: “C’est dit. J’en suis.” Et ils se séparèrent pour prendre leurs instruments.

Une heure après, ils marchèrent côte à côte sur la grand-route. Puis ils gagnèrent la villa qu’occupait le colonel. Il sourit de leur demande et consentit à leur fantaisie. Ils se mirent en marche, munis d’un laissez-passer.

Bientôt ils franchirent les avant-postes, traversèrent Colombes abandonné, et se trouvèrent au bord des petits champs de vigne qui descendent vers la Seine. Il était environ onze heures.

En face, le village d’Argenteuil semblait mort. Les hauteurs d’Orgemont et de Sannois dominaient tout le pays. La grande plaine qui va jusqu’à Nanterre était vide, toute vide, avec ses cerisiers nus et ses terres grises.

M. Sauvage, montrant du doigt les sommets, murmura: “Les Prussiens sont là-haut!” Et une inquiétude paralysait les deux amis devant ce pays désert.

“Les Prussiens!” Ils n’en avaient jamais aperçu, mais ils les sentaient là depuis des mois, autour de Paris, ruinant la France, pillant, massacrant, affamant, invisibles et tout-puissants. Une sorte de terreur superstitieuse s’ajoutait à la haine qu’ils avaient pour ce peuple inconnu et victorieux.

Morissot balbutia: “Hein! Si nous allons en rencontrer?”

M. Sauvage répondit avec cette gouaillerie parisienne, reparaissant malgré tout:

“Nous leur offrirons une friture.”

Mais ils hésitaient à s’aventurer dans la campagne, intimidés par le silence de tout l’horizon.

A la fin. M. Sauvage prit la décision: “Allons, en route! mais avec précaution.” Et ils descendirent dans un champ de vigne courbés en deux, rampant, profitant des buissons pour se couvrir, l’œil inquiet, l’oreille tendue. Une bande de terre restait à traverser pour gagner le bord du fleuve. Ils se mirent à courir; et dès qu’ils eurent atteint la berge, ils se blottirent dans les roseaux secs.

Morissot colla sa joue par terre pour écouter si on ne marchait dans les environs. Il n'entendit rien. Ils étaient bien seuls, tout seuls.

Ils se rassurèrent et se mirent à pêcher.

En face d'eux l'île Marante abandonnée les cachait à l'autre berge. La petite maison du restaurant était close, semblait délaissée depuis des années.

M. Sauvage prit le premier goujon. Morissot attrapa le second et d'instant en instant ils levaient leurs lignes avec une petite bête argentée frétilant au bout du fil: une vraie pêche miraculeuse.

Ils introduisaient délicatement les poissons dans une poche de filet à mailles très serrées, qui trempait à leurs pieds. Et une joie délicieuse les pénétrait, cette joie qui vous saisit quand on retrouve un plaisir aimé dont on est privé depuis longtemps.

Le bon soleil leur coulait sa chaleur entre les épaules; ils n'écoutaient plus rien; ils ne pensaient plus à rien; ils ignoraient le reste du monde; ils pêchaient.

Mais soudain un bruit sourd qui semblait venir de sous terre fit trembler le sol. Le canon se remettait à tonner.

Morissot tourna la tête, et par-dessus la berge il aperçut, là-bas, sur la gauche, la grande silhouette du Mont-Valérien, qui portait au front une aigrette blanche, une buée de poudre qu'il venait de cracher.

Et aussitôt un second jet de fumée partit du sommet de la forteresse, et quelques instants après une nouvelle détonation gronda.

Puis d'autres suivirent, et de moment en moment, la montagne jetait son haleine de mort, soufflait ses vapeurs laiteuses qui s'élevaient lentement dans le ciel calme, faisaient un nuage au-dessus d'elle.

M. Sauvage haussa les épaules: "Voilà qu'ils recommencent", dit-il.

Morissot, qui regardait anxieusement plonger coup sur coup la plume de son flotteur, fut pris soudain d'une colère d'homme paisible contre ces enragés qui se battaient ainsi, et il grommela: "Faut-il être stupide pour se tuer comme ça!"

M. Sauvage reprit: "C'est pis que des bêtes ."

Et Morissot, qui venait de saisir une ablette, déclara: "Et dire que ce sera toujours ainsi tant qu'il y aura des gouvernements."

M. Sauvage l'arrêta : "La République n'aurait pas déclaré la guerre..."

Morissot l'interrompt : "Avec les rois on a la guerre au-dehors; avec la République on a la guerre au-dedans."

Et tranquillement ils se mirent à discuter, débrouillant les grands problèmes politiques avec une raison saine d'hommes doux et bornés, tombant d'accord sur ce point, qu'on ne serait jamais libres. Et le Mont-Valérien tonnait sans repos, démolissant à coups de boulet des maisons françaises, broyant des vies, écrasant des êtres, mettant fin à bien des rêves, à bien des joies attendues, à bien des bonheurs espérés, ouvrant en des cœurs de femmes, en des cœurs de filles, en des cœurs de mères, là-bas, en d'autres pays, des souffrances qui ne finiraient plus.

"C'est la vie", déclara M. Sauvage.

"Dites plutôt que c'est la mort", reprit en riant Morissot.

Mais ils tressaillirent effarés, sentant bien qu'on venait de marcher derrière eux; et ayant tourné les yeux, ils aperçurent, debout contre leurs épaules, quatre hommes, quatre grands hommes armés et barbus, vêtus comme des domestiques en livrée et coiffés de casquettes plates, les tenant en joue au bout de leurs fusils.

Les deux lignes s'échappèrent de leurs mains et se mirent à descendre la rivière.

En quelques secondes, ils furent saisis, attachés, emportés, jetés dans une barque et passés dans l'île.

Et derrière la maison qu'ils avaient crue abandonnée, ils aperçurent une vingtaine de soldats allemands.

Une sorte de géant velu, qui fumait, à cheval sur une chaise, une grande pipe de porcelaine, leur demanda, en excellent français: "Eh bien, Messieurs, avez-vous fait bonne pêche?"

Alors un soldat déposa aux pieds de l'officier le filet plein de poissons, qu'il avait eu soin d'emporter. Le Prussien sourit: "Eh! eh! Je vois que ça n'allait pas mal. Mais il s'agit d'autre chose. Ecoutez-moi et ne vous troublez pas.

"Pour moi, vous êtes deux espions envoyés pour me guetter. Je vous prends et je vous fusille. Vous faisiez semblant de pêcher, afin de mieux dissimuler vos projets. Vous êtes tombés entre mes mains, tant pis pour vous; c'est la guerre.

“Mais comme vous êtes sortis par les avant-postes, vous avez assurément un mot d’ordre pour rentrer. Donnez-moi ce mot d’ordre et je vous fais grâce.”

Les deux amis, livides, côte à côte, les mains agitées d’un léger tremblement nerveux, se taisaient.

L’officier reprit: “Personne ne le saura jamais, vous rentrerez paisiblement. Le secret disparaîtra avec vous. Choisissez. ”Ils demeuraient immobiles sans ouvrir la bouche.

Le Prussien, toujours calme, reprit en étendant la main vers la rivière: “Songez que dans cinq minutes vous serez au fond de cette eau. Dans cinq minutes! Vous devez avoir des parents?”

Le Mont-Valérien tonnait toujours.

Les deux pêcheurs restaient debout et silencieux. L’Allemand donna des ordres dans sa langue. Puis il changea sa chaise de place pour ne pas se trouver trop près des prisonniers et douze hommes vinrent se placer à vingt pas, le fusil au pied.

L’officier reprit: “Je vous donne une minute, pas deux secondes de plus.”

Puis il se leva brusquement, s’approcha des deux Français, prit Morissot sous le bras, l’entraîna plus loin, lui dit à voix basse: “Vite, ce mot d’ordre? Votre camarade ne saura rien, j’aurai l’air de m’attendrir.”

Morissot ne répondit rien.

Le Prussien entraîna alors M. Sauvage et lui posa la même question.

M. Sauvage ne répondit pas.

Ils se retrouvèrent côte à côte.

Et l’officier se mit à commander. Les soldats élevèrent leurs armes.

Alors le regard de Morissot tomba par hasard sur le filet plein de goujons, resté dans l’herbe, à quelques pas de lui.

Un rayon de soleil faisait briller le tas de poissons qui s’agitaient encore. Et une défaillance l’envahit. Malgré ses efforts, ses yeux s’emplirent de larmes.

Il balbutia: “Adieu, monsieur Sauvage.”

M. Sauvage répondit: “Adieu, monsieur Morissot.”

Ils se serrèrent la main, secoués des pieds à la tête par d’invincibles tremblements.

L'officier cria: "Feu!"

Les douze coups n'en firent qu'un.

M. Sauvage tomba d'un bloc sur le nez. Morrisot, plus grand, oscilla, pivota et s'abattit en travers sur son camarade, le visage au ciel, tandis que des bouillons de sang s'échappaient de sa tunique crevée à la poitrine.

L'Allemand donna de nouveaux ordres.

Ses hommes se dispersèrent, puis revinrent avec des cordes et des pierres qu'ils attachèrent aux pieds des deux morts; puis ils les portèrent sur la berge.

Le Mont-Valérien ne cessait pas de gronder, coiffé maintenant d'une montagne de fumée.

Deux soldats prirent Morrisot par la tête et par les jambes; deux autres saisirent M. Sauvage de la même façon. Les corps, un instant balancés avec force, furent lancés au loin, décrivirent une courbe, puis plongèrent, debout, dans le fleuve, les pierres entraînant les pieds d'abord.

L'eau rejaillit, bouillonna, frissonna, puis se calma, tandis que de toutes petites vagues s'en venaient jusqu'aux rives.

Un peu de sang flottait.

L'officier, toujours serein, dit à mi-voix: "C'est le tour des poissons maintenant."

Puis ils revint vers la maison.

Et soudain il aperçut le filet aux goujons dans l'herbe. Il le ramassa, l'examina, sourit, cria: "Wilhem!"

Un soldat accourut, en tablier blanc. Et le Prussien, lui jetant la pêche des deux fusillés, commanda: "Fais-moi frire tout de suite ces petits animaux-là pendant qu'ils sont encore vivants. Ce sera délicieux."

Puis il se remit à fumer sa pipe.

Expressions expliquées

Paris était bloqué – il s'agit de l'occupation de Paris pendant la guerre franco-prussienne en 1870-71. En 1871 quand se passaient les événements de la nouvelle les Allemands commençaient à bombarder Paris.

les moineaux se faisaient rares – devenaient peu nombreux.

horloger de son état – horloger de sa profession, de son métier
pantoufflard m. – personne qui aime rester chez soi
s'arrêter net [net]– s'arrêter tout d'un coup
prendre le chemin de fer – prendre le train
se prendre d'amitié – se lier d'amitié
à jeun – sans avoir rien mangé
gagner à pied – y arriver à pied
ils s'entendaient – ils se comprenaient, se mettaient d'accord
à votre disposition (je suis) –à vos ordres (je suis)
frémir de désir – être agité sous l'action de désir
c'est dit – c'est entendu
j'en suis - je veux y aller, participer à la pêche
gouaillerie parisienne –plaisanterie moqueuse
tendre l'oreille – écouter attentivement
débrouiller les grands problèmes –éclaircir, élucider
faire grâce à qqn – lui pardonner
ne firent qu'un – comme un coup
tenir en joue – viser et tirer, mettre en joue pour tirer

Exercices de compréhension

a. exercices de grammaire

I. Dans les phrases suivantes indiquez le mot remplacé par les pronoms en italique.

1. „Les Prussiens!” Ils n' *en* avaient jamais aperçu, mais ils *les* sentaient là depuis des mois, autour de Paris, ruinant la France, pillant, massacrant, affamant, invisibles et tout puissants... „Hein!” Si *nous* allons *en* rencontrer...
2. En face d'eux, l'île Marante abandonnée, *les* cachait à l'autre berge.
3. Je *vous* prends et je *vous* fusille.
4. „Personne ne *le* saura jamais, *vous* rentrerez paisiblement. Le secret disparaîtra avec *vous*.
5. M. Sauvage *l'*arrêta.

II. Exprimez le but en combinant les deux phrases par *afin de+inf*; *pour+inf*; *dans le but de+inf.*; *dans l'intention de*; *en vue de*; *à l'intention de +inf*.

Modèle: Je t'attends/je veux aller à la campagne
Je t'attends **pour** aller à la campagne.

1. Vous voulez arriver à l'aéroport à temps /prenez un taxi.
2. Je suis venu te voir/j'ai l'intention de te présenter mes projets.
3. Si tu désires être fort/tu dois faire du sport.
4. J'allumais/Je voulais vérifier si le vélo était bien là.
5. Il est même arrivé que je me lève/Je voulais faire tourner le pédalier de mon vélo.

III. Modifiez les phrases en y mettant des infinitifs précédés de la préposition *sans*.

Modèle: Il demeure immobile et il n'ouvre pas la bouche
Il demeure immobile **sans** ouvrir la bouche

1. Il sort et il ne me salue pas.
2. Il part et ne me regarde pas
3. Il dit qu'il vit et qu'il ne boit, ni ne mange, ni ne dort.
4. Véronique descend la côte et elle ne freine pas.
5. Il est parti et il ne m'a pas dit un mot.

b. exercices sur l'étude du vocabulaire

I. Remplacez par les mots ci-contre.

1. Les derniers soldats venaient de traverser la Seine pour ... Pont-Ademar.	gagner râler affamer friture bloquer
2. Un grand camion en panne ... la circulation dans la rue	
3. Les marchands de blé avaient caché le blé pour ... les gens	
4. On entendait ... les mourants.	
5. L'ensemble de petits poissons bon à frir est une...	

II. Même exercice.

1. Mon ami attend ... le résultat de son examen.	l'aurore
2. On dit qu'avec son chant le coq salue... .	guetter
3. Dans la forêt la nuit allait tomber et les voyageurs se dépêchaient de ... un abri.	entraîner
4. As-tu regardé ton chat quand il ... un moineau?	geler
5. Une avalanche est une énorme masse de neige qui descend brusquement de la montagne et ... tout sur son passage.	anxieusement
6. Les visites de Pierre sont devenues ..., il était très fâché.	rare
7. Des villages ... , les paysans quittaient leurs maisons.	étourdie
8. Une canne à pêche est une longue tige flexible qui porte à son extrémité un fil auquel sont accrochés le ... et l'hameçon.	griser
9. Marie est, elle oublie toujours son rendez-vous avec Paul.	muni
10. Pierre n'a pas l'habitude de l'alcool, un seul verre suffit à le	gagner
11. La grand-mère avait ... sa petite-fille d'un panier plein de cerises.	paralysent
12. Les embouteillages ... le trafic sur les autoroutes.	ruinent
13. La passion du jeu de hasard et les folles dépenses ... Paul.	se dépeuplaient
14. Les invasions ... l'Empire romain.	flotteur
15. Paul connaît la raison de la... de Marie pour lui.	la haine
	enrichirent

A r e t e n i r

Les antonymes sont des mots qui ont le sens contraire: **beau** est antonyme de **laid**.

III. Reliez par une flèche un antonyme pour chaque mot de la colonne de gauche.

dépourvu de	mettre fin à
commencer	étourdi
ruiner	plein
attentive	enrichir
vide	vivant
mort	habillé
Nu	désert
habité	muni de

IV. Dans les phrases suivantes choisissez parmi les mots donnés un antonyme des mots soulignés: ruiner, habillé, haine, mort, habité, muni de, étourdi.

1. Henri connaît la raison de l'**amour** de Marie pour Serge.
2. Les guerres **enrichirent** l'Empire romain.
3. En face d'eux le village d'Argenteuil semblait **mort**.
4. Nous avons trouvé sous un arbre un oiseau **vivant**.
5. Ce jour-là jusqu'à la fin du match Henri est resté **attentif**.
6. Cet enfant aime se promener tout **nu sur la plage**.
7. Le journaliste s'est présenté **dépourvu d'**un laissez-passer.

A retenir

Monosémie, Polysémie.

Quand un mot n'a qu'**un sens** (acception), il est **monosémique**. Les mots tels que **gramme, kilogramme, mètre, horloger, mercier** sont des mots monosémiques. Quand un mot a **plusieurs sens** (accepions), il est **polysémique**. Le mot **ligne** est polysémique. Suivant le contexte il peut avoir les accepions suivantes: **trait m., direction f., trajet m., fil portant un hameçon** . La polysémie fait la richesse de la langue.

V. Choisissez pour chacun des mots soulignés un synonyme parmi les mots donnés: offrir, prêter, communiquer, proposer, distribuer, attribuer, produire.

1. Pour son anniversaire maman **a donné** à sa fille un bijou de famille.
2. Paul, peux- tu me **donner** ton stylo?
3. Marie connaît bien l'histoire de sa ville, elle **donne** aux touristes des renseignements intéressants.
4. Le professeur **avait donné** des thèmes de composition.
5. Notre abricotier **donne** beaucoup de fruits.
6. C'est à Henri de **donner** les cartes.
7. On **a donné** le premier prix à Serge.

VI. Remplacez chacun des mots soulignés par un synonyme: un moment, bientôt, tout de suite, pour le moment, par moments.

1. Pouvez-vous m'attendre **un instant**?
2. Je vais revenir **dans un instant**.
3. J'arrive à **l'instant**.
4. Pierre regarde son flotteur **d'instant en instant**.
5. **Pour l'instant** tout va bien.

Personnification.

“Le Mont-Valérien ne cessait pas de gronder, **coiffé**, maintenant d'une montagne de fumée.” L'auteur a personnifié la montagne, en la présentant comme un être humain, qui avait mis sur sa tête comme chapeau **une montagne de fumée**.

VII. Pouvez-vous, à votre tour, personnifier ces objets de votre choix: rivière f.; fleurs f.pl.; abeilles f.pl.; forêt f.; pluie f.; vent m.; arbre m. etc.? Faites-les parler, rire, crier, se mettre en colère etc.

A retenir

Le sens des mots: **sens propre, sens figuré.**

On appelle **sens figuré** le sens qu'un mot prend en dehors de son **sens propre**. Le sens figuré est en général analogique: il exprime sous forme concrète une réalité abstraite. Un mot a donc un sens propre et souvent plusieurs sens figurés. Les expressions figurées enrichissent une langue, puisqu'elles multiplient l'usage d'un même mot. Elles donnent au discours de la grâce, de la noblesse et de l'énergie.

VIII. a. Précisez si les mots soulignés sont employés au sens propre ou au sens figuré: une eau **claire**, un matin **clair**; une ligne **droite**, un homme **droit**; une **douce** caresse, un sirop **doux**.

Même exercice.

b. Relevez dans le récit les verbes, les substantifs et les adjectifs employés au sens figuré.

A retenir

Homonymie

Les homonymes sont des mots qui se prononcent de la même manière mais s'écrivent de façon différentes. Ex.: **mer** et **mère** sont des homonymes.

IX. Dans les phrases suivantes employez, selon le sens, les homonymes suivants: en/an; sans/sang; fumée/fumer; vers/vert; un coup/un cou:

1. Pourquoi es-tu allé à son anniversaire ... nous?
2. Le ... va du cœur vers les autres parties du corps par les artères.
3. Vous irez ... avion ou ... bateau.
4. Nos amis viennent en France tous les
5. Tu veux une cigarette? - Non, merci, je ne veux pas
6. Qu'est-ce qui brûle? La cuisine est pleine de
7. De quelle couleur est le verre? Il est
8. Les touristes se sont dirigés ... la forêt.
9. Le ... est la partie du corps qui unit la tête aux épaules.
10. Qu'est-ce qu'il a à l'œil? - Pierre lui a donné un ... de poing.

X. Choisissez pour chaque mot en gras un synonyme ou une expression de sens synonymique, puis écrivez-les dans la colonne de droite: toucher, être vainqueur, être gagnant, s'emparer de, y arriver, faire une économie de temps, se propager, remporter.

Verbe	des phrases	synonyme ou une expression de sens synonymique
Gagner	L'équipe de France a gagné le match contre l'Espagne.	
	Ara gagne 100000 drams par mois.	
	Ce sont les Arméniens qui ont gagné les batailles d'Aparan et de Sardarapat.	
	François gagne toujours aux cartes.	
	La fatigue, le froid et la faim peu à peu gagnaient les voyageurs.	
	Les deux pêcheurs ont gagné le bord de la rivière.	
	Si vous prenez l'avion vous gagnerez une heure.	
	Attention, l'épidémie de la grippe gagne .	

Autour d'un mot: **Grâce**.

Le mot **grâce**, dans son sens étymologique, signifie **ce qui plaît, ce qui est agréable**. On dit **les bonnes grâces** de qqn: les faveurs qu'il accorde, ses dispositions favorables à être agréable à qqn.

C'est dans l'acception de pardon, de remise de peine qu'on dit **gracier: faire grâce à qqn**: Le condamné a été gracié par le Président de la République.

XI. Formation et signification des mots

Dans les phrases suivantes remplacez les points par les mots suivants: **sang m., sanglant, -e, sanguinaire, sanguine, -e, sanguinolent, -e, ensanglanté, -e, saigner, saignée f.**

Le ... est un liquide rouge qui coule dans les artères et les veines. Ce qui est taché de son sang frais est ... ; L'homme qui aime à tuer, à répandre le sang de ses semblables est Ce qui concerne le sang est ... (vaisseaux sanguins). Ce qui est couvert de sang frais est ... (un mouchoir sanguinolent). Sanglant est synonyme de son participe passé L'action de prendre du sang est exprimé par le verbe ... , qui, comme verbe transitif, s'emploie pour signifier tirer du sang. Le chirurgien fait une ... quand il pratique une ouverture de veine pour en tirer du sang.

A retenir

Pour tracer **le portrait physique** d'un personnage commencez par la description de sa physionomie (sa taille, son attitude, dans ce qu'ils ont de particulier, de caractéristique).

Pour tracer **le portrait moral** d'un personnage faites connaître ses qualités intellectuelles et son caractère qui s'observent dans ses occupations (ses travaux ordinaires, sa situation sociale, l'exercice de sa profession).

Les qualités morales ressortent des habitudes, des goûts, des plaisirs, de la manière dont le personnage remplit ses devoirs.

XII. En vous appuyant sur le vocabulaire du récit faites le portrait physique et moral: a. des deux amis, b. de l'officier prussien, c. du colonel français.

Exercices d'expression orale et écrite

I. Terminez les phrases dans l'esprit du récit que vous venez de lire.

1. Comme il se promenait tristement par un clair matin de janvier...
2. Chaque dimanche, avant la guerre, Morissot partait dès l'aurore...
3. Chaque dimanche, il rencontrait là un petit homme replet et jovial, M. Sauvage...
4. Ils étaient fort étourdis en sortant, troublés comme des gens à jeun...
5. Une heure après, ils se remirent en marche côte à côte sur ...

6. "Les Prussiens!" Ils n'en avaient jamais aperçu, mais ils les sentaient là...
7. En face d'eux l'île Marante abandonnée les cachait...
8. M. Sauvage prit le premier goujon, Morissot attrappa le second...
9. Mais soudain un bruit sourd qui semblait venir de sous terre...
10. Morissot, qui regardait anxieusement plonger coup sur coup la plume ...
11. Et tranquillement ils se mirent à discuter, débrouillant les grands...
12. Mais ils tressaillirent effarés, sentant bien qu'on venait...
13. En quelques secondes, ils furent saisis, attachés...
14. Alors un soldat déposa aux pieds de l'officier le filet plein de poissons...
15. Pour moi vous êtes deux espions envoyés pour me guetter. Je vous prends...
16. Mais comme vous êtes sortis par les avant-postes vous...
17. L'officier reprit: "Personne ne le saura jamais vous..."
18. Songez que dans cinq minutes vous...
19. Puis il se leva brusquement, s'approcha des deux Français, prit Morissot sous le bras...
20. Ses hommes se dispersèrent, puis revinrent avec des cordes...
21. Et le Prussien, lui jetant la pêche de deux fusillés, commanda...

II. Choisissez la bonne réponse dans l'esprit du récit que vous venez de lire.

1. Paris était bloqué, affamé et râlant on mangeait
 - a. de la viande
 - b. un bifteck avec des pommes de terre frites ou des haricots
 - c. n'importe quoi
2. M. Morissot s'arrêta net devant M. Sauvage c'était
 - a. un ami d'enfance
 - b. une connaissance du bord de l'eau
 - c. un artisan d'art
3. Ils entrèrent dans un petit café et burent
 - a. un verre de liqueur verte
 - b. une tasse de café au lait
 - c. un verre d'eau glacée

4. Ils gagnèrent la villa qu'occupait le colonel qui les munit d'
 - a. une lettre de recommandation;
 - b. un laissez-passer;
 - c. un peu d'argent
5. M. Sauvage montrant du doigt les sommets murmura
 - a. les Prussiens ne sont pas morts
 - b. les Prussiens sont là-haut
 - c. les Prussiens nous attendent
6. Si nous rencontrons les Prussiens, nous leur offrirons
 - a. des fleurs et des bonbons
 - b. nos cadeaux de nouvel an
 - c. une friture
7. Morissot colla sa joue par terre pour écouter si
 - a. le train d'Argenteuil arrivait à Colombes
 - b. on ne marchait pas dans les environs
 - c. les soldats prussiens chantaient des chansons françaises
8. Ayant tourné les yeux les deux amis aperçurent contre leurs épaules
 - a. des prisonniers allemands
 - b. des paysans français
 - c. quatre grands hommes armés
9. En quelques secondes les deux amis furent saisis, attachés, emportés et jetés
 - a. dans une barque
 - b. dans une prison
 - c. dans la rivière
10. Les deux amis, livides, côte à côte
 - a. demeuraient immobiles sans ouvrir la bouche
 - b. criaient sans cesse
 - c. voulaient battre les Prussiens
11. Les corps des deux amis furent lancés au loin dans
 - a. le fleuve
 - b. le lac
 - c. une fosse
12. Et soudain l'officier prussien aperçut dans l'herbe
 - a. le filet aux goujons
 - b. le corps d'un soldat prussien
 - c. des soldats français

III. Comprendons et exprimons-nous.

1. Cette nouvelle émouvante se présente comme la succession de deux scènes:
 - a. la vie de Paris avant la guerre
 - b. la vie de Paris comme une ville morte sous l'occupation des Prussiens. Sur quels mots et expressions s'appuie Maupassant pour nous en donner l'image?
2. En quelle saison et où se passent les actions du récit? Quels mots et expressions l'indiquent?
3. Maupassant nous présente Morissot, un de ses personnages du récit, se promenant tristement. Sur quels détails s'appuie-t-il pour nous présenter M. Sauvage, un autre personnage du récit? Relevez les paragraphes qui décrivent la vie et l'occupation des deux pêcheurs avant la guerre.
4. D'après vous quels gestes ont fait les deux amis quand ils se sont rencontrés (se serrer la main, s'embrasser, s'enlacer)? Et quels gestes font les personnes qui se connaissent dans la culture arménienne (hommes et femmes, jeunes gens, garçons et filles) quand elles se rencontrent?
5. Dans quel état étaient les deux pêcheurs quand ils sortirent du café? Savaient-ils quels dangers allaient-ils courir en voulant aller à la pêche à leur île? Qu'est-ce qui les a déterminés à y aller?
6. Quel est le rôle joué de l'alcool dans la culture du peuple arménien? Le peuple arménien aime-t-il boire? Trouvez-vous normal quand les gens boivent et se promènent ivres dans les avenues et jardins publics ?
7. Grâce au colonel français les deux amis ont obtenu le mot d'ordre et ont franchi les avant-postes français. Que pensez-vous a. le colonel a-t-il bien fait d'avoir cédé au caprice des deux pêcheurs? b. le colonel avait-il passé en esprit les dangers que les pêcheurs allaient courir? Argumentez bien vos réponses.
8. Tout le long de la route les amis regardaient anxieusement les villes et les villages français abandonnés. Relevez les mots et les expressions qui indiquent les injustices de la guerre.
9. Les amis se rassurant qu'ils étaient bien seuls, se mirent à pêcher. Relevez les signes qui les rassurèrent.
10. L'officier allemand a accusé les deux amis de faire de l'espionnage. Ont-ils pu se justifier et se défendre?

11. Qu'est-ce qu'il leur a promis en échange de les laisser en liberté?
12. Les deux pêcheurs ont été sévèrement punis. Qui en est coupable? l'officier allemand, le colonel français ou les pêcheurs eux-mêmes?
13. Est-ce que cette nouvelle vous fait émouvoir? A quels endroits?
14. Considérez-vous que l'acte du colonel français est un bienfait? Justifiez-vous un tel bienfait?
15. En combien de paragraphes pouvez-vous diviser ce récit? Donnez un titre à chaque paragraphe.
16. Pouvez-vous faire dialoguer l'officier allemand avec le colonel français? Préparez d'avance les questions qui vous intéressent.
17. Relevez les paragraphes qui communiquent au lecteur les pensées, les sentiments et les émotions de Maupassant (personnage-narrateur) vis-à-vis de la guerre. Comment exprime-t-il ses idées personnelles?

Exercices d'intercommunication culturelle

I. Pouvez-vous trouver l'équivalent arménien des proverbes et locutions proverbiales suivants:

- a. **La raison du plus fort est toujours la meilleure** = C'est que le méchant, lorsqu'il est le plus fort, triomphe par la volonté, par la violence, s'il ne peut triompher par la raison.
- b. **Il n'y a que le premier pas qui coûte** = fait d'établir une relation avec qqn en prenant l'initiative.
- c. **Tirez les vers du nez à qqn** = lui poser adroitement les questions qui conviennent pour lui faire dire ce qu'on désire savoir.

II. Imaginez une histoire pour illustrer chaque proverbe et locution proverbiale.

Le Papa de Simon

Midi finissait de sonner. La porte de l'école s'ouvrit, et les gamins se précipitèrent en se bousculant pour sortir plus vite. Mais au lieu de se disperser rapidement et de rentrer dîner, comme ils le

faisaient chaque jour, ils s'arrêtèrent à quelques pas, se réunirent par groupes et se mirent à chuchoter.

C'est que, ce matin-là, Simon, le fils de la Blanchotte, était venu à la classe pour la première fois.

Tous avaient entendu parler de la Blanchotte dans leurs familles; et quoiqu'on lui fit bon accueil en public, les mères la traitaient entre elles avec une sorte de compassion un peu méprisante qui avait gagné les enfants...

Quant à Simon, ils ne le connaissent pas, car il ne sortait jamais, ne galopait point avec eux dans les rues du village ou sur les bords de la rivière. Aussi ne l'aimaient-ils guère; et c'était avec une certaine joie qu'ils avaient accueilli et qu'ils s'étaient répété l'un à l'autre cette parole dite par un gars de quatorze ou quinze ans qui paraissait en savoir long tant il clignait finement des yeux:

- Vous savez... Simon... eh bien, il n'a pas de papa.

Le fils de la Blanchotte parut à son tour sur le seuil de l'école.

Il avait sept ou huit ans. Il était un peu pâlot, très propre, avec l'air timide, presque gauche.

Il s'en retournait chez sa mère quand les groupes de ses camarades, chuchotant toujours et le regardant avec les yeux malins et cruels des enfants qui méditent un mauvais coup, l'entourèrent peu à peu et finirent par l'enfermer tout à fait. Il restait là planté au milieu d'eux, surpris et embarrassé sans comprendre ce qu'on allait lui faire. Mais le gars qui avait apporté la nouvelle, enorgueilli du succès obtenu déjà, lui demanda:

- Comment t'appelles-tu, toi?

Il répondit: - "Simon".

- Simon quoi? reprit l'autre.

L'enfant répéta tout confus: "Simon".

Le gars lui cria: - "On s'appelle Simon quelque chose... c'est pas un nom, ça ...Simon."

Et lui, prêt à pleurer, répondit pour la troisième fois.

- Je m'appelle Simon.

Les galopins se mirent à rire. Le gars triomphant éleva la voix: - "Vous voyez bien qu'il n'a pas de papa."

Un grand silence se fit. Les enfants étaient stupéfaits par cette chose extraordinaire, impossible, monstrueuse, - un garçon qui n'a pas de papa: - ils le regardaient comme un phénomène, un être hors

de la nature, et ils sentaient grandir en eux ce mépris, inexplicable jusque là, de leurs mères pour la Blanchotte.

Quant à Simon, il s'était appuyé contre un arbre pour ne pas tomber... Il cherchait à s'expliquer. Mais il ne pouvait rien trouver pour leur répondre, et démentir cette chose affreuse qu'il n'avait pas de papa. Enfin, livide, il leur cria à tout hasard: - "Si, j'en ai un".

- Où est-il? demanda le gars.

Simon se tut; il ne savait pas. Les enfants riaient, très excités; et ces fils des champs, plus proches des bêtes, éprouvaient ce besoin cruel qui pousse les poules d'une basse-cour à achever l'une d'entre elles aussitôt qu'elle est blessée. Simon avisa tout à coup un petit voisin, le fils d'une veuve, qu'il avait toujours vu, comme lui-même, tout seul avec sa mère.

- Et toi non plus, dit-il, tu n'as pas de papa.

- Si, répondit l'autre, j'en ai un.

- Où est-il? riposta Simon.

- Il est mort, déclara l'enfant avec une fierté superbe, il est au cimetière, mon papa.

Un murmure d'approbation courut parmi les garnements, comme si ce fait d'avoir son père mort au cimetière eût grandi leur camarade pour écraser cet autre qui n'en avait point du tout. Et ces polissons, dont les pères étaient, pour la plupart, méchants, ivrognes, voleurs et durs à leurs femmes, se bousculaient en se serrant de plus en plus, comme si eux, les légitimes, eussent voulu étouffer dans une pression celui qui était hors la loi.

L'un, tout à coup, qui se trouvait contre Simon, lui tira la langue d'un air narquois et lui cria:

- Pas de papa! pas de papa!

Simon le saisit à deux mains aux cheveux et se mit à lui cribler les jambes de coups de pied, pendant qu'il lui mordait la joue cruellement. Il se fit une bousculade énorme. Les deux combattants furent séparés, et Simon se trouva frappé, déchiré, meurtri, roulé par terre, au milieu du cercle des galopins qui applaudissaient. Comme il se relevait, en nettoyant machinalement avec sa main sa petite blouse toute sale de poussière, quelqu'un lui cria:

- Va le dire à ton papa.

Alors il sentit dans son cœur un grand écroulement. Ils étaient plus forts que lui, ils l'avaient battu, et il ne pouvait point leur

répondre, car il sentait bien que c'était vrai qu'il n'avait pas de papa. Plein d'orgueil, il essaya pendant quelques secondes de lutter contre les larmes qui l'étranglaient... puis, sans cris, il se mit à pleurer par grands sanglots qui le secouaient précipitamment.

Alors une joie féroce éclata chez ses ennemis, et naturellement, ainsi que les sauvages dans leurs gaietés terribles, ils se prirent par la main et se mirent à danser en rond autour de lui, en répétant comme un refrain: - "Pas de papa! pas de papa!"

Mais Simon tout à coup cessa de sangloter. Une rage l'affola. Il y avait des pierres sous ses pieds ; il les ramassa et, de toutes ses forces, les lança contre ses bourreaux. Deux ou trois furent atteints et se sauvèrent en criant; et il avait l'air tellement formidable qu'une panique eut lieu parmi les autres. Lâches, comme l'est toujours la foule devant un homme exaspéré, ils se débandèrent et s'enfuirent.

Resté seul, le petit enfant sans père se mit à courir vers les champs, car un souvenir lui était venu qui avait amené dans son esprit une grande résolution. Il voulait se noyer dans la rivière.

Il se rappelait en effet que, huit jours auparavant, un pauvre diable qui mendiait sa vie s'était jeté dans l'eau parce qu'il n'avait plus d'argent. Simon était là lorsqu'on le repêchait; et le triste bonhomme, qui lui semblait ordinairement lamentable, malpropre et laid, l'avait alors frappé par son air tranquille, avec ses joues pâles, sa longue barbe mouillée et ses yeux ouverts, très calmes. On avait dit alentour: - " Il est mort." " - Quelqu'un avait ajouté: - "Il est bien heureux maintenant." " - Et Simon voulait aussi se noyer, parce qu'il n'avait pas de père, comme ce misérable qui n'avait pas d'argent.

Il arriva tout près de l'eau et la regarda couler. Quelques poissons folâtraient, rapides, dans le courant clair, et, par moments, faisaient un petit bond et happaient des mouches voltigeant à la surface. Il cessa de pleurer pour les voir, car leur manège l'intéressait beaucoup. Mais, parfois, comme dans les accalmies d'une tempête passent tout à coup de grandes rafales de vent qui font craquer les arbres et se perdent à l'horizon, cette pensée lui revenait avec une douleur aiguë: "Je vais me noyer parce que je n'ai point de papa."

Il faisait très chaud, très bon. Le doux soleil chauffait l'herbe. L'eau brillait comme un miroir. Et Simon avait des minutes de béatitude, de cet alanguissement qui suit les larmes, où il lui venait de grandes envies de s'endormir là, sur l'herbe, dans la chaleur.

Une petite grenouille verte sauta sous ses pieds. Il essaya de la prendre. Elle lui échappa. Il la poursuivit et la manqua trois fois de suite. Enfin il la saisit par l'extrémité de ses pattes de derrière et il se mit à rire en voyant les efforts que faisait la bête pour s'échapper. Elle se ramassait sur ses grandes jambes, puis, d'une détente brusque, les allongeait subitement, raides comme deux barres; tandis que l'œil tout rond avec son cercle d'or, elle battait l'air de ses pattes de devant qui s'agitaient comme des mains. Cela lui rappela un joujou fait avec d'étroites planchettes de bois clouées en zigzag les unes sur les autres, qui, par un mouvement semblable, conduisaient l'exercice de petits soldats piqués dessus. Alors, il pensa à sa maison, puis à sa mère, et, pris d'une grande tristesse, il recommença à pleurer. Des frissons lui passaient dans les membres; il se mit à genoux et récita sa prière comme avant de s'endormir.

Mais il ne put l'achever, car des sanglots lui revinrent si pressés, si tumultueux qu'ils l'envahirent tout entier. Il ne pensait plus; il ne voyait plus rien autour de lui et il n'était occupé qu'à pleurer.

Soudain, une lourde main s'appuya sur son épaule et une grosse voix lui demanda: - "Qu'est-ce qui te fait donc tant de chagrin, mon bonhomme?"

Simon se retourna. Un grand ouvrier qui avait une barbe et des cheveux noirs tout frisés le regardait d'un air bon. Il répondit avec des larmes plein les yeux et plein la gorge:

- Ils m'ont battu... parce que ... je... je... n'ai pas ... de papa... pas de papa.

- Comment, dit l'homme en souriant, mais tout le monde en a un.

L'enfant reprit péniblement au milieu des spasmes de son chagrin: - "Moi... moi je n'en ai pas."

Alors l'ouvrier devint grave; il avait reconnu le fils de la Blanchotte, et, quoique nouveau dans le pays, il savait vaguement son histoire.

- Allons, dit-il, console-toi, mon garçon, et viens t'en avec moi chez ta maman. On t'en donnera ... un papa.

Ils se mirent en route, le grand tenant le petit par la main, et l'homme souriait de nouveau, car il n'était pas fâché de voir cette Blanchotte, qui était, contait-on, une des plus belles filles du pays; et

il se disait peut-être, au fond de sa pensée, qu'une jeunesse qui avait failli pouvait bien faillir encore.

Ils arrivèrent devant une petite maison blanche, très propre.

- C'est là, dit l'enfant, et il cria: -"Maman!"

Une femme se montra, et l'ouvrier cessa brusquement de sourire, car il comprit tout de suite qu'on ne badinait plus avec cette grande fille pâle qui restait sévère sur sa porte, comme pour défendre à un homme le seuil de cette maison où elle avait été déjà trahie par un autre. Intimidé et sa casquette à la main, il balbutia:

- Tenez, madame, je vous ramène votre petit garçon qui s'était perdu près de la rivière.

Mais Simon sauta au cou de sa mère et lui dit en se remettant à pleurer.

- Non maman, j'ai voulu me noyer, parce que les autres m'ont battu... m'ont battu... parce que je n'ai pas de papa.

Une rougeur cuisante couvrit les joues de la jeune femme, et, meurtrie jusqu'au fond de sa chair, elle embrassa son enfant avec violence pendant que les larmes rapides lui coulaient sur la figure. L'homme ému restait là, ne sachant comment partir. Mais Simon soudain courut vers lui et lui dit:

Voulez-vous être mon papa?

Un grand silence se fit. La Blanchotte, muette et torturée de honte, s'appuyait contre le mur, les deux mains sur son cœur. L'enfant, voyant qu'on ne lui répondait point, reprit:

- Si vous ne voulez pas, je retournerai me noyer.

L'ouvrier prit la chose en plaisanterie et répondit en riant:

- Mais oui, je veux bien.

- Comment est-ce que tu t'appelles, demanda alors l'enfant, pour que je réponde aux autres quand ils voudront savoir ton nom?

- Philippe, répondit l'homme.

Simon se tut une seconde pour bien faire entrer ce nom-là dans sa tête, puis il tendit les bras, tout en disant:

- Eh bien! Philippe, tu es mon papa.

L'ouvrier, l'enlevant de terre, l'embrassa brusquement sur les deux joues, puis il s'enfuit très vite à grandes enjambées. Quand l'enfant entra dans l'école, le lendemain, un rire méchant l'accueillit; et à la sortie, lorsque le gars voulut recommencer, Simon lui jeta ces

mots à la tête, comme il aurait fait d'une pierre: - "Il s'appelle Philippe, mon papa."

Des hurlements de joie jaillirent de tous les côtés.

- Philippe qui?... Philippe quoi... Qu'est-ce que c'est que ça, Philippe?... Où l'as-tu pris, ton Philippe?

Simon ne répondit rien; et, inébranlable dans sa foi, il les défiait de l'œil, prêt à se laisser martyriser plutôt que de fuir devant eux. Le maître d'école le délivra et il retourna chez sa mère.

Pendant trois mois, le grand ouvrier Philippe passa souvent près de la maison de la Blanchotte et, quelquefois, il s'enhardissait à lui parler lorsqu'il la voyait cousant auprès de sa fenêtre. Elle lui répondait poliment, toujours grave, sans rire jamais avec lui, et sans le laisser entrer chez elle. Cependant, un peu fat, comme tous les hommes, il s'imagina qu'elle était souvent plus rouge que de coutume lorsqu'elle causait avec lui.

Mais une réputation tombée est si pénible à refaire et demeure toujours si fragile, que, malgré la réserve ombrageuse de la Blanchotte, on jasait déjà dans le pays.

Quant à Simon, il aimait beaucoup son nouveau papa et se promenait avec lui presque tous les soirs, la journée finie. Il allait assidûment à l'école et passait au milieu de ses camarades fort digne, sans leur répondre jamais.

Un jour, pourtant, le gars qui l'avait attaqué le premier lui dit:

- Tu as menti, tu n'as pas un papa qui s'appelle Philippe.

- Pourquoi ça? – demanda Simon très ému.

- Parce que si tu en avais un, il serait le mari de ta maman.

Simon se troubla devant la justesse de ce raisonnement; néanmoins il répondit: - "C'est mon papa tout de même."

- Ça se peut bien, dit le gars en ricanant, mais ce n'est pas ton papa tout à fait. Le petit à la Blanchotte courba la tête et s'en alla rêveur du côté de la forge au père Loizon, où travaillait Philippe.

Cette forge était comme ensevelie sous les arbres. Il y faisait très sombre; seule, la lueur rouge d'un foyer formidable éclairait par grands reflets cinq forgerons aux bras nus qui frappaient sur leurs enclumes avec un terrible fracas. Ils se tenaient debout, enflammés comme des démons, les yeux fixés sur le fer ardent qu'ils torturaient; et leur lourde pensée montait et retombait avec leurs marteaux.

Simon entra sans être vu et alla tout doucement tirer son ami par la manche. Celui-ci se retourna. Soudain le travail s’interrompit, et tous les hommes regardèrent, très attentifs. Alors au milieu de ce silence inaccoutumé, monta la petite voix frêle de Simon.

- Dis donc, Philippe, le gars à la Michaude m’a conté tout à l’heure que tu n’étais pas mon papa tout à fait.

- Pourquoi ça? Demanda l’ouvrier.

L’enfant répondit avec toute sa naïveté:

Parce que tu n’es pas le mari de maman.

Personne ne rit. Philippe resta debout, appuyant son front sur le dos de ses grosses mains qui supportaient le manche de son marteau dressé sur l’enclume. Il rêvait. Simon, anxieux, attendait. Tout à coup, un des forgerons, répondant à la pensée de tous, dit à Philippe:

- C’est tout de même une bonne et brave fille que la Blanchotte et vaillante et rangée malgré son malheur, et qui serait une digne femme pour un honnête homme.

- Ça, c’est vrai, dirent les trois hommes.

L’ouvrier continua:

- Est-ce sa faute, à cette fille, si elle a failli? On lui avait promis mariage, et j’en connais plus d’une qu’on respecte bien aujourd’hui et qui en a fait tout autant. Ça, c’est vrai, répondirent en cœur les trois hommes.

Il reprit: - “Ce qu’elle a peiné, la pauvre, pour élever son gars toute seule, et ce qu’elle a pleuré depuis qu’elle ne sort plus que pour aller à l’église, il n’y a que le bon Dieu qui le sait.”

- C’est encore vrai, dirent les autres...

- Va dire à ta maman que j’irai lui parler ce soir...

Le ciel était plein d’étoiles quand il vint frapper à la porte de la Blanchotte. Il avait sa blouse de dimanche, une chemise fraîche et la barbe faite. La jeune femme se montra sur le seuil et lui dit d’un air peiné:

“C’est mal de venir ainsi la nuit tombée, monsieur Philippe.”

Il voulut répondre, balbutia et resta confus devant elle.

Elle reprit: ”Vous comprenez bien pourtant qu’il ne faut plus que l’on parle de moi.”

Alors, lui, tout à coup:

Qu’est-ce que ça fait, dit-il, si vous voulez être ma femme!

Aucune voix ne lui répondit, mais il crut entendre dans l'ombre de la chambre le bruit d'un corps qui s'affaissait. Il entra bien vite; et Simon, qui était couché dans son lit, distingua le son d'un baiser et quelques mots que sa mère murmurait bien bas. Puis, tout à coup, il se sentit enlevé dans les mains de son ami, et celui-ci le tenant au bout de ses bras d'hercule, lui cria:

- Tu leur diras, à tes camarades, que ton papa c'est Philippe Rémy, le forgeron, et qu'il ira tirer les oreilles à tous ceux qui te feront du mal.

Le lendemain, comme l'école était pleine et que la classe allait commencer, le petit Simon se leva, tout pâle et les lèvres tremblantes: - "Mon papa, dit-il d'une voix claire, c'est Philippe Rémy, le forgeron, et il a promis qu'il tirerait les oreilles à tous ceux qui me feraient du mal."

Cette fois, personne ne rit plus, car on le connaissait bien ce Philippe Rémy, le forgeron, et c'était un papa, celui-là, dont tout le monde eût été fier.

Expressions expliquées

air timide – apparence timide

tout confus – tout troublé, embarrassé, gêné

quant à qqn, à qqch – en ce qui concerne, du point de vue de

entendre parler de qqn, de qqch – apprendre qqch à ce sujet

un air bon – gentil, brave

au milieu des spasmes – tout en tremblant

se frotter les mains – se passer les mains l'une contre l'autre en signe de joie (satisfaction)

d'un air peiné – attristé, chagriné

faire du mal à qqn – lui causer peine

dur,-s à leurs femmes – méchant, cruel, sans compassion

hors la loi m. – individu qui par sa conduite est placé en dehors de la protection de lois

en chœur (kœr) – ensemble

à tout hasard – en prévision ou dans l'attente de tout ce qui peut arriver

avec violence – très fort et brutalement

mais oui – mais bien sûr, bien sûr que oui

tendre les bras à qqn – lui présenter en avançant les bras
en savoir long – en savoir beaucoup de choses
un pauvre diable - un pauvre homme
cligner des yeux – fermer à demi ou fermer et ouvrir rapidement les yeux pour faire un signe.
qu'est-ce que, ce que (...Ce qu'elle a peiné, la pauvre, pour élever son gars toute seule..., Tu as vu ce qu'elle est belle,) – comme.

Exercices de compréhension

a. exercices de grammaire

I. Faites les transformations d'après le modèle donné.

Modèle: Le gars **qui triomphait**, éleva la voix – Le gars **trionphant** éleva la voix.

1. Un gars **qui lui tira la langue**, lui cria. 2. Simon **qui l'avait saisi** à deux mains aux cheveux, se mit à lui donner des coups de pied. 3. Simon **qui ne pouvait point leur répondre**, sentit bien que c'était vrai qu'il n'avait pas de papa. 4. L'enfant **qui voyait** qu'on ne lui répondait point reprit... 5. Resté seul, le petit enfant sans père se mit à courir vers les champs, car un souvenir lui était venu **qui avait amené dans son esprit une grande résolution**. 6. Un grand ouvrier **qui avait une barbe et des cheveux noirs tout frisés** le regardait d'un air bon.

II. Emploi d'un complément attributif.

Faites les transformations d'après le modèle donné.

Modèle: Simon, **qui était anxieux**, l'attendait. – Simon, **anxieux**, l'attendait.

1. Le forgeron, **qui était intimidé et sa casquette à la main**, l'attendait.
2. La Blanchotte **qui était torturée de honte**, s'appuyait contre le mur, les deux mains sur son cœur.
3. Le petit enfant sans père, **qui était resté seul**, se mit à courir vers les champs.

4. Siomon, **qui était frappé, déchiré, meurtri**, se releva et nettoya sa petite blouse sale. 5. Les enfants **qui étaient très excités**, riaient.

III. Discours direct. Discours indirect.

Le discours direct convient souvent mieux pour rapporter **directement** les paroles des personnages liés aux événements du récit.

Mais le narrateur peut aussi rapporter **indirectement** les paroles des personnages prononcées en les insérant dans une proposition subordonnée introduite par **que**. C'est **le discours indirect**. Dans ce cas il change **la personne, les temps, le mode** des verbes et **les adverbess** de temps et de lieu.

a. Modification des personnes: - la 1-ère et la 2-ème personnes sont remplacées par la 3-ème:

Modèle: Yves répond: "**Je** fais **mes** devoirs."

Yves répond qu'**il** fait **ses** devoirs.

Sur ce modèle transformez les phrases suivantes au discours indirect:

1. Le pitit Simon dit: -"J'ai un papa, mon papa s'appelle Philippe." 2. L'officier allemand reprend: - "Pour moi, vous êtes deux espions envoyés pour me guetter. Je vous prends et je vous fusille." 3. Simon dit à sa mère: " Je veux me noyer, parce que les autres me disent que je n'ai pas de papa." 4. L'enfant répète: "Je m'appelle Simon." 5. L'enfant reprend avec une fierté superbe: "J'en ai un, il est mort, mon papa est au cimetière."

b. Modification des temps du verbe:

1. Si le verbe introducteur (**dire, écrire, répondre, reprendre, crier, déclarer, murmurer, affirmer, penser** etc.) est au présent, le temps ne change pas.

Marc crie: "**Je suis prêt**". - Marc crie **qu'il est prêt**.

2. Si le verbe introducteur est à un temps passé **le présent** est remplacé par **l'imparfait, le passé composé par le plus-que-parfait, le futur simple par le conditionnel (futur dans le passé)**.

Modèle: Il a répondu (répondit, avait répondu): "Tu as menti, tu n'as pas un papa qui s'appelle Philippe."

Il a répondu (répondit, avait répondu) qu'il avait menti, qu'il n'avait pas un papa qui s'appelait Philippe.

Sur ce modèle transformez les phrases suivantes au discours indirect.

1. Enfin, livide, Simon leur cria à tout hasard: - "J'en ai un." 2. Quelqu'un avait ajouté: -"Il est mort." 3. Elle reprit: - "Vous comprenez bien pourtant qu'il ne faut plus que l'on parle de moi" 4. Philippe cria à l'enfant: "Tu leur diras, à tes camarades, que ton papa c'est Philippe Rémy, le forgeron, et qu'il ira tirer les oreilles à tous ceux qui te feront du mal." 5. L'enfant, voyant qu'on ne lui répondait pas, reprit: - "Si vous ne voulez pas, je retournerai me noyer."

c. Modification du mode verbal: - l'impératif est remplacé par l'infinitif:

Modèle: Yves a crié (cria, avait crié): "**Partez!**"

Yves a crié (cria, avait crié) **de partir.**

Sur ce modèle transformez les phrases suivantes au discours indirect.

1. Philippe se pencha vers Simon et dit: - "Va dire à ta maman que j'irai lui parler." 2. L'ouvrier devint grave et dit: - "Console-toi et viens avec moi chez ta maman." 3. Quelqu'un lui cria: - "Va le dire à ton papa." 4. Le Prussien, lui jetant la pêche des deux fusillés, commanda: - "Fais-moi frire tout de suite ces petits animaux-là pendant qu'ils sont encore vivants." 5. Le Prussien leur dit: - "Ecoutez-moi et ne vous troublez pas."

d. Modification des adverbes de temps et de lieu

Quelques adverbes de temps et de lieu (**maintenant, en ce moment, aujourd'hui, demain, hier, ici**) sont modifiés dans le passage au discours indirect.

discours direct	discours indirect
je	il
maintenant	à ce moment, alors
en ce moment	à ce moment, alors

hier _____ → la veille
 demain _____ → le lendemain
 aujourd'hui _____ → le jour même, ce jour-là
 ici _____ → là

Modèle: Yves a répondu (répondit, avait répondu): “Je partirai **demain.**”

Yves a répondu (répondit, avait répondu) qu'il partirait **le lendemain**

Yves a répondu (répondit, avait répondu): “Je reste **ici.**”

Yves a répondu (répondit, avait répondu) qu'il restait **là.**

Yves a répondu (répondit, avait répondu): “Je suis arrivé **aujourd'hui.**”

Yves a répondu (répondit, avait répondu) qu'il était arrivé **le jour même (ce jour-là).**

Yves a répondu (répondit, avait répondu): “Je pars **maintenant (en ce moment).**”

Yves a répondu (répondit, avait répondu) qu'il partait **alors.**

Sur ce modèle transformez les phrases suivantes au discours indirect.

1. Simon a dit à Philippe: - “**Maintenant** tu es mon papa.” 2. Philippe a repris: ”**Demain** j'irai parler à ta maman.” 3. Simon a crié: - “Je reste **ici** ou je vais me noyer.” 4. Simon affirma: - “**Aujourd'hui** les gamins m'ont battu, parce que je n'ai pas de papa.” 5. Philippe a murmuré: - “**Hier** j'ai vu un gamin qui pleurait.”

A retenir

Une phrase **interrogative** transformée en discours indirect est introduite par: **si** et les mots interrogatifs **où, quand, comment, combien, pourquoi, où etc.**

Emploi de si: - l'interrogation porte sur l'action elle-même (interrogation totale).

Modèle: Philippe demande à Simon: - ”Ta mère **est-elle** à la maison?
 Philippe demande à Simon **si** sa mère est à la maison.

Sur ce modèle transformez les phrases suivantes au discours indirect.

1. Simon lui demanda: - "Voulez-vous être mon papa?" 2. M. Seguin demanda à la chèvre: - "Blanquette, tu veux me quitter?" 3. Le gars demanda à Simon: - "As-tu un papa?"

2. Emploi des mots interrogatifs (interrogation partielle) – dans ce cas le discours indirect exclut le point d'interrogation, l'inversion du sujet et l'emploi de **est-ce que**.

Modèle: Philippe lui demanda: "**Pourquoi pleures-tu?**"

ou "**Pourquoi est-ce que tu pleures?**"

Philippe lui demanda **pourquoi il pleurait**.

Sur ce modèle transformez les phrases suivantes au discours indirect.

1. Le gars lui demanda: "Où l'as-tu pris, ton Philippe?" 2. Philippe lui demanda: - "Comment t'appelles-tu?" 3. Philippe demanda à Simon: - "Avec qui vis-tu?" 4. Il m'a demandé: "Lequel de ces deux livres préfères-tu?" 5. Philippe lui a demandé: - "Qui t'a fait du mal?"

3. Emploi des pronoms interrogatifs 1. que, qu'est-ce que et 2. qu'est-ce qui – ils changent dans le passage au discours indirect en **1. ce que 2. ce qui**

Modèle: Il m'a demandé: - "**Que** cherches-tu?"

Il m'a demandé **ce que** je cherchais.

Philippe lui a demandé: "**Qu'est-ce qui** t'a fait tant de chagrin?"

Philippe lui a demandé **ce qui** lui avait fait tant de chagrin.

Sur ce modèle transformez les phrases suivantes au discours indirect.

1. L'officier allemand demanda aux deux pêcheurs: - "Que faites-vous ici?" 2. M. Sauvage lui demanda: - "Que ferons-nous demain?" 3. Le colonel français leur a demandé: - "Qu'est-ce qui vous gêne en ce moment/ maintenant?" 4. Pierre lui a demandé: - "Qu'est-ce qui s'est passé hier au bord de l'eau?" 5. Marie m'avait demandé: - "Qu'est-ce qui t'empêche de partir aujourd'hui?"

IV. Transformez les phrases suivantes au discours indirect.

Modèle: Le gars demanda à Simon:

- Comment t'appelles-tu?

Question: Que demanda le gars à Simon?

Réponse: Le gars demanda à Simon comment il s'appelait.

Sur ce modèle transformez les phrases suivantes au discours indirect.

1. Simon lui dit: - "Qui est-il, ton papa? Où est-il maintenant?" 2. Simon répondit à Philippe avec des larmes plein les yeux: - "Aujourd'hui les galopins m'ont battu parce que je n'ai pas de papa." 3. Le gars qui l'avait attaqué le premier lui a dit: - "Hier tu as menti: tu n'as pas un papa qui s'appelle Philippe." 4. Puis Philippe lui dit: - "Demain tu diras à tes camarades que ton papa c'est Philippe Rémy, le forgeron, et qu'il ira tirer les oreilles à tous ceux qui te feront du mal. 5. Une grosse voix lui demanda: - "Qu'est-ce qui te fait donc tant de chagrin en ce moment?"

b. exercices sur l'étude du vocabulaire

I. Complétez avec les mots suivants: **compassion** *f*, **gamin** *m*, **accueil** *m*, **miroir** *m*, **mépris** *m*, **cimetière** *m*, **se noyer**, **bourreau** *m*, **sanglot** *m*, **gêner**, **veuf**, **fierté** *f*, **cueillir**.

1. Pierre a l'habitude de se conduire comme... . 2. A la gare nous avons reçu ...chaleureux. 3. Je t'assure que j'éprouve de ... pour ces pauvres gamins. 4. Simon avait ... pour les galopins de sa classe. 5. Le petit enfant se mit à pleurer avec 6. Simon ramassa des pierres et de toutes ses forces les lança contre ses 7. L'eau brillait comme un... . 8. ...est le lieu où l'on enterre les morts. 9. Simon voulait ... dans la rivière, parce qu'il n'avait pas de papa. 10. La présence de la Blanchotte ... Philippe. 11. Le père de Simon est mort, sa mère est restée ... La fillette ... des roses. 12. Malgré sa misère Louisa avait ...

II. Trouvez les synonymes des mots soulignés.

1. **Les galopins** se bousculaient pour sortir. 2. Simon ne pouvait pas battre ses **adversaires**. 3. Pierre **riposta** qu'il ne savait rien. 4. Ne

tire pas mon écharpe tu m'**étrangles**. 5. Deux prisonniers **se sont enfuis** de la prison. 6. Après le spectacle les spectateurs **se dispersèrent**. 7. La balle l'**a touché**. 8. Pilippe connaissait un peu **la raison** de la haine des gamins pour Simon. 9. **Quant** à Simon il aimait son nouveau papa. 10. Philippe **connaissait** un peu l'histoire de la Blanchotte.

A retinir

Les niveaux (registres, styles) de langue.

Le sujet parlant utilise selon les situations de communication et la personnalité des interlocuteurs différentes manières de s'exprimer: **différents niveaux (registres)** de langue.

On distingue trois niveaux de langue: niveau de langue familier (langue parlée), niveau de langue courant (langue écrite), et niveau de langue soutenu.

Niveau de langue familier. Il est utilisé dans la conversation avec des amis ou des proches qui font preuve d'un certain laisser-aller, d'une certaine négligence dans la conversation. Ce niveau se caractérise par l'emploi:

a. des mots abrégés: (**ciné, frigo, dico, fana, ado pour cinéma, réfrigérateur, dictionnaire, fanatique, adolescent**).

b. des constructions syntaxiques plus ou moins incorrectes: (**C'est pas un nom ça; Faut y penser; Nous, on veut bien; Qu'est-ce qu'elle est belle ! pour Ce n'est pas un nom cela; Il faut y penser; Nous, nous voulons bien; Combien elle est belle!**)

c. du subjonctif présent pour l'imparfait du subjonctif: **Il voulait qu'il vienne pour Il voulait qu'il vînt.**

d. du passé du subjonctif pour le plus-que-parfait du subjonctif: **Il faudrait qu'il ait traduit pour Il faudrait qu'il eût traduit.**

e. du conditionnel passé dit première forme pour le conditionnel passé dit deuxième forme: **Si on ne l'avait calmé, il aurait quitté la maison pour Si on ne l'avait calmé il eût quitté la maison.**

f. d'un vocabulaire argotique: (**se fiché, fichu, gamin, gosse, bûcher, roupiller, coffrer/boucler, bouffer, bouquin, rigoler, pinailler, bagnole, chouette pour se moquer, mauvais, enfant, garçon/fille, travailler, dormir, emprisonner, manger, livre, rire, critiquer, voiture, beau**).

g. des élisions ou des contractions:

T'as vu pour Tu as vu.

i/iz, e/ez pour il/ils, elle/elles devant une consonne ou une voyelle:

I (il) vient. I (Ils) viennent. E (Elle) vient. E (Elles) viennent. Iz (Ils arrivent). Ez (elles) arrivent.

h. des constructions syntaxiques raccourcies, des ellipses, des propositions de coordination et de juxtaposition pour des raisons de rapidité, de commodité:

- Et maintenant, à table.

Il viendra, il a promis.

Le ton, les gestes, les jeux de physionomie remplacent les mots absents.

En somme, le niveau de langue familier (la langue parlée) cherche à simplifier, à ramener la langue aux formes les plus faciles à employer et s'apprend par l'usage quotidien.

Niveau de langue courant. Il se caractérise par:

a. un vocabulaire correct, compris de tous: **enfermé, voiture, travail, manger, dormir etc.**

b. des constructions syntaxiques grammaticalement correctes: Ce n'est pas un nom; Où avez-vous laissé votre voiture? Elle ne voulait pas que sa sœur sache le secret; A quoi pensez-vous?

Niveau de langue soutenu. Il se caractérise par:

a. un vocabulaire recherché: **incarcérer, écrouer** appartenant à la langue soutenue sont les synonymes du mot **emprisonner**.

b. des constructions syntaxiques souvent complexes:

Ne croyez-vous pas qu'il sache notre secret?

Les niveaux de langue courante et soutenue s'apprennent par un travail prolongé, par l'étude de la grammaire, par la lecture attentive des bons écrivains.

Le niveau de langue étant choisi, il est recommandé de s'y tenir et d'éviter toute interférence d'un registre à l'autre.

III. En quelle langue (soutenue?, courante?, familière?) est écrit le récit? Justifiez votre réponse. Relevez les paragraphes de niveau de langue familier.

IV. Dans les dialogues interviennent différents personnages. En quelle langues (soutenue ?, courante?, familière?) s'expriment-ils?-

V. Choisissez pour chaque mot en gras, qui appartiennent au niveau de langue familier un synonyme appartenant au niveau de langue courant: *chance f, manger, mangeur m, mourir, homme m, se moquer de, dormir, enfants mpl, livre m, belle, voiture f.*

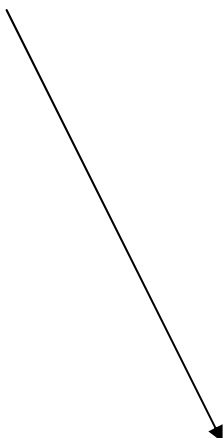
- a.
- b. Quelle **veine** de t'avoir élu président. 2. J'aime pas qu'on se **fiche** de mon ami. 3. Cette femme a **des gosses** insupportables. 4. Ce gosse **a roupillé** jusqu'a midi. 5.Elle est **chouette, ta bagnole. 6.** Peux-tu me prêter **ton bouquin** de français. 7. Il ne pense qu'à **bouffer**. 8. Pierre est un grand **bouffeur**. 9. Un **mec** aux cheveux frisés t'attend. 10. Il **a crevé** après une longue maladie.
- c. Dans le langage courant et familier on emploie souvent des mots abrégés. Retrouvez les mots véritables: **une auto, une télé, le ciné, la bac, super, sympa, ado, prof, le dirlo, le frigo.**
- d. **Reliez par une flèche le mot ou l'expression de niveau familier au mot ou expression de niveau courant qui correspond.**

Niveau familier

une bagnole
 un boulot
 le dirlo
 aller bouffer
 vachement
 avoir du bol
 rigoler
 rouler
 se marrer
 en avoir marre
 se balader
 roupiller
 un gamin
 le toubibe

Niveau courant

le travail
 le directeur
 aller manger
 très
 rire
 amusant, drôle
 en avoir assez
 se promener
 dormir
 le médecin
 avoir de la chance
 un enfant
 tromper
 une voiture



VI. Autour d'un mot: **LOI**

On appelle **loi** l'ensemble des règles de la société qui dit ce qui est permis de faire ou ce qui est interdit de faire dans tel ou tel cas.

De ce mot dérivent les trois adjectifs suivants: **légal, loyal** et **légitime**. Tous les trois signifient **conforme à la loi**, mais avec des nuances de sens différentes. Un acte est **légal** s'il est permis par la loi. Dans ce sens il a pour synonyme le mot **juridique**. Un acte est loyal si c'est l'honneur, la probité, la droiture et la générosité qui l'inspirent. Dans ce sens il a pour synonymes **franc, honnête** et pour contraires **perfidé** et **hypocrite**. Cet acte est légitime s'il est juridiquement fondé, reconnu, admis par la loi, conforme à la raison et à la morale.

Certifier l'authenticité des signatures apposées sur un acte en parlant d'un officier public c'est **légaliser**. **Légal** a pour contraire **illégal**: Un contrat **illégal**. Le caractère de ce qui est loyal est la **loyauté**. Dans ce sens il a pour synonyme **droiture**.

VII. Complétez avec les mots suivants: **légitime, légalité f., loyauté f., loyal, légaliser, légal, illégalement.**

1. Ses réclamations sont ... 2. Est-ce que les voleurs respectent?
3. On doit reconnaître ses erreurs avec... 4. Lucie ne ment jamais.
C'est une fille ...5. Il a été jugé et emprisonné ... 6. Vous devez faire ...votre signature et la copie de votre diplôme par le commissaire de police.
7. Le dram est la monnaie ... de la République d'Arménie.

VIII. Trouvez les phrases dont les verbes ont le même sens ou un sens voisin.

1. Simon **parut** sur le seuil de l'école. Simon **semblait** surpris par les questions que le gars lui posait.
2. Ça me **paraît (semble)** complètement inutile de rester sur la plage. Il **paraissait surpris** par la question du journaliste.
3. La porte de la maison s'ouvrit et une femme **se montra** à la porte. Il **paraît** que le nouveau professeur arrive demain.
4. **J'ai l'impression** qu'il est inutile de prendre le parapluie par un temps admirable. **On dit que (le bruit court que)** le nouveau directeur est déjà arrivé.

5. Elle **paraît** troublée devant la justesse du raisonnement de son frère. Son article **est-il publié**?

6. Son roman **est-il paru** ? Blanchotte **se montra** à la porte.

IX. Les mots en gras sont polysémiques: choisissez le sens qui convient mieux au texte.

Aviser → 1. informer, avertir: Mon père nous **avise** qu'il part ce soir.

→ 2. voir, remarquer: Je rentre dans cette boutique, et j'**avise** une belle statuette.

Écroulement m. → 1. destruction complète: Les eaux du fleuve ont causé l'**écroulement** du pont.

→ 2. découragement, désespoir: Simon sentit dans son cœur un grand **écroulement**.

Etrangler → 1. faire perdre la respiration en serrant le cou: L'assassin avait **étranglé** sa victime.

→ 2. empêcher de respirer: Une forte émotion l'**étranglait**.

Rage f. → 1. forte colère: Fou de **rage** Michel a quitté Marie.

→ 2. maladie grave, même mortelle: Attention! On dirait que ce chien a la **rage**.

Gêner → 1. serrer: Ces souliers me **gênent**.

→ 2. troubler, intimider: Votre présence me **gêne**.

X. Trouvez les synonymes des mots soulignés

1. Les **galopins** se bouscullaient pour sortir. 2. Pierre **chuchota** à l'oreille de sa voisine. 3. La présence de Philippe **gêne** et surprend Simon. 4. Il **riposta** qu'il ne savait rien. 5. Ne tire pas mon écharpe, tu m'**étouffes**. 6. Deux prisonniers **se sont sauvés** de la prison. 7. La

balle l'a touché au cœur. 8. Simon n'a pas pu triompher ses adversaires.

Exercices d'expression orale et écrite

I. Terminez les phrases dans l'esprit du récit.

1. La porte de l'école s'ouvrit et les gamins...
2. C'est que ce matin-là Simon....
3. Les enfants étaient stupéfaits par cette chose extraordinaire... .
4. Ils le regardaient comme un phénomène hors de la nature et ils sentaient ...
5. Quant à Simon, il s'était appuyé contre un arbre pour...
6. Simon vit tout à coup un petit voisin, le fils d'une veuve, qu'il ...
7. Simon le saisit à deux mains aux cheveux...
8. Les deux combattants furent séparés, et Simon...
9. Il y avait des pierres sous ses pieds....
10. Resté seul le petit enfant sans père...
11. Soudain une lourde main s'appuya sur...
12. Ils arrivèrent devant une porte...
13. Quant à Simon il aimait beaucoup son...
14. Mais Simon courut vers lui et lui dit...
15. Tu leur diras à tes camarades que... .

II. Choisissez la bonne réponse dans l'esprit du récit.

1. C'est que, ce matin-là, Simon, le fils à la Blanchotte était venu à la classe pour
 - a. la première fois
 - b. la dernière fois
 - c. pour prendre la permission d'aller à la campagne, voir sa cousine.
2. Mais au lieu de se disperser, les gamins s'arrêtèrent à quelques pas, et se mirent à
 - a. se battre
 - b. chuchoter
 - c. danser et chanter en chœur.
3. Il y avait des pierres sous ses pieds; il les ramassa et les lança contre

- a. ses bourreaux
 - b. le curé du village
 - c. les forgerons.
4. Il se rappelait en effet, que huit jours auparavant, un pauvre mendiant s'était jeté dans l'eau parce qu'il n'avait pas de
- a. patrie
 - b. famille
 - c. argent de poche.
5. Et Simon avait des minutes de béatitude, où il lui venait de grandes envies de
- a. dormir sur l'herbe
 - b. danser avec ses amis
 - c. galopiner dans les rues.
6. Mais Simon sauta au cou de sa mère et lui dit: - Non, maman, j'ai voulu
- a. me noyer dans la rivière
 - b. quitter ma maison
 - c. me battre avec les galopins.
7. Simon ne pouvait point leur répondre, car il sentait bien que c'était vrai qu'il n'avait pas de
- a. parents
 - b. amis
 - c. papa.
8. Le petit à la Blanchotte baissa la tête, et alla du côté de la forge où Philippe
- a. recevait ses amis
 - b. travaillait avec les forgerons
 - c. vendait des légumes.
9. Quand Philippe vint frapper à la porte de la Blanchotte, il avait
- a. sa blouse des dimanches
 - b. son pantalon usé
 - c. son parapluie et sa canne.
10. La jeune femme se montra sur le seuil et lui dit d'un air
- a. gai
 - b. interrogateur
 - c. peiné.
11. Les quatre compagnons regardaient Philippe et, Simon anxieux
- a. attendait une réponse

- b. pleurerait toujours
 - c. voulait partir se noyer.
12. C'est tout de même une bonne et brave fille que la Blanchotte et vaillante et rangée malgré
- a. sa misère de ne pas avoir de travail
 - b. son courage de battre les enfants de ses voisins
 - c. son malheur d'élever un enfant toute seule.
13. Ce qu'elle a souffert la pauvre femme pour élever toute seule
- a. ses enfants
 - b. ses cousins
 - c. son gars.
14. Tu leur diras, à tes camarades, ton papa c'est Philippe Rémy qui est
- a. le médecin du village
 - b. le boulanger du village
 - c. le forgeron du village.
15. Une femme se montra et l'ouvrier cessa de
- a. pleurer à chaudes larmes
 - b. sourire
 - c. crier au secours.

III. Comprenons et exprimons-nous

1. Qui est-ce qui raconte?
2. Maupassant nous fait le récit émouvant du petit Simon qui n'a pas de papa et qui en souffre beaucoup. Relevez les mots et les expressions qui l'indiquent.
3. A l'école les élèves ne connaissaient pas Simon, mais ils éprouvaient du mépris pour lui. Relevez les détails qui l'indiquent. Et vous, éprouvez-vous le même sentiment pour Simon? Donnez une réponse détaillée.
4. En vous appuyant sur le vocabulaire du récit décrivez la réaction des élèves quand ils ont appris que Simon n'avait que sa maman et qu'il n'avait pas de papa.
5. Quels sont les autres personnages du récit?
6. La Blanchotte était une mère célibataire (femme ayant un enfant sans être mariée). Pour cela elle était traitée par les femmes du village avec une sorte de mépris qui avait gagné leurs enfants, et qui non plus, ne toléraient pas Simon. Trouvez-vous juste une telle intolérance?
7. Les femmes célibataires de votre pays sont-elles aussi méprisées? Quels droits ont-elles?
8. Les amis de Philippe sont de braves gens, ayant leurs idées personnelles sur l'honnêteté des gens. Relevez les paragraphes qui indiquent la grandeur de leurs âmes. Approuvez-vous leurs pensées? Et vos amis, qu'en pensent-ils?
9. Au cours de la lecture du récit vous voyez bien que Maupassant éprouve de la compassion et une grande sympathie pour les enfants malheureux. Relevez les paragraphes qui le prouvent. Et dans la littérature arménienne ce même problème a-t-il été traité?
10. Au cours de la lecture avez-vous éprouvé de l'inquiétude, de la compassion, de la tristesse, de la peur et du contentement moral? A quels endroits?
11. Le petit Simon est très fier, parce qu'il a un papa. Trouvez-vous qu'il a raison? Argumentez bien vos réponses. Et vous, êtes-vous fier de vos parents? (de votre père?, de votre mère?, de vos grands-parents? etc.)
12. En combien de paragraphes pouvez-vous diviser le récit? Donnez un titre à chacun des paragraphes qui en expriment l'idée principale.

13. A quels événements l'introduction sert-elle à préparer le lecteur?
14. Philippe brave les lois de la morale de la société de son temps et se marie avec Blanchotte méprisée d'avoir un enfant et d'être sans mari. Et vous, dans votre famille trouvez-vous normal une telle union (mariage)? Pouvez-vous citer un tel exemple dans la littérature arménienne?
15. Pouvez-vous imaginer une autre suite à ce récit?
16. Quelles questions aimeriez-vous poser à Maupassant, à la Blanchotte, au petit Simon et à Philippe? Qu'aimeriez-vous savoir?
17. **Une réputation tombée est pénible à refaire.** Que pensez-vous de cette affirmation? Partagez-vous cette idée de Maupassant? Trouvez-vous qu'il est toujours en notre pouvoir de rétablir où de garder notre réputation?
18. Relevez les paragraphes qui communiquent au lecteur les pensées, les sentiments et les émotions de Maupassant (personnage-narrateur) vis-à-vis de la morale de la Blanchotte. Comment exprime-t-il ses idées personnelles?

Exercices d'intercommunication culturelle

I. Trouver l'équivalent arménien des proverbes et locutions proverbiales.

- I. **La faim chasse le loup du bois** = C'est que la nécessité ou la misère fait faire des choses qu'on ne ferait pas en temps ordinaire.
- II. **Après la pluie, le beau temps** = C'est qu'après la tristesse, vient la joie; Les tristesses de la vie ne sont pas durables.
- III. **C'est en forgeant qu'on devient forgeron** = C'est à force de s'exercer à qqch qu'on devient habile.

II. Imaginez des histoires qui illustrent ces proverbes et locutions proverbiales.

SUR L'EAU

J'avais loué, l'été dernier, une petite maison de campagne au bord de la Seine, à plusieurs lieues de Paris, et j'allais y coucher tous

les soirs. Je fis, au bout de quelques jours, la connaissance d'un de mes voisins, un homme de trente à quarante ans, qui était bien le type le plus curieux que j'eusse jamais vu. C'était un vieux canotier, mais un canotier enragé, toujours près de l'eau, toujours sur l'eau, toujours dans l'eau. Il devait être né dans un canot, et il mourra bien certainement dans le canotage final.

Un soir que nous nous promenions au bord de la Seine, je lui demandai de me raconter quelques anecdotes de sa vie nautique. Voilà immédiatement mon bonhomme qui s'anime, se transfigure, devient éloquent, presque poète. Il avait dans le cœur une grande passion, une passion dévorante, irrésistible: la rivière.

- Ah! me dit-il, combien j'ai de souvenirs sur cette rivière que vous voyez couler là, près de nous! Vous autres, habitants des rues, vous ne savez pas ce que c'est la rivière. Mais écoutez un pêcheur prononcer ce mot. Pour lui c'est la chose mystérieuse, profonde, inconnue, le pays des mirages et des fantasmagories, où l'on voit, la nuit, des choses qui ne sont pas, où l'on entend des bruits que l'on ne connaît point, où l'on tremble sans savoir pourquoi, comme en traversant un cimetière: et c'est en effet le plus sinistre des cimetières, celui où l'on n'a point de tombeau.

La terre est bornée pour le pêcheur, et dans l'ombre, quand il n'y a pas de lune, la rivière est illimitée. Un marin n'éprouve point la même chose pour la mer. Elle est souvent dure et méchante, c'est vrai, mais elle crie, elle hurle, elle est loyale, la grande mer; tandis que la rivière est silencieuse et perfide. Elle ne gronde pas, elle coule toujours sans bruit, et ce mouvement éternel de l'eau qui coule est plus effrayant pour moi que les hautes vagues de l'Océan.

Des rêveurs prétendent que la mer cache dans son sein d'immenses pays bleuâtres, où les noyés roulent parmi les grands poissons, au milieu d'étranges forêts et dans des grottes de cristal. La rivière n'a que des profondeurs noires où l'on pourrit dans la vase. Elle est belle pourtant quand elle brille au soleil levant et qu'elle clapote doucement entre ses berges couvertes de roseaux qui murmurent...

Eh bien, je crois que les histoires chuchotées par les roseaux minces avec leurs petites voix si douces doivent être encore plus sinistres que les drames lugubres racontés par les hurlements des vagues.

Mais puisque vous me demandez quelques-uns de mes souvenirs, je vais vous dire une singulière aventure qui m'est arrivée ici, il y a une dizaine d'années.

J'habitais, comme aujourd'hui, la maison de la mère Lafon, et un de mes meilleurs camarades, Louis Bernet, qui a maintenant renoncé au canotage, à ses pompes à son débraillé pour entrer au Conseil d'Etat, était installé au village de C..., deux lieues plus bas. Nous dînions tous les jours ensemble, tantôt chez lui, tantôt chez moi.

Un soir, comme je revenais tout seul et assez fatigué, traînant péniblement mon gros bateau, un océan de douze pieds, dont je me servais toujours la nuit, je m'arrêtai quelques secondes pour reprendre haleine auprès de la pointe des roseaux, là-bas, deux cents mètres environ avant le pont du chemin de fer. Il faisait un temps magnifique; la lune resplendissait, le fleuve brillait, l'air était calme et doux. Cette tranquillité me tenta; je me dis qu'il ferait bien bon fumer une pipe en cet endroit. L'action suivit la pensée; je saisis mon ancre et la jetai dans la rivière.

Le canot, qui redescendait avec le courant, fila sa chaîne jusqu'au bout, puis s'arrêta; et je m'assis à l'arrière sur ma peau de mouton, aussi commodément qu'il me fut possible. On n'entendait rien, rien: parfois seulement, je croyais saisir un petit clapotement presque insensible de l'eau contre la rive, et j'apercevais des groupes de roseaux plus élevés qui prenaient des figures surprenantes et semblaient par moments s'agiter.

Le fleuve était parfaitement tranquille, mais je me sentis ému par le silence extraordinaire qui m'entourait. Toutes les bêtes, grenouilles et crapauds, ces chanteurs nocturnes des marécages, se taisaient. Soudain, à ma droite, contre moi, une grenouille coassa. Je tressaillis: elle se tut; je n'entendis plus rien, et je résolus de fumer un peu pour me distraire. Cependant, quoique je fusse un culotteur de pipes renommé, je ne pus pas; dès la seconde bouffée, le cœur me tourna et je cessai. Je me mis à chantonner; le son de ma voix m'était pénible; alors, je m'étendis au fond du bateau et je regardai le ciel. Pendant quelque temps, je demeurai tranquille, mais bientôt les légers mouvements de la barque m'inquiétèrent. Il me sembla qu'elle faisait des embardées gigantesques, touchant tour à tour les deux berges du fleuve; puis je crus qu'un être ou qu'une force invisible

l'attirait doucement au fond de l'eau et la soulevait ensuite pour la laisser retomber. J'étais ballotté comme au milieu d'une tempête; j'entendis des bruits autour de moi; je me dressai d'un bond: l'eau brillait, tout était calme.

Je compris que j'avais les nerfs un peu ébranlés et je résolus de m'en aller. Je tirai sur ma chaîne; le canot se mit en mouvement, puis je sentis une résistance, je tirai plus fort, l'ancre ne vint pas; elle avait accroché quelque chose au fond de l'eau et je ne pouvais la soulever; je recommençai à tirer, mais inutilement. Alors, avec mes avirons, je fis tourner mon bateau et je le portai en amont pour changer la position de l'ancre. Ce fut en vain, elle tenait toujours; je fus pris de colère et je secouai la chaîne rageusement. Rien ne remua. Je m'assis découragé et je me mis à réfléchir sur ma position. Je ne pouvais songer à casser cette chaîne ni à la séparer de l'embarcation, car elle était énorme et rivée à l'avant dans un morceau de bois plus gros que mon bras; mais comme le temps demeurerait fort beau, je pensai que je ne tarderais point, sans doute, à rencontrer quelque pêcheur qui viendrait à mon secours. Ma mésaventure m'avait calmé; je m'assis et je pus enfin fumer ma pipe. Je possédais une bouteille de rhum, j'en bus deux ou trois verres, et ma situation me fit rire. Il faisait très chaud, de sorte qu'à la rigueur je pouvais, sans grand mal, passer la nuit à la belle étoile.

Soudain, un petit coup sonna contre mon bordage. Je fis un soubresaut, et une sueur froide me glaça des pieds à la tête. Ce bruit venait sans doute de quelque bout de bois entraîné par le courant, mais cela avait suffi et je me sentis envahi de nouveau par une étrange agitation nerveuse. Je saisis ma chaîne et je raidis dans un effort désespéré. L'ancre tint bon. Je me rassis épuisé.

Cependant, la rivière s'était peu à peu couverte d'un brouillard blanc très épais qui rampait sur l'eau fort bas, de sorte que, en me dressant debout, je ne voyais plus le fleuve, ni mes pieds, ni mon bateau, mais j'apercevais seulement les pointes des roseaux, puis plus loin, la plaine toute pâle de la lumière de la lune, avec de grandes tâches noires qui montaient dans le ciel, formées par des groupes de peupliers d'Italie. J'étais comme enseveli jusqu'à la ceinture dans une nappe de coton d'une blancheur singulière, et il me venait des imaginations fantastiques. Je me figurais qu'on essayait de monter dans ma barque que je ne pouvais plus distinguer, et que la

rivière, cachée par ce brouillard opaque, devait être pleine d'êtres étranges qui nageaient autour de moi. J'éprouvais un malaise horrible, j'avais les tempes serrées, mon cœur battait à m'étouffer; et, perdant la tête, je pensai à me sauver à la nage; puis aussitôt cette idée me fit frissonner d'épouvante. Je me vis, perdu, allant à l'aventure dans cette brume épaisse, me débattant au milieu des herbes et des roseaux que je ne pourrais éviter, râlant de peur, ne voyant pas la berge, ne retrouvant plus mon bateau, et il me semblait que je me sentirais tiré par les pieds tout au fond de cette eau noire.

En effet, comme il m'eût fallu remonter le courant au moins pendant cinq cents mètres avant de trouver un point libre d'herbes et de joncs où je pusse prendre pied, il y avait pour moi neuf chances sur dix de ne pouvoir me diriger dans ce brouillard et de me noyer, quelque bon nageur que je fusse.

J'essayai de me raisonner. Je me sentais la volonté bien ferme de ne point avoir peur, mais il y avait en moi autre chose que ma volonté, et cette autre chose avait peur. Je me demandai ce que je pouvais redouter; mon moi brave railla mon moi poltron, et jamais aussi bien que ce jour-là je ne saisis l'opposition des deux êtres qui sont en nous, l'un voulant, l'autre résistant, et chacun l'emportant tour à tour.

Cet effroi bête et inexplicable grandissait toujours et devenait de la terreur. Je demeurais immobile, les yeux ouverts, l'oreille tendue et attendant. Quoi? Je n'en savais rien, mais ce devait être terrible. Je crois que si un poisson se fût avisé, de sauter hors de l'eau, comme cela arrive souvent, il n'en aurait pas fallu davantage pour me faire tomber raide, sans connaissance.

Cependant, par un effort violent, je finis par ressaisir à peu près ma raison qui m'échappait. Je pris de nouveau ma bouteille de rhum et je bus à grands traits. Alors une idée me vint et je me mis à crier de toutes mes forces en me tournant successivement vers les quatre points de l'horizon. Lorsque mon gosier fut absolument paralysé, j'écoutai. - Un chien hurlait, très loin.

Je bus encore et je m'étendis tout de mon long au fond du bateau. Je restai ainsi peut-être une heure, peut-être deux sans dormir, les yeux ouverts, avec des cauchemars autour de moi. Je n'osais pas me lever et pourtant je le désirais violemment; je remettais de minute en minute. Je me disais: «Allons, debout!» et

j'avais peur de faire un mouvement. A la fin, je me soulevai avec des précautions infinies, comme si ma vie eût dépendu du moindre bruit que j'aurais fait, et je regardai par-dessus le bord.

Je fus ébloui par le plus merveilleux, le plus étonnant spectacle qu'il soit possible de voir. C'était une de ces fantasmagories du pays des fées, une de ces visions racontées par les voyageurs qui reviennent de très loin et que nous écoutons sans le croire.

Le brouillard qui, deux heures auparavant, flottait sur l'eau, s'était peu à peu retiré et ramassé sur les rives. Laisant le fleuve absolument libre, il avait formé sur chaque berge une colline ininterrompue, haute de six ou sept mètres, qui brillait sous la lune avec l'éclat superbe des neiges. De sorte qu'on ne voyait rien autre chose que cette rivière lamée de feu entre ces deux montagnes blanches; et là-haut, sur ma tête, s'étalait, pleine et large, une grande lune illuminante au milieu d'un ciel bleuâtre et laiteux.

Toutes les bêtes de l'eau s'étaient réveillées; les grenouilles coassaient furieusement, tandis que, d'instant en instant, tantôt à droite, tantôt à gauche, j'entendais cette note courte, monotone et triste, que jette aux étoiles la voix cuivrée des crapauds. Chose étrange, je n'avais plus peur; j'étais au milieu d'un paysage tellement extraordinaire que les singularités les plus fortes n'eussent pu m'étonner.

Combien de temps cela dura-t-il, je n'en sais rien, car j'avais fini par m'assoupir. Quand je rouvris les yeux, la lune était couchée, le ciel plein de nuages. L'eau clapotait lugubrement, le vent soufflait, il faisait froid, l'obscurité était profonde.

Je bus ce qui me restait de rhum, puis j'écoutai en grelottant le froissement des roseaux et le bruit sinistre de la rivière. Je cherchai à voir, mais je ne pus distinguer mon bateau, ni mes mains elles-mêmes, que j'approchais de mes yeux.

Peu à peu, cependant, l'épaisseur du noir diminua. Soudain je crus sentir qu'une ombre glissait tout près de moi; je poussai un cri, une voix répondit; c'était un pêcheur. Je l'appelai, il s'approcha et je lui racontai ma mésaventure. Il mit alors son bateau bord à bord avec le mien, et tous les deux nous tirâmes sur la chaîne. L'ancre ne remua pas. Le jour venait, sombre, gris, pluvieux, glacial, une de ces journées qui vous apportent des tristesses et des malheurs. J'aperçus une autre barque, nous la hélâmes. L'homme qui la montait unit ses

efforts aux nôtres; alors, peu à peu, l'ancre céda. Elle montait, mais doucement, doucement, et chargée d'un poids considérable. Enfin nous aperçûmes une masse noire, et nous la tirâmes à mon bord:

C'était le cadavre d'une vieille femme qui avait une grosse pierre au cou.

Expressions expliquées

à plusieurs lieues – à plusieurs kilomètres (lieue f - ancienne mesure de distance, environ 4 km.)

au bout de – à la fin de, après

anecdote f. - un récit curieux portant sur un petit fait amusant ou intéressant, mais pas très important.

renoncer à ses pompes et à son débrillé - à la négligence, au laisser-aller (relâchement) dans son travail, dans son comportement

repandre haleine – s'arrêter, se reposer pour reprendre sa respiration.

un océan de douze pieds – un bateau de douze pieds

cette tranquillité me tenta – éveilla mon envie, mon désir

jeter l'ancre – on jette l'ancre au fond de l'eau pour qu'elle s'y fixe et retienne le bateau.

jusqu'au bout – jusqu'à la fin

culotteur m. de pipes – fumeur m. de pipes

le cœur me tourna – j'ai eu des vertiges

avoir les nerfs ébranlés – être dans un état de grand énervement

en amont – entre le lieu où l'on est et la source; dans la direction de la source en remontant le courant

à la rigueur – en cas de nécessité absolue

à la belle étoile – dehors, en plein air

peuplier d'Italie – peuplier pyramidal

sueur f. froide – accompagnée d'une sensation de froid, de frisson, d'inquiétude et de peur.

éprouver un malaise – avoir un sentiment qui n'est pas raisonné, qui n'a pas de raison précise.

boire d'un trait – d'un seul coup, en une seule fois, **boire à longs, à grands traits.**

je finis par ressaisir ma raison – finalement je repris mes connaissances

Exercices de compréhension

a. exercices de grammaire

I. Emploi de l'infinitif.

Après les verbes **écouter, entendre, regarder, voir etc.** on emploie souvent l'**infinitif**.

Modèle: On écoutait **le pêcheur**. / **Il racontait** une anecdote.

On écoutait **le pêcheur raconter** une anecdote .

Sur ce modèle unissez les propositions suivantes.

1. Vous voyez cette rivière. / Elle coule près de nous.
2. On entendait les mourants. / Les mourants râlaient.
3. Notre avion survolait la ville. / Les habitants le regardaient.
4. Il se retourna et vit un marchand. / Le marchand souriait.
5. Morissot regardait la plume de son flotteur. / Elle plongeait coup sur coup.

II. Faites la transformation.

Modèle: Le pêcheur était anxieux. Il attendait.

Anxieux, le pêcheur attendait.

Le pêcheur attendait, **anxieux**.

Sur ce modèle unissez les propositions suivantes.

1. Ils étaient rêveurs et tristes. Ils marchaient côte à côte.
2. Le jour venait. Il était sombre, gris, glacial, pluvieux.
3. Je me suis assis. J'étais découragé.
4. Il restait là. Il était surpris et embarrassé.
5. La lune était pleine et large. Elle s'étalait au milieu d'un ciel bleuâtre et laiteux.

III. Faites la transformation.

Modèle: Ce paysage est admirable.

Admirable , ce paysage.

Il est admirable , **ce paysage**.

Sur ce modèle unissez les propositions suivantes.

1. La rivière est perfide et silencieuse.
2. L'obscurité était profonde.
3. La grande mer est loyale.
4. Ce canotier est un pêcheur enragé.
5. Je demeurais immobile, les yeux ouverts, l'oreille tendue, j'attendais.

A retinir

L'ellipse.

L'ellipse consiste à supprimer un des termes nécessaire à la proposition. L'emploi de l'ellipse a pour but de rendre le style plus rapide, plus vif, plus expressif, plus court.

Ex.: La lune était couchée, le ciel plein de nuage.

L'esprit est le sel de conversation, mais point la nourriture.

IV. Relevez dans les récits étudiés des propositions elliptiques et précisez leur valeur stylistique.

V. Imaginez les causes.

1. Puisque ... je vais vous dire une singulière aventure. 2. Puisque ... je me suis arrêté quelques secondes pour reprendre haleine. 3. Puisque j'ai cru qu'un être ou une force invisible attirait ma barque au fond de l'eau. 4. Puisque... j'ai pensé que je ne tarderais point à rencontrer un pêcheur qui viendrait à mon secours. 5. Puisque ... la rivière devait être pleine d'êtres étranges qui nageaient autour de moi. 6. Puisque ... je n'osais pas me lever, j'avais peur de faire un mouvement. 7. Puisque ... j'ai fait un soubresaut, et une sueur froide m'a glacé des pieds à la tête.

VI. Choisissez une conjonction de subordination de cause (*puisque, comme, étant donné que, parce que, en considérant que*) et exprimez la cause.

Modèle: Étant donné qu'il ne viendra pas, nous nous mettrons à table sans lui.

1. Tu étais absent; Tu n'as rien à te reprocher. 2. Je lui demande de me raconter quelque anecdote de sa vie nautique; Mon bonhomme s'anime, se transfigure, devient éloquent, presque poète. 3. J'avais loué une maison de campagne; J'allais y coucher tous les soirs. 4. Je ne peux pas conduire la nuit; Je vois mal. 5. Nous irons nous promener; Il fait un temps admirable.

VII. Choisissez un verbe introducteur (*affirmer, ajouter, dire, déclarer, crier, commander, répondre etc.*) et transformez les phrases suivantes au discours indirect.

1. "Qu'est-ce que c'est la rivière?" 2. "Combien de temps cela durait-il?" 3. "Racontez quelque anecdote de votre vie nautique!" 4. J'appelais quelque pêcheur pour venir à mon secours. 5. Je vais vous dire une singulière aventure qui m'est arrivée ici. 6. Je suis arrivé hier et je partirai demain.

A retenir

Exprimons la conséquence

Pour exprimer un simple rapport de conséquence, on pourrait construire les mêmes phrases au moyen d'une des locutions (**de sorte que, si bien que, de façon que etc.**). La conséquence est un fait réel, le mode employé est l'**indicatif**.

Voici quelques autres moyens d'exprimer la conséquence; **alors, donc, par conséquence, en conséquence etc.**

VIII. Exprimez la conséquence.

Modèle: Les enfants se sont longtemps promenés; ils sont rentrés fatigués.

Les enfants se sont longtemps promenés de **sorte qu'**ils sont rentrés fatigués.

Sur ce modèle faites la transformation des phrases suivantes pour exprimer la conséquence.

1. Il faisait très chaud; Nous pouvions passer la nuit à la belle étoile.
2. Cette tranquillité me tenta; Je me dis qu'il ferait bien bon fumer une cigarette en cet endroit. 3. Tu as placé tes affaires; On ne peut plus passer. 4. Mes amis partent au bord de la mer; Ils ne pourront pas rester nous aider. 5. Cependant, la rivière s'était couverte d'un brouillard blanc très épais; Je ne voyais plus le fleuve, ni mes pieds, ni mon bateau. 6. Tu as parié et tu as perdu; Tu dois nous inviter au restaurant.

Un emploi du subjonctif.

Le subjonctif est employé après un pronom relatif dont l'antécédent comprend un superlatif (**le plus grand, le meilleur, le plus curieux etc.**)

Ex.: Je fis la connaissance d'un de mes voisins ... qui était bien le type **le plus curieux** que j'**eusse** jamais **vu**. Les grammaires françaises constatent que dans le français d'aujourd'hui **l'imparfait** et **le plus-que-parfait** du subjonctif sont remplacés, selon le sens, par **le présent** et **le passé** du subjonctif.

Ex.: Je souhaitais **qu'il vienne (qu'il soit venu)**.

J'avais souhaité qu'il **vienn(e) (qu'il soit venu)**.

Toutefois **le subjonctif** n'est jamais obligatoire et il est remplacé par l'indicatif, si la phrase exprime un fait certain.

Ex.: Grigor Narékatsi est classé parmi **les plus grands** poètes arméniens du Moyen Age **qui ont existé**.

Voici **le premier** roman **qu'il a traduit**.

IX. Relevez dans les récits étudiés **l'imparfait** ou **le plus-que-parfait du subjonctif** et remplacez-les par **le présent** ou **le passé du subjonctif** selon le sens.

X. Emploi de **dont**.

Modèle: Un soir je revenais tout seul traînant mon bateau. Je me servais toujours **de mon bateau** la nuit.

Un soir je revenais tout seul traînant mon bateau **dont** je me servais toujours la nuit.

Sur ce modèle transformez les phrases suivantes pour employer dont.

1. J'ai des amis fidèles. Je suis fier de mes amis. 2. J'ai pris des dictionnaires à la bibliothèque. Marie avait besoin de ces dictionnaires. 3. Paul se promène toujours avec son chien Médor. Il ne se sépare jamais de son chien. 4. Nous avons rencontré un pêcheur. L'air de ce pêcheur était inquiétant. 5. J'habitais la maison de la mère Lafon. La cour de cette maison était plantée de vieux chênes. 6. Michel vient d'acheter une belle moto. La vitesse de cette moto peut atteindre deux cents kilomètres à l'heure. 7. Je vous présente Diane. Le père de Diane est médecin. 8. Alain vient d'acheter une vieille maison. Les murs et le toit de cette maison ne sont pas en bon état.

b. Exercices sur l'étude du vocabulaire

I. Choisissez pour chacun des mots soulignés un synonyme ou une expression de sens voisin: *l'eau, éternel, le cadavre, tenter, sursauter, s'amuser, redouter, extraordinaire, railler, enragé, nautique. tressaillir.*

1. Toutes les bêtes de **la rivière** s'étaient réveillées. 2. Le mouvement **continu**el de l'eau qui coule est terrible. 3. On avait mis **le corps** dans un cercueil. 4. Cette idée de voyage m'**a séduit**. 5. Quand on lui a appris la nouvelle, elle **a sursauté**. 6. Si tu veux **te distraire**, je te conseille d'aller voir ce film. 7. L'heure de la rencontre arrivait et nous **craignons** tous les deux ce moment. 8. Ils ont une villa **fantastique**. 9. Il ne faut jamais **se moquer** des gens à cause de leur infirmité. 10. Pierre est **un fana (fanatique)** de football. 11. Le canotage, le yachting sont des sports **de l'eau**.

II. Cherchez pour chacun des mots en gras un synonyme.

J'ai aperçu un taxi et je **l'ai hélé**. Toutes les bêtes de **l'eau** s'étaient réveillées. L'ancre montait **lentement**. Les grenouilles coassaient **rageusement**. J'étais au milieu d'un paysage **extraordinaire**. J'avais fini par **m'assoupir**. L'ancre ne **remuait** pas. Le jour **apparaissait**. C'était **le cadavre** d'une vieille femme. Cette tranquillité **m'a tenté**. Une grenouille a coassé, **j'ai tressailli**. Je **redoutais** ce silence étrange.

II. Choisissez 10 mots et complétez le texte: moi, sentir, toucher, se retourner, voir, cheveux m.pl., doigt m., jamais, si, descendre, invisible, se mettre à, lune f. sifflement m. personne, terre f.

J'entendis de longs ..., des craquements et des chutes de branches; puis j'entendis marcher derrière ..., et je ... qu'on me ... à l'épaule. Je ... vivement, mais je ne vis Pourtant j'étais sûre qu'on m'avait touchée du ..., puis les pas continuaient comme si une personne ... tournait autour de moi; alors, je ... courir avec une telle vitesse que je ne sentais pas que mes pieds touchaient Dorès Marguerite Audou (Marie-Claire).

III. Les mots en gras sont polysémiques: choisissez le sens qui convient mieux au texte.

coucher → **mettre qqn au lit**
→ **passer la nuit**

Il est temps de **coucher** les enfants.

Les campeurs **ont couché** sous les tentes.

louer → **prendre en location**
→ **donner en location**

En été il est difficile de **louer** une maison dans cette région.

Cette maison n'est pas à nous, on la **loue**.

borné → **limité**
→ **peu intelligent**

Je n'aime pas quand l'horizon est **borné**.

Cet élève a l'esprit **borné**.

dur → **solide**
→ **rude, rigoureux**
→ **méchamment, cruel**
→ **bien cuit**

Le fer est un métal **dur**.

Cette année l'hiver a été **dur**.

Cette femme est une personne **dure**.

Pour le repas champêtre on a pris des œufs **durs**.

noir → **opaque, très obscur**
→ **glacial**
→ **triste, mélancolique**
→ **sale**

La nuit était **noire**.

Il faisait un froid **noir**.

Elle se fait des idées **noires**.

Cet enfant a les mains **noires**.

aventure f. → **événement désagréable, mésaventure**
→ **liaisons amoureuses**

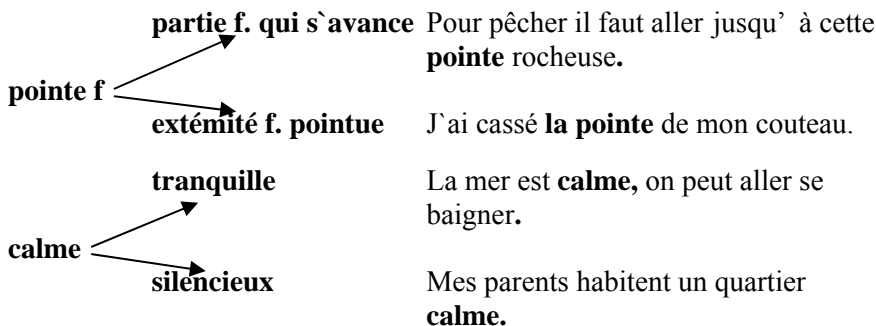
Elle a raconté **son aventure**

Dans sa jeunesse cette femme a eu beaucoup d'**aventures**

bout m. → **extrémité f.**
→ **morceau m.**

Il faisait très froid et il avait **le bout** du nez tout rouge.

Il a marqué son adresse sur **un bout** de papier.



IV. Choisissez pour chacun des groupes de mots en gras un synonyme ou expression synonymique et un antonyme ou expression de sens contraire parmi les mots ou expressions suivants:

gai/triste; méchant /doux; avec irritation/avec calme; terrible/le plus grand calme; opaque/clair; sombre/lumineux; d'une manière calme/avec irritation.

synonymes	antonymes
Après sa maladie Marie se fait	des idées noires.
Pierre a jeté sur sa sœur	un regard noir.
Après la brouille Marie le	regarde d'un œil noir.
Anne s'était mise dans	une colère noire.
Un temps noir annonce l'orage.	

V. Remplacez les points par les mots suivants: *boire, boisson f, buveur m, pourboire m. buvable, imbuvable.*

... c'est absorber un liquide. Ce que l'on boit est une ... Petite somme d'argent que l'on donne à certaines personnes dont on a reçu les services (chauffeurs de taxi, garçons de restaurant ou de café, porteurs de bagage, etc.) est un ... Un liquide qui peut être bu est Celui qui aime boire des boissons alcooliques est un ... Un liquide qui n'est pas buvable est

VI. Distinguez le sens propre du sens figuré.

le poids des ans
une liqueur douce
un accueil **froid**
un corps **sain**
un esprit **droit**
une blessure **profonde**
un esprit **borné**
un métal **dur**
la couleur **cuivrée**
l'épaisseur du noir
un poids **considérable**

le poids d'un colis
une vie douce
un marbre **froid**
une idée **saine**
une ligne **droite**
une misère **profonde**
un horizon **borné**
un caractère **dur**
la voix **cuivrée** des crapauds
l'épaisseur du mur
une somme **considérable**

VII. Les mots en gras sont employés au sens propre, employez-les au sens figuré.

fruit d'un abricotier, sécheresse de la terre, pureté de l'eau, douceur du miel, feu de la cheminée, laideur du visage, blé mûr, chien enragé, sport nautique.

VIII. Dans les phrases suivantes employez selon le sens les homonymes suivants: *tente f., tante f., tente; encre f, ancre f; chaîne f., chêne m.; ver m, vert, verre m., vers; épée f. épais.*

1. Le jouet ... les enfants.
2. Les voyageurs n'ont pas voulu passer la nuit sous ...
3. Je suis allé à la campagne chez ...
4. Je saisis mon ... et la jetai dans la rivière.
5. Il n'y a plus d'... dans mon stylo.
6. L'ancre est fixée au bout d'une ...
7. Le...est un arbre dont le bois est dur.
8. Ecrivez. bien le... de terre, le ...du poète.
9. En quoi est ce joli vase? Il est en ...
10. Au printemps les champs sont ...
11. L'... est l'arme préférée des mousquetaires. Mon dictionnaire est ... mais il y en a d'une plus grande épaisseur.

Périphrase

La périphrase consiste à exprimer en plusieurs mots ce que l'on aurait pu dire en un seul . Ainsi on parle par périphrase quand on dit:

chanteurs nocturnes des marécages pour les grenouilles et

crapauds
la capitale de la France pour Paris.

IX. Trouvez les mots des périphrases suivantes.

le peuple ailé	le soir de la vie
le pays des pharaons	le matin de la vie
le fruit de l'Arménie	la ville lumière
les perles du matin	les messagères du printemps

X. Reliez par une flèche une périphrase pour chaque mot de la colonne de gauche.

Jupiter	Déesse de la Beauté et de l'Amour
Junon	Dieu de la Beauté, de la Lumière et des Arts
Apollon	la ville éternelle
Rome	Déesse de la Féminité et du Mariage
Aphrodite	les soldats
Les enfants de Mars	Dieu du Ciel, de la Foudre, de la Lumière et du Tonnère

XI. Remplacez les points par les mots suivants: bois m, boiser, déboiser, reboiser, bouquet m, bûche f, bûcheron m.

Le ... c'est une réunion d'arbres qui couvrent un certain espace. Garnir un terrain de bois c'est ..., regarnir de bois c'est ..., dégarnir de bois c'est... . Un faisceau de fleurs liées ensemble estest un morceau de bois de chauffageest la personne qui coupe ou taille des arbres dans un bois.

Exercices d'expression orale et écrite

I. Terminez les phrases dans l'esprit du récit.

1. C'était un vieux canotier mais un canotier enragé ...
2. Pour un pêcheur la rivière est une chose mystérieuse ...
3. J'habitais, comme aujourd'hui...

4. Il faisait un temps magnifique...
5. ... mais je me sentis ému par le silence...
6. ... et je crus qu'un être ou une force invisible ...
7. ... je sentis une résistance, je tirai plus fort...
8. Ce fut en vain...
9. ...et il me venait des imaginations fantastiques, je figurais..
10. Je me sentais la volonté bien ferme de ne point avoir peur...
11. ...et je me mis à crier...
12. Toutes les bêtes de l'eau s'étaient réveillées...
13. Soudain je crus sentir qu'une ombre glissait...
14. J'aperçus une autre barque...
15. L'ancre montait
16. Enfin nous aperçûmes une masse...

II. Choisissez la bonne réponse dans l'esprit du récit que vous venez de lire.

1. Le narrateur avait loué, l'été dernier
 - a. une voiture à la journée
 - b. un poste de téléviseur en couleurs
 - c. une maison de campagne au bord de la Seine

2. Au bout de quelques jours le narrateur a fait la connaissance
 - a. d'un journaliste enragé de la pêche
 - b. d'un chanteur arménien
 - c. d'un de ses voisins.

3. Pour un pêcheur la rivière est
 - a. une chose mystérieuse, le pays des mirages
 - b. un simple cours d'eau
 - c. la principale cause de ses malheurs.

4. La tranquillité a tenté le narrateur. Il s'est dit qu'il ferait bien bon
 - a. aller se promener dans les champs
 - b. mettre de la crème solaire et se reposer
 - c. fumer une cigarette

5. Soudain, une grenouille a coassé, et

- a. j'ai tressailli
 - b. je l'ai saisie pour en manger ensuite les cuisses
 - c. le cœur m'a tourné
6. Bientôt les légers mouvements de la barque
- a. ont inquiété le pêcheur
 - b. ont égayé mon voisin
 - c. ont calmé les nerfs du narrateur
7. Le narrateur a cru qu'un être ou qu'une force invisible
- a. attirait la barque au fond de l'eau
 - b. poussait la barque vers le bord
 - c. tirait la barque en arrière
8. Le pêcheur a tiré sur la chaîne et il a senti que
- a. l'ancre montait doucement
 - b. l'ancre ne venait pas
 - c. il avait cassé la chaîne de l'ancre
9. Comme le temps demeurait beau le pêcheur a pensé qu'il rencontrerait
- a. un garde-pêche qui viendrait à son secours
 - b. quelque pêcheur qui viendrait à son secours
 - c. des touristes qui avaient campé dans la forêt
10. Le pêcheur a pensé que ces êtres étranges voulaient
- a. l'inviter à leur fête fantastique
 - b. monter dans la barque
 - c. l'emmener avec eux
11. Le narrateur a pris de nouveau sa bouteille de rhum et
- a. l'a jetée dans l'eau
 - b. a bu à grands traits
 - c. l'a mise dans son sac.
12. Quand le pêcheur a ouvert les yeux
- a. la lune était couchée
 - b. les étoiles brillaient
 - c. le soleil venait de paraître

III. Comprenons et exprimons-nous.

1. Dans ce récit l'eau comme un des éléments de la nature a pris une importance particulière. Rédigez ce paragraphe et expliquez comment est organisée la description de la rivière dans l'introduction?
2. Le pêcheur aime la vie sur l'eau. Il préfère la rivière à la mer. Arrive-t-il à justifier sa préférence?
3. Dans l'introduction triomphent la joie, le plaisir. Quels spectacles offre la nature? Quels rêves fait naître la rivière chez le narrateur? Relevez tous les détails qui expriment le plaisir ressenti par le narrateur.
4. Le narrateur est un pêcheur enragé, grand ami de la nature. Qu'est-ce qui le passionne vraiment? Qu'est-ce qui l'indique? Trouvez-vous que Maupassant a les mêmes goûts que lui?
5. Le fleuve était très calme. Soudain le pêcheur s'est senti inquiet. Qu'est-ce qui l'a inquiété? Qu'est-ce qui lui a causé une si grande peur? Montrez à quel moment et où se fait ce passage.
6. Relevez tous les mots qui servent à décrire avec précision l'embarras, l'inquiétude, la surprise, la crainte et l'épouvante du pêcheur. Précisez les détails qui montrent la gradation et l'intensité de la peur ressentie par le pêcheur.
7. Par crainte le pêcheur n'osait regarder dans les coins sombres de son bateau. Il n'avait même pas l'audace de lever la tête pour voir ce qui se passait tout autour. Pouvez-vous justifier sa crainte? Relevez et caractérisez les objets qu'il craignait. Sont-ils imaginaires ou réels? Sont-ils personnifiés.
8. Le pêcheur était-il un bon nageur? Pourquoi est-ce que l'idée de se sauver à la nage l'a fait frissonner d'épouvante? De quoi avait-il peur?
9. Finalement le pêcheur a pu soulever l'ancre. De quoi était-elle chargée?
10. Ce récit vous a-t-il fait peur? A quels endroits?
11. Ce récit est riche en images poétiques qui associent les changements de l'état d'âme du pêcheur à ceux de la nature. Relevez ces images.
12. Une anecdote est un récit intéressant ou amusant. Ce récit en est un vrai exemple. Racontez-le à un ami qui ne le connaît pas.

13. Vous avez eu peur, en une certaine circonstance. Rappelez-la brièvement. Qu'avez-vous senti, entendu, imaginé, décidé? Qu'avez-vous fini par faire? Votre peur a déterminé vos actions. Ce récit peut vous aider.
14. Vous vous promenez, lorsque, tout à coup vous poussez un cri. Vous avez cru apercevoir quelque chose d'effrayant. Décrivez la scène. Quelques moments après vous éclatez de rire. Qu'est-ce qui s'est passé?
15. Si un pêcheur vous invitait à participer à une pêche, l'accepteriez-vous?
16. Décrivez une scène de surprise analogue. Vous pique-niquez au bord de la rivière. Voici l'orage... .
17. A la manière de Maupassant, en vous inspirant de certains de ses portraits faites le portrait d'un enragé de la pêche, de la chasse ou d'un sport. Faites-les parler. Reproduisez leurs discussions. Vous intervenez pour les calmer en donnant votre opinion.
18. Pouvez-vous comparer un pêcheur enragé arménien à un pêcheur enragé français? Quels points communs peuvent-ils avoir (l'insupportable vantardise, leur parler avec exagération, avec orgueil etc)?

Exercices d'intercommunication culturelle

I. Pouvez-vous trouver les équivalents arméniens des proverbes et locutions proverbiales suivants?

I. **D'ici là il s'écoulera beaucoup d'eau sous le pont** = il s'écoulera beaucoup de temps; il se passera bien des choses.

II. **Il n'est pire eau que l'eau qui dort** = il ne faut pas se fier à l'apparence tranquille des gens qui gardent leurs sentiments secrets.

II. Imaginez des histoires qui illustrent ces proverbes et locutions proverbiales.

LES BIJOUX

Monsieur Lantin ayant rencontré cette jeune fille, dans une soirée, chez son sous-chef de bureau, l'amour l'enveloppa comme un filet.

C'était la fille d'un percepteur de province, mort depuis plusieurs années. Elle était venue ensuite à Paris avec sa mère, qui fréquentait quelques familles bourgeoises de son quartier dans l'espoir de marier la jeune personne. Elles étaient pauvres et honorables, tranquilles et douces. La jeune fille semblait le type absolu de l'honnête femme à laquelle le jeune homme sage rêve de confier sa vie. Sa beauté modeste avait un charme de pudeur angélique, et l'imperceptible sourire qui ne quittait point ses lèvres semblait un reflet de son cœur.

Tout le monde chantait ses louanges; tous ceux qui la connaissaient répétaient sans fin: „Heureux celui qui la prendra. On ne pourrait trouver mieux.,,

M. Lantin, alors commis principal au ministère de l'Intérieur, aux appointements annuels de trois mille cinq cents francs, la demanda en mariage et l'épousa.

Il fut avec elle invraisemblablement heureux. Elle gouverna sa maison avec une économie si adroite qu'ils semblaient vivre dans le luxe. Il n'était point d'attentions, de délicatesses, de chattering qu'elle n'eût pour son mari; et la séduction de sa personne était si grande que, six ans après leur rencontre, il l'aimait plus encore qu'aux premiers jours.

Il ne blâmait en elle que deux goûts, celui du théâtre et celui des bijouteries fausses.

Ses amies (elle connaissait quelques femmes de modestes fonctionnaires) lui procuraient à tous moments des loges pour les pièces en vogue, même pour les premières représentations; et elle traînait, bon gré mal gré, son mari à ces divertissements qui le fatiguaient affreusement après sa journée de travail. Alors il la supplia de consentir à aller au théâtre avec quelque dame de sa connaissance qui la ramènerait ensuite. Elle fut longtemps à céder, trouvant peu convenable cette manière d'agir. Elle s'y décida enfin par complaisance, et il lui en sut un gré infini.

Or ce goût pour le théâtre fit bientôt naître en elle le besoin de se parer. Ses toilettes demeuraient toutes simples, il est vrai, de bon goût toujours, mais modestes; et sa grâce douce, irrésistible, humble et souriante, semblait acquérir une saveur nouvelle de la simplicité de ses robes mais elle prit l'habitude de pendre à ses oreilles deux gros cailloux du Rhin qui simulaient des diamants, et elle portait des

colliers de perles fausses, des bracelets en similor, des peignes agrémentés de verroteries variées jouant les pierres fines.

Son mari, que choquait un peu cet amour du clinquant, répétait souvent: „Ma chère, quand on n'a pas le moyen de se payer des bijoux véritables, on ne se montre parée que de sa beauté et de sa grâce, voilà encore les plus rares joyaux.,,

Mais elle souriait doucement et répétait : Que veux-tu? J'aime ça. C'est mon vice. Je sais bien que tu as raison; mais on ne se refait pas. J'aurais adoré les bijoux, moi!..

Et elle faisait rouler dans ses doigts les colliers de perles, miroiter les facettes des cristaux taillés, en répétant: "Mais regarde donc comme c'est bien fait. On jurerait du vrai.,,

Il souriait en déclarant: „Tu as des goûts de bohémienne.,,

Quelquefois, le soir, quand ils demeuraient en tête à tête au coin du feu, elle apportait sur la table où ils prenaient le thé la boîte de maroquin où elle enfermait la „pacotille., , selon le mot de M. Lantin; et elle se mettait à examiner ces bijoux imités avec une attention passionnée, comme si elle eût savouré quelque jouissance secrète et profonde; et elle s'obstinait à passer un collier au cou de son mari pour rire ensuite de tout son cœur en s'écriant: „Comme tu es drôle!., Puis se jetait dans ses bras et l'embrassait éperdument.

Comme elle avait été à l'Opéra, une nuit d'hiver, elle rentra toute frissonnante de froid. Le lendemain elle toussait. Huit jours plus tard elle mourait d'une fluxion de poitrine.

Lantin faillit la suivre dans la tombe. Son désespoir fut si terrible que ses cheveux devinrent blancs en un mois. Il pleurait du matin au soir, l'âme déchirée d'une souffrance intolérable, hanté par le souvenir, par le sourire, par la voix, par tout le charme de la morte.

Le temps n'apaisa point sa douleur. Souvent pendant les heures du bureau, alors que les collègues s'en venaient causer un peu des choses du jour, on voyait soudain ses joues se gonfler, son nez se plisser, ses yeux s'emplier d'eau; il faisait une grimace affreuse et se mettait à sangloter.

Il avait gardé intacte la chambre de sa compagne où il s'enfermait tous les jours pour penser à elle; et tous les meubles, ses vêtements mêmes demeuraient à leur place comme ils se trouvaient au dernier jour.

Mais la vie se faisait dure pour lui. Ses appointements, qui, entre les mains de sa femme à tous les besoins du ménage, devenaient, à présent, insuffisants pour lui tout seul. Et il se demandait avec stupeur comment elle avait su s'y prendre pour lui faire boire toujours des vins excellents et manger des nourritures délicates qu'il ne pouvait plus se procurer avec ses modestes ressources.

Il fit quelques dettes et courut après l'argent à la façon des gens réduits aux expédients. Un matin enfin, comme il se trouvait sans un sou, une semaine entière avant la fin du mois, il songea à vendre quelque chose; et tout de suite la pensée lui vint de se défaire de la „pacotille„ de sa femme, car il avait gardé au fond du cœur une sorte de rancune contre ces „trompe-l'œil„ qui l'irritaient autrefois. Leur vue même, chaque jour, lui gâtait un peu le souvenir de sa bien-aimée.

Il chercha longtemps dans le tas de clinquant qu'elle avait laissé, car jusqu'aux derniers jours de sa vie elle en avait acheté obstinément, rapportant presque chaque soir un objet nouveau, et il se décida pour le grand collier qu'elle semblait préférer, et qui pouvait bien valoir, pensait-il, six ou huit francs, car il était vraiment d'un travail très soigné pour du faux.

Il le mit en sa poche et s'en alla vers son ministère en suivant les boulevards, cherchant une boutique de bijoutier qui lui inspirât confiance.

Il en vit une enfin et entra, un peu honteux d'étaler ainsi sa misère et de chercher à vendre une chose de si peu de prix.

- Monsieur, dit-il au marchand, je voudrais bien savoir ce que vous estimez ce morceau.

L'homme reçut l'objet, l'examina, le retourna, le soupesa, prit une loupe, appela son commis, lui fit tout bas des remarques, reposa le collier sur son comptoir et le regarda de loin pour mieux juger de l'effet.

M. Lantin, gêné par toutes ses cérémonies, ouvrait la bouche pour déclarer: “Oh! Je sais bien que cela n'a aucune valeur”, -quand le bijoutier prononça:

- Monsieur, cela vaut de douze à quinze mille francs, mais je ne pourrais l'acheter que si vous m'en faisiez connaître exactement la provenance.

Le veuf ouvrit des yeux énormes et demeura béant, ne comprenant pas. Il balbutia enfin: “Vous dites? Vous êtes sûr?” L’autre se méprit de son étonnement, et, d’un ton sec: “Vous pouvez chercher ailleurs si on vous en donne davantage. Pour moi cela vaut, au plus, quinze mille. Vous reviendrez me trouver si vous ne trouvez pas mieux.”

M. Lantin, tout à fait idiot, reprit son collier et s’en alla, obéissant à un confus besoin de se trouver seul et de réfléchir.

Mais, dès qu’il fut dans la rue, un besoin de rire le saisit, et il pensa: “L’imbécile ! En voilà un bijoutier qui ne sait pas distinguer le faux du vrai !”

Et il pénétra chez un autre marchand, à l’entrée de la rue de la Paix. Dès qu’il eut aperçu le bijou, l’orfèvre s’écria:

- Ah ! parbleu, je le connais bien, ce collier; il vient de chez moi.

M. Lantin, fort troublé, demanda:

- Combien vaut-il ?

- Monsieur, je l’ai vendu vingt-cinq mille, Je suis prêt à le reprendre pour dix-huit mille, quand vous m’aurez indiqué, pour obéir aux prescriptions légales, comment vous en êtes détenteur.

Cette fois, M. lantin s’assit perclus d’étonnement. Il reprit:

- Mais ... mais, examinez-le bien attentivement, monsieur, j’avais cru jusqu’ici qu’il était en... en faux.

Le joailler reprit:

- Voulez-vous me dire votre nom, monsieur?

- Parfaitement. Je m’appelle Lantin, je suis employé au ministère de l’Intérieur, je demeure 16, rue des Martyrs.

Le marchand ouvrit ses registres, rechercha, et prononça:

- Ce collier a été envoyé en effet à l’adresse de Mme Lantin, 16, rue des Martyrs, le 20 juillet 1876.

Et les deux hommes se regardèrent dans les yeux, l’employé éperdu de surprise, l’orfèvre flairant un voleur.

Celui-ci reprit:

- Voulez-vous me laisser cet objet pendant vingt-quatre heures seulement, je vais vous en donner un reçu.

M. Lantin balbutia:

- Mais oui, certainement. Et il sortit en pliant le papier qu’il mit dans sa poche.

Puis il traversa la rue, la remonta, s'aperçut qu'il se trompait de route, redescendit aux Tuileries, passa la Seine, reconnut encore son erreur, revint aux Champs-Élysées sans une idée nette dans la tête. Il s'efforçait de raisonner, de comprendre. Sa femme n'avait pu acheter un objet d'une pareille valeur. – Non, certes. – Mais alors, c'était un cadeau ! Un cadeau ! Un cadeau de qui ? Pourquoi ?

Il s'était arrêté, et il demeurait debout au milieu de l'avenue. Le doute horrible l'effleura. – Elle ? – Mais alors tous les autres bijoux étaient aussi des cadeaux ! Il lui sembla que la terre remuait ; qu'un arbre, devant lui, s'abattait ; il étendit les bras et s'écroula, privé de sentiment.

Il reprit connaissance dans la boutique d'un pharmacien où les passants l'avaient porté. Il se fit reconduire chez lui, et s'enferma.

Jusqu'à la nuit il pleura éperdument, mordant un mouchoir pour ne pas crier. Puis il se mit au lit accablé de fatigue et de chagrin, et il dormit d'un pesant sommeil.

Un rayon de soleil le réveilla, et il se leva lentement pour aller à son ministère. C'était dur de travailler après de pareilles secousses. Il réfléchit alors qu'il pouvait s'excuser auprès de son chef ; et il lui écrivit. Puis il songea qu'il fallait retourner chez le bijoutier ; et une honte l'empourpra. Il demeura longtemps à réfléchir. Il ne pouvait pourtant pas laisser le collier chez cet homme, il s'habilla et sortit.

Il faisait beau, le ciel bleu s'étendait sur la ville qui semblait sourire. Des flâneurs allaient devant eux, les mains dans leurs poches. Lantin se dit, en les regardant passer : "Comme on est heureux quand on a de la fortune ! Avec de l'argent on peut secouer jusqu'aux chagrins, on va où l'on veut, on voyage, on se distrait ! Oh ! Si j'étais riche !"

Il s'aperçut qu'il avait faim, n'ayant pas mangé depuis l'avant-veille. Mais sa poche était vide, et il se ressouvint du collier. Dix-huit mille francs ! Dix-huit mille francs ! c'était une somme, cela !

Il gagna la rue de la Paix et commença à se promener de long en large sur le trottoir, en face de la boutique. Dix-huit mille francs ! Vingt fois il faillit entrer ; mais la honte l'arrêtait toujours.

Il avait faim pourtant, grand faim, et pas un sou. Il se décida brusquement, traversa la rue en courant pour ne pas se laisser le temps de réfléchir, et il se précipita chez l'orfèvre.

Dès qu'il l'aperçut, le marchand s'empressa, offrit un siège avec une politesse souriante. Les commis eux-mêmes arrivèrent, qui regardaient de côté Lantin, avec des gaietés dans les yeux et sur les lèvres.

Le bijoutier déclara:

- Je me suis renseigné, monsieur, et si vous êtes toujours dans les mêmes dispositions, je suis prêt à vous payer la somme que je vous ai proposée.

L'employé balbutia: - Mais certainement.

L'orfèvre tira d'un tiroir dix-huit grands billets, les compta, les tendit à Lantin, qui signa un petit reçu et mit d'une main frémissante l'argent dans sa poche.

Puis, comme il allait sortir, il se retourna vers le marchand qui souriait toujours, et, baissant les yeux: J'ai... j'ai d'autres bijoux... qui me viennent de la même succession. Vous conviendrait-il de me les acheter aussi?

Le marchand s'inclina:

- Mais certainement, monsieur. Un des commis sortit pour rire à son aise; un autre se mouchait avec force.

Lantin impassible, rouge et grave, annonça:

- Je vais vous les apporter.

Et il prit un fiacre pour aller chercher les bijoux.

Quand il revint chez le marchand, une heure plus tard, il n'avait pas encore déjeuné. Ils se mirent à examiner les objets pièce à pièce, évaluant chacun. Presque tous venaient de la maison.

Lantin, maintenant, discutait les estimations, se fâchait, exigeait qu'on lui montrât les livres de vente, et il parlait de plus en plus haut à mesure que s'élevait la somme.

Les gros brillants d'oreilles valent vingt mille francs, les bracelets trente-cinq mille, les broches, bagues et médaillons seize mille, une parure d'émeraudes et de saphirs quatorze mille; un solitaire suspendu à une chaîne d'or formant collier quarante mille; le tout atteignant le chiffre de cent quatre-vingt-seize mille francs.

Le marchand déclara avec une bonhomie railleuse:

- Cela vient d'une personne qui mettait toutes ses économies en bijoux.

Lantin prononça gravement:

- C'est une manière comme une autre de placer son argent.

Et il s'en alla après avoir décidé avec l'acquéreur qu'une contre-expertise aurait lieu le lendemain.

Quand il se trouva dans la rue, il regarda la colonne Vendôme avec l'envie d'y grimper, comme si c'eût été un mât de cocagne. Il se sentait léger à jouer à saute-mouton par-dessus la statue de l'Empereur perché là-haut dans le ciel.

Il alla déjeuner chez Voisin et but du vin à vingt francs la bouteille.

Puis il prit un fiacre et fit un tour au Bois. Il regardait les équipages avec un certain mépris, oppressé du désir de crier aux passants: " Je suis riche aussi, moi. J'ai deux cent mille francs!"

Le souvenir de son ministère lui revint. Il s'y fit conduire, entra délibérément chez son chef et annonça:

- Je viens, monsieur, vous donner ma démission. J'ai fait un héritage de trois mille francs.

Il alla serrer la main de ses anciens collègues et leur confia ses projets d'existence nouvelle; puis il dîna au Café Anglais.

Se trouvant à côté d'un monsieur qui lui parut distingué, il ne put résister à la démangeaison de lui confier avec une certaine coquetterie, qu'il venait d'hériter de quatre cent mille francs.

Pour la première fois de sa vie il ne s'ennuya pas au théâtre, et il passa sa nuit avec des filles.

Six mois plus tard il se mariait. Sa seconde femme était très honnête, mais d'un caractère difficile. Elle le fit beaucoup souffrir.

Expressions expliquées

l'amour l'enveloppa comme un filet – le séduisit, le charma, le captiva

demander qqn en mariage - demander la main d'une jeune fille, obtenir le consentement de ses parents

gouverner sa maison - la diriger, la conduire

bon gré mal gré - que cela lui plaise ou non, malgré lui

en savoir gré à qqn - en avoir de la reconnaissance à qqn

faire naître en qqn - provoquer, causer

de tout son cœur - éperdument, passionnément

à son aise - n'éprouvant aucun sentiment de gêne

fluxion de poitrine - pneumonie f, inflammation aiguë du poumon

être réduit aux expédients - être obligé, pour vivre, de recourir à des moyens malhonnêtes

vingt fois - plusieurs fois, cent fois, mille fois

jurer du vrai - affirmer qu'une chose est véritable, vraie

confier qqch à qqn - se fier à lui

chanter ses louanges – le (la) vanter

avoir des goûts - avoir des penchants

juger de l'effet - apprécier, voir l'effet

se défaire de la pacotille - s'en débarrasser

Bois (de Boulogne) - parc public à Paris toujours très fréquenté, promenade très élégante

mât de cocagne – longue perche (ou poteau) lisse au sommet de laquelle sont suspendus quelques objets ou friandises qu'il faut aller détacher en grim pant.

jouer à saute-mouton – jeu où l'on saute par-dessus un autre joueur qui se tient courbé .

prendre qqn au mot – s'empres ser d'accepter la proposition qu'il vient de faire.

Exercices de compréhension

a. exercices de grammaire

1. L'emploi des pronoms relatifs composés.

Modèle : Ses amies lui procuraient des billets pour les pièces en vogues./Elle s'adressait à ses amies à tous moments. Ses amies **auxquelles** elle s'adressait à tous moments lui procuraient des billets pour les pièces en vogues.

Sur ce modèle transformez les phrases suivantes pour employer un pronom relatif composé.

1. La jeune fille pensait toujours au jeune homme./Le jeune homme te plaisait beaucoup. 2. Les lettres venaient de la même adresse./Marie répondait à ces lettres avec amour. 3. Les caprices de sa femme agaçaient M. Lantin./Il était habitué à ses caprices. 4. Le bijoutier a appelé la vendeuse./Il lui a fait des remarques tout bas. 5. Lantin a remis tous les bijoux de sa femme au bijoutier./Le bijoutier lui a donné un énorme prix. 6. M. Chagall peignait des bêtes./ Ces bêtes avaient des regards humains. 7. Lantin avait des appointements

de trois mille cinq cents francs./ Il a demandé la jeune fille en mariage et l'a épousée. 8. M. Lantin sentit une forte démangeaison. / Il ne put pas résister à cette démangeaison.

II. Emploi d'un adverbe en – ment.

Modèle: Dans la salle d'attente les voyageurs attendaient **avec patience**. – Dans la salle d'attente les voyageurs attendaient **patiemment**.

Sur ce modèle transformez les phrases suivantes en remplaçant les groupes prépositionnels par son adverbe.

1. Marie a reçu ses hôtes **avec gentillesse**. 2. Il est inutile de persuader maman, elle refuse tout **avec obstination**. 3. Les deux amis se sont disputés **avec violence**. 4. Elle se jetait dans les bras de son mari et l'embrassait **d'une manière éperdue**. 5. Les amoureux se promenaient **avec nonchalance**. 6. Dès qu'il l'a aperçu le marchand lui a offert un siège **avec politesse**. 7. Il a neigé avec **abondance**. 8. Jusqu'aux derniers jours de sa vie elle avait acheté **avec obstination** des bijoux.

L'emploi du pronom **On**.

A retenir

On, pronom indéfini qui vient du mot **homme** s'emploie toujours comme sujet. Il est du masculin singulier et synonyme de **quelqu'un, les gens, chacun, tout, certains** etc. Cependant il est des cas où il doit se construire avec des adjectifs, substantifs féminin ou pluriel, le verbe restant toujours au singulier. Ainsi la raison exige que l'on dise: **On** est **heureuse** d'épouser un tel jeune homme.

Il peut présenter aussi, notamment dans **le français parlé et courant** suivant le contexte, les pronoms de la première et de la deuxième personnes **je, tu, nous, vous**.

On arrive. (**On** = **les gens**).

Alors, **on** est content (-e,-s,-es) ? (**On** = **je, tu, vous**).

On sonne. (**On** = **quelqu'un**).

Parlez, **on** vous écoute. (**On** = **je, nous**).

Nous, **on** veut bien. (**On** = **nous**).

Ce que l'**on** conçoit bien, s'énonce bien (**on** = **les gens, quelqu'un, chacun**).

III. Dans les phrases suivantes indiquez les pronoms que le pronom *on* présente.

1. Ce que l'on donne aux méchants, toujours on le regrette.
2. Comme on est heureux quand on a de l'argent.
3. Eh bien, petite, j'espère qu'on est contente.
4. Nous, on n'est pas contents.
5. Puisqu'on n'est pas intimes, on n'est pas pour cela ennemis.
6. Quand on est riche, jeune et jolie comme vous, Madame, on n'est pas réduite à l'artifice.
7. Si on lui demande cela, il vous répondra.
8. Quand on est frères, on doit être unis.
9. Ne soyez pas si fière de votre beauté. On a peu de temps à être belle et longtemps à ne l'être plus.
10. On se joint pour se rassembler et n'être pas seuls.

IV. Emploi de **pour que**.

Modèle : Donnez-moi votre manteau et j'envelopperai les pieds du malade. Donnez-moi votre manteau **pour que** j'enveloppe les pieds du malade.

Sur ce modèle transformez les phrases suivantes pour employer pour que.

1. Il avait gardé intacte la chambre de sa compagne, il s'y enfermait tous les jours et il pensait à elle.
2. Il se met au lit et il dort d'un pesant sommeil.
3. Ne fais pas trop de bruit et le malade pourra dormir.
4. Voulez vous me dire votre nom et je vous dirai qui a envoyé ce collier.
5. Il prendra l'avion de Genève et il gagnera six heures.
6. Il faut s'adresser à un orfèvre et il pourra apprécier ce bijou.
7. Je te prêterai mon dictionnaire et tu feras ta traduction.

b. exercices sur l'étude du vocabulaire

I. Choisissez pour chaque mot en gras un synonyme ou une expression de sens voisin parmi les mots et les expressions suivants: essayer de, raisonner qqch, soupçon m., abominable, conforme à la loi, devinant, possesseur m, venir un instant à l'esprit, la rencune, inspirer qqch à qqn, vendeur m, confusion f.

1. M.Lantin **s'efforçait de réfléchir** pour passer d'une idée à l'autre avec logique.
2. Un **doute horrible** lui est venu à l'esprit .
3. Ce que le marchand demandait était **légal**.
4. L'orfèvre devinant un voleur, a voulu que Lantin indique comment il était devenu **détenteur** du collier.
5. Le mari ne pouvait pas oublier **le ressentiment** qu'il avait gardé contre sa femme.
6. Ce goût pour le théâtre **fit naître** en elle le besoin de se parer.
7. L'enfant ne se sentait pas coupable et était rouge de **honte**.
8. Dès que **le marchand** l'a aperçu, s'est empressé de lui offrir un siège.

II. Remplacez les mots en gras par leurs synonymes. Cherchez-les dans le récit.

1. Les fonctionnaires réclament une augmentation de **salaire**.
2. Une femme économe sait adroitement **diriger** sa maison.
3. Le mari **prie** sa femme de ne pas le quitter.
4. Les parents **reprochent** leur fils de rentrer tard.
5. **L'orfèvre** prend le bijou, l'examine, le retourne, le soupèse.
6. Le temps **n'a point calmé** sa douleur.
7. La paresse est **un défaut**.
8. L'idée de se noyer **s'est emparé** du petit Simon.

Autour d'un mot: **Malaise**.

Un malaise est une indisposition, une gêne, un déplaisir de peu de durée. Voici les principaux malaises: **courbature f., indigestion f., enflure f., colique f., torticollis m., frisson m., vertige m., maux de tête**.

III. Remplacez les mots et les expressions en gras par les noms représentant les **malaises** correspondants.

1. Au bord du précipice je ne peux pas regarder en bas. Je vois tout tourner. Cela me provoque **des étourdissements**.
2. Louise a dormi dans une mauvaise position. Cela lui a donné **une douleur vive au cou**. Elle ne peut pas tourner la tête.
3. Les fruits secs sont un bon remède contre **la constipation**.
4. Prends ce médicament, il te calmera **les douleurs de tête**.

5. Ne mange pas trop de viande rôtie, tu vas avoir **des difficultés à digérer**.
6. Cette longue descente m'a donné **des douleurs dans les muscles**.
7. Il est recommandé une compresse fraîche pour faire diminuer **le gonflement** d'un organe de corps.
8. La température élevée donne **des tremblements** au malade.

IV. Autour d'un mot: **Gré**.

Ce qui plaît, ce qui convient à la volonté porte le nom de **gré**; une chose est à notre gré quand elle est selon notre désir, notre goût ou notre volonté. Recevoir quelque chose de bonne volonté c'est **agréer**; dans ce sens il a pour synonymes **convenir, plaire: (Si cela vous agréé)**; il faut pour cela que la chose soit **agréable (un séjour agréable, une musique agréable à entendre)** ou qu'elle nous impressionne **agréablement**. Ce qui ne fait pas plaisir, qui gêne est **désagréable**: dans ce sens il a pour synonymes **détestable, insupportable, odieux**; ce qui ne plaît pas, ce qui ne convient pas à la volonté était dans le vieux français **le malgré**, substantif qui est usité aujourd'hui comme préposition qui a pour synonymes **contre le gré de , en dépit de**.

V. Remplacez les points par les mots suivants: **gré, agréer, agréable, désagréable, malgré**.

1. Sa femme s'y décida enfin par complaisance, et le mari lui en sut ... infini.
2. Je vous prie d' ... Monsieur, mes salutations chaleureuses.
3. La fête continue ... la pluie.
4. Au bord de la mer nous avons passé des journées...
5. Quel bruit ... je ne peux pas travailler.

VI. **Reliez par une flèche chaque mot de la colonne de gauche à son antonyme.**

lugubre	↘	charitable
dur		vanter
blâmer		léger
pesant		ingratitude
reconnaissance		gai

VII. Dans les phrases suivantes remplacez les mots en gras par son antonyme.

1. C'est mon grand-père qui monte l'escalier, je le devine de son pas **léger**. 2. Natacha a l'air **lugubre**. 3. Marie **vante** toujours les goûts de sa voisine. 4. Je ne peux pas oublier l'ingratitude de Micheline. 5. Je vois que tu es dur avec les mendiants.

VIII. Autour d'un mot: détenir.

L'idée de **tenir**, de garder en sa possession ce qui appartient à d'autres, s'exprime par le verbe de **détenir**. Dans ce sens il a pour synonyme **avoir, posséder, garder, retenir (qqn en captivité, en prison)**. Celui qui détient est **un détenteur**. Dans ce sens il a pour synonyme **possesseur: Ce riche Arménien est le détenteur d'une magnifique collection de tableaux**. Et en parlant d'un sportif qui a détenu un record on dit qu'il est détenteur d'un record. Quelqu'un que l'on détient contre sa volonté est **un détenu (détenu politique)**. Dans ce sens il a pour synonyme **prisonnier**.

Cette idée de force se trouve aussi dans le verbe **maintenir**, tenir comme avec les mains et ses dérivés: **maintien, maintenant**.

Si l'on veut rendre l'idée de maintenir un objet, de l'empêcher de tomber grâce à un support, on ajoute à tenir le préfixe **sou-** et l'on a **soutenir: Ce mur soutient tout le bâtiment**. Dans ce sens il a pour synonyme **supporter**. Ce verbe s'emploie le plus souvent au sens figuré: **soutenir le courage de qqn, soutenir qqn dans les épreuves, soutenir son rang, sa dignité**.

L'objet ou la personne qui fait l'action de soutenir est **un soutien**. On emploie en mauvaise part le nom de **souteneur** pour désigner l'homme, l'individu qui vit de la prostitution des filles qu'il prétend protéger. L'action de soutenir une thèse, un mémoire devant un jury est **une soutenance**. Une opinion qui peut se soutenir est **soutenable**, et quand on ne peut la soutenir (**défendre, justifier**) est **insoutenable (syn. indéfendable)**.

IX. Trouvez dans les phrases suivantes le sens des mots polysémiques qui convient mieux au récit.

- goût m.**
- 1. **sens** m. La langue est. l'organe du goût
 - 2. **saveur** f. Le miel a un goût sucré, le citron a un goût acide.
 - 3. **penchant** m. Cet enfant a un goût pour la musique.
- maison**
- 1. **bâtiment d'habitation** Il avait loué une maison de campagne.
 - 2. **chez-soi** m. Passe me voir à la maison.
 - 3. **établissement de commerce** Tous les bijoux venaient de la même maison.
- saisir**
- 1. **prendre vite et fort** Simon lui a saisi par les cheveux et l'a tiré en arrière.
 - 2. **s'emparer de qqch.** Une nuit d'hiver le froid l'a saisi
 - 3. **comprendre** Marie saisisait bien ce qu'on lui expliquait.
- flairer qqn, qqch**
- 1. **discerner** Le chien trotte et flaire le sol, ses yeux brillent, sa queue frétille.
 - 2. **deviner, pressentir** Michel flaire un piège dans la proposition de son ami.
- filet m**
- 1. **sorte de sac fait avec des fils qui se croisent** Si tu vas au marché, prends ton filet (à provisions).
 - 2. **instrument de pêche** Les pêcheurs ramenaient leurs filets pleins de crevettes et de sardines.
 - 3. **morceau de chair du dos** Que référez-vous un filet de bœuf ou un filet de poisson?
 - 4. **porte – bagages** Les voyageurs avaient mis leurs valises dans le filet
 - 5. **réseau qui sépare la table, le terrain en deux parties** Tu dois envoyer la balle avec ta raquette par-dessus le filet.

- siège m** → 1. **occupation** f. Le siège de cette ville a duré plusieurs années.
 → 2. **chaise** Dès qu'il l'a aperçu le marchand s'est empressé de lui offrir un siège.
- marier** → 1. **unir** Claudine et Maurice vont se marier à la mairie. C'est le maire qui les mariera.
 → 2. **assortir, combiner** Pour faire un bouquet il faut savoir marier les couleurs.

Exercices d'expression orale et écrite

I. Terminez les phrases dans l'esprit du récit que vous venez de lire.

1. M. Lantin ayant rencontré cette jeune fille, dans une soirée...
2. Après la mort de son père elle était venue à Paris avec sa mère, qui fréquentait quelques familles bourgeoises ...
3. La jeune fille semblait le type absolu de l'honnête femme à laquelle...
4. Tout le monde chantait ses louanges: tous ceux qui la connaissaient...
5. M. Lantin, alors commis principal au ministère de l'Intérieur, aux appointements annuels de ...
6. Elle gouverna sa maison...
7. Il ne blâmait en elle que deux goûts...
8. Ses amies lui procuraient à tous moments des loges...
9. Son mari, que choquait un peu cet amour du clinquant, répétait...
10. Elle souriait doucement et répétait...
11. Comme elle avait été à l'opéra...
12. Son désespoir fut si terrible ...
13. Un matin enfin, comme il se trouvait sans un sou...
14. Il chercha longtemps dans le tas de ...
15. Monsieur, dit-il, au marchand, je voudrais bien...
16. Mais dès qu'il fut dans la rue...
17. Les deux hommes se regardèrent...
18. Il s'efforçait de raisonner...
19. Dès qu'il l'aperçut, le marchand s'empressa...
20. Puis comme il allait sortir, il se retourna...

21. Un des commis..
22. Il alla serrer la main de...
23. Pour la première fois ...
24. Six mois plus tard...

II. Choisissez la bonne réponse dans l'esprit du récit que vous venez de lire.

1. M. Lantin rencontra cette jeune fille dans une soirée, et
 - a. l'amour l'enveloppa comme un filet
 - b. la haine l'enveloppa comme un filet
 - c. la curiosité le saisit
2. Sa mère fréquentait quelques familles bourgeoises dans l'espoir de
 - a. marier sa fille
 - b. chercher ses connaissances
 - c. trouver une maison à louer
3. Il ne blâmait en elle que deux goûts
 - a. celui du théâtre et celui des bijouteries fausses
 - b. celui du cinéma et celui de l'opéra
 - c. celui du voyage et des sports
4. Le désespoir de Lantin fut si terrible que
 - a. ses cheveux devinrent blancs
 - b. il voulut se noyer dans la rivière
 - c. ses amis voulurent le remarier
5. Un matin il songea à se débarrasser des bijoux de sa femme qui
 - a. l'avaient irrité
 - b. l'avaient charmé
 - c. l'avaient attiré de façon puissante
6. Il chercha dans le tas des bijoux que sa femme avait laissés et choisit
 - a. une parure d'émeraudes et de saphirs
 - b. un solitaire
 - c. le grand collier qu'elle semblait préférer

7. Un des employés sortit de la boutique pour
 - a. pleurer à chaudes larmes
 - b. accueillir des clients
 - c. rire à son aise

8. Il se tourna vers le marchand qui souriait toujours et lui dit:
J'ai d'autres bijoux, si vous voulez vous pouvez
 - a. me les acheter aussi
 - b. me les vendre aussi
 - c. me les mettre en vue

9. Il se trouva dans la rue et alla déjeuner
 - a. dans un café
 - b. dans un restaurant
 - c. avec ses amis à la campagne

10. Il alla à son ministère pour
 - a. inviter ses collègues à aller explorer une grotte
 - b. donner sa démission
 - c. dire à son chef qu'il voulait partir en vacances

11. Sa seconde femme était très honnête mais d'un caractère
 - a. flégnatique
 - b. très passionné
 - c. difficile et le fit beaucoup souffrir

III. Comprenons et exprimons-nous.

1. L'histoire du récit est simple et curieuse. C'est l'histoire de l'amour tendre et de l'accord mystérieux de deux êtres, histoire pleine d'émotions profondes et d'intrigues. Relevez les mots et les expressions qui l'indiquent.
2. Comment la jeune fille témoigne-t-elle sa fidélité, sa joie et son affection à son mari? Partagez-vous cette idée que: "L'avenir de l'homme est la femme"(Aragon).
3. M. Lantin admire et apprécie comme il convient son invraisemblable bonheur, sa femme comme maîtresse de maison économe, sa délicate attention pour lui. Relevez les paragraphes qui l'indiquent. Quels mots et quelles expressions indiquent qu'il

l'aimait éperdument, plus encore qu'aux premiers jours de leur mariage? Partagez-vous l'idée qu' "On ne naît pas femme, on le devient"(S. de Beauvoir).

4. Dès les premiers jours de leur mariage Lantin critiquait deux goûts chez sa femme; celui du théâtre et celui des bijouteries fausses. Sa femme admettait-elle les observations de son mari? Relevez les mots et les expressions dont elle se sert pour se justifier. Relevez les arguments qu'elle avance pour son amour du théâtre et des bijouteries fausses. Quels événements l'ont conduite à se parer (à acheter des bijoux)?
5. M. Lantin approuvait-il les idées de sa femme? Que disait-il pour contredire à sa femme?. Que pensez-vous fallait-il qu'il cède devant les caprices de sa femme?
6. En combien de paragraphes pouvez-vous diviser le récit? Donnez un titre à chaque paragraphe.
7. Très souvent le bonheur des personnes qui s'aiment ne dure qu'un moment. Il leur arrive un événement fâcheux qui entraîne des conséquences désastreuses. Quel malheur arrive aux époux Lantin? Relevez les détails qui montrent le désespoir de Lantin.
8. En vous servant du lexique du récit discutez du mariage, ses obligations, son importance dans la vie conjugale. Vous pouvez fonder votre discussion sur votre récit ou sur l'exemple de la vie d'un de vos proches parents (cousin, frère, sœur, neveu) mariés.
9. Qu'est-ce qu'il y a d'inquiétant dans les autres paragraphes?
10. Qu'est-ce que le mari a éprouvé quand il a voulu sortir de chez le bijoutier? Quelle idée le fit frissonner de honte? A-t-il voulu faire semblant qu'il avait été cocu (trompé)?
11. Relevez dans votre récit deux portraits de personnages: le mari et la femme. A la manière de l'un deux décrivez un personnage que vous préférez.
12. Au cours de la lecture avez-vous éprouvé de la compassion, de la surprise, de l'indignation? A quels endroits? Vous y attendiez-vous à un tel événement?
13. La fin de ce récit vous est-elle surprenante? Pouvez-vous imaginer une autre suite à ce récit? Vous pouvez imaginer une autre fin surprenante qui est en contradiction avec l'histoire?
14. Pouvez-vous faire dialoguer M. Lantin avec sa femme et l'orfèvre? Quelles questions aimeriez-vous leur poser? Qu'est-ce

que vous aimeriez savoir? Préparez d'avance les questions dont la réponse vous intéresse.

15. Vous est-il intéressant de savoir si le narrateur lui-même a vécu les événements qu'il a décrits dans son récit? Si oui, que faut-il faire? Faut-il avoir recours à sa biographie?
16. Comme on est heureux quand on a de la fortune !" Partagez-vous cette idée de M. Lantin?
17. Conteriez-vous cette histoire aux membres de votre famille, ou à vos amis, ou son thème ne vous semble pas intéressant? Si vous décidiez de la conter, est-ce que vous y apporteriez des changements, des commentaires et si oui, lesquels?
18. La Rochefoucaud, l'auteur **des Maximes**, citant la locution **Amour, amour quand tu nous tiens...** exprimait ainsi cette idée dans son livre: **La prudence et l'amour** ne sont pas faits l'un pour l'autre: à mesure que l'amour croît, la prudence diminue. Amour, amour, quand tu nous tiens, on peut bien dire; Adieu prudence! Partagez-vous cette idée de La Rochefoucaud?
19. Croyez-vous à l'amour et à la liberté? La femme s'est-elle définitivement émancipée dans votre pays, s'est-elle constituée personne libre, voulant se conduire elle-même ?
20. Pouvez-vous comparer les droits de la femme arménienne avec ceux de la femme française ?
21. Avec un groupe de touristes vous vous trouvez dans une ville française. Vous avez un malaise. Votre guide appelle à votre secours: un agent de police?, un gendarme?, un secouriste?, ou il s'élançait vers une pharmacie proche?
22. Vous accompagnez une amie française qui est en visite en Arménie. Tout à coup elle a un malaise. Que cherchez- vous pour demander de l'aide ? un hôpital?, une polyclinique? ou une pharmacie ?

Exercices d'intercommunication culturelle

I Pouvez-vous trouver les équivalents arméniens des proverbes et locutions proverbiales suivants?

- I. **Menez qqn par le bout du nez (ou par le nez)** veut dire faire faire à qqn tout ce qu'on veut.

- II. **Ne savoir où donner de la tête** veut dire ne savoir se tirer d'embarras.
- III. **Ne pas voir plus loin que le bout de son nez** veut dire avoir peu de sagacité ou de prévoyance
- IV. **Vivre d'amour et d'eau fraîche.** Ce proverbe français veut dire: Les amoureux vivent d'amour et d'eau fraîche, l'anglais dit sensiblement la même chose **To feed on love and fresh water** ; l'allemand qui remplace l'eau fraîche par l'air, précise qu'un amoureux vit d'air et d'amour: **Ein Verliebter lebt von Luft und Liebe.** Pouvez-vous dire ce que dit l'arménien ?
- V. Imaginez une histoire pour chacun de ces proverbes et locutions.

DEUXIEME PARTIE

L'ARLÉSIENNE

Pour aller au village, en descendant de mon moulin, on passe devant un mas bâti près de la route au fond d'une grande cour plantée de micocouliers. C'est la vraie maison du ménage de Provence, avec ses tuiles rouges, sa large façade brune irrégulièrement percée, puis tout en haut la girouette du grenier, la poulie pour hisser les meules et quelques touffes de foin brun qui dépassent...

Pourquoi cette maison m'avait-elle frappé? Pourquoi ce portail fermé me serrait-il le cœur? Je n'aurais pas pu le dire, et pourtant ce logis me faisait froid. Il y avait trop de silence autour... Quand on passait, les chiens n'aboyaient pas, les pintades s'enfuyaient sans crier... À l'intérieur, pas une voix! Rien, pas même un grelot de mule... Sans les rideaux blancs des fenêtres et la fumée qui montait des toits, on aurait cru l'endroit inhabité.

Hier, sur le coup de midi, je revenais du village, et, pour éviter le soleil, je longuais les murs de la ferme, dans l'ombre des micocouliers... Sur la route, devant le mas, des valets silencieux achevaient de charger une charrette de foin... Le portail était resté ouvert. Je jetai un regard en passant, et je vis, au fond de la cour, accoudé, la tête dans ses mains, sur une large table de pierre, un grand vieux tout blanc, avec une veste trop courte et des culottes en lambeaux... Je m'arrêtai. Un des hommes me dit tout bas :

«Chut! c'est le maître... Il est comme ça depuis le malheur de son fils.»

À ce moment, une femme et un petit garçon, vêtus de noir, passèrent près de nous avec de gros paroissiens dorés, et entrèrent à la ferme. L'homme ajouta :

« ...La maîtresse et Cadet qui reviennent de la messe. Ils y vont tous les jours, depuis que l'enfant s'est tué... Ah ! monsieur, quelle désolation !... Le père porte encore les habits du mort; on ne peut pas les lui faire quitter... Dia! hue! la bête!»

La charrette s'ébranla pour partir. Moi, qui voulais en savoir plus long, je demandai au voiturier de monter à côté de lui, et c'est là-haut, dans le foin, que j'appris toute cette navrante histoire... Il s'appelait Jan. C'était un admirable paysan de vingt ans, sage comme une fille, solide et le visage ouvert. Comme il était très beau, les femmes le regardaient; mais lui n'en avait qu'une en tête une petite Arlésienne, toute en velours et en dentelles, qu'il avait rencontrée sur la Lice d'Arles, une fois. Au mas, on ne vit pas d'abord cette liaison avec plaisir. La fille passait pour coquette, et ses parents n'étaient pas du pays. Mais Jan voulait son Arlésienne à toute force. Il disait: «Je mourrai si on ne me la donne pas.»

Il fallut en passer par là. On décida de les marier après la moisson. Donc, un dimanche soir, dans la cour du mas, la famille achevait de dîner. C'était presque un repas de noce. La fiancée n'y assistait pas, mais on avait bu en son honneur tout le temps... Un homme se présente à la porte, et, d'une voix qui tremble, demande à parler à maître Estève, à lui seul. Estève se lève et sort sur la route.

«Maître, lui dit l'homme, vous allez marier votre enfant à une coquine, qui a été ma maîtresse pendant deux ans. Ce que j'avance, je le prouve; voici des lettres!... ses parents savent tout et me l'avaient promise; mais depuis que votre fils la recherche, ni eux ni la belle ne veulent plus de moi... J'aurais cru pourtant qu'après ça elle ne pouvait pas être la femme d'un autre. C'est bien, dit maître Estève quand il eut regardé les lettres; entrez boire un verre de muscat.»

L'homme répond: «Merci j'ai plus de chagrin que de soif.»

Et il s'en va. Le père rentre, impassible: il reprend sa place à table; et le repas s'achève gaiement... Ce soir-là, maître Estève et son fils s'en allèrent ensemble dans les champs. Ils restèrent longtemps dehors; quand ils revinrent, la mère les attendait encore.

«Femme, dit le ménager, en lui amenant son fils, embrasse-le! il est malheureux...» Jan ne parla plus de l'Arlésienne. Il l'aimait toujours cependant, et même plus que jamais, depuis qu'on la lui avait montrée dans les bras d'un autre. Seulement il était trop fier pour rien dire; c'est ce qui le tua, le pauvre enfant!... Quelquefois il passait des journées entières seul dans un coin, sans bouger. D'autres jours, il se mettait à la terre avec rage et abattait à lui seul le travail de dix journaliers... Le soir venu, il prenait la route d'Arles et marchait devant lui jusqu'à ce qu'il vît monter dans le couchant les cloches grêles de la ville. Alors, il revenait. Jamais il n'alla plus loin.

De le voir ainsi, toujours triste et seul, les gens du mas ne savaient plus que faire. On redoutait un malheur... Une fois, à table, sa mère en le regardant avec des yeux pleins de larmes, lui dit: «Eh bien, écoute, Jan, si tu la veux tout de même, nous te la donnerons.» Le père, rouge de honte, baissait la tête. Jan fit signe que non, et il sortit... À partir de ce jour, il changea sa façon de vivre, affectant d'être toujours gai, pour rassurer ses parents. On le revit au bal, au cabaret, dans les ferrades. A la vote de Fonvieille, c'est lui qui mena la farandole. Le père disait: «Il est guéri.» La mère, elle, avait toujours des craintes et plus que jamais surveillait son enfant... Jan couchait avec Cadet, tout près de la magnanerie; la pauvre vieille se fit dresser un lit à côté de leur chambre... Les magnans pouvaient avoir besoin d'elle, dans la nuit... Vint la fête de saint Éloi, patron des ménagers. Grande joie au mas... Il y eut du château neuf pour tout le monde et du vin cuit comme s'il en pleuvait. Puis des pétards, des feux sur l'aire, des lanternes de couleur plein les micocouliers... Vive saint Éloi! On farandola à mort. Cadet brûla sa blouse neuve... Jan lui-même avait l'air content; il voulut faire danser sa mère; la pauvre femme en pleurait de bonheur.

A minuit, on alla se coucher. Tout le monde avait besoin de dormir... Jan ne dort pas, lui. Cadet a **raconté** depuis que toute la nuit il avait sangloté...

Ah! je vous réponds qu'il était bien mordu, celui-là... Le lendemain, à l'aube, la mère entendit quelqu'un traverser sa chambre en courant. Elle eut comme un pressentiment: «Jan, c'est toi?» Jan ne répond pas; il est déjà dans l'escalier. Vite, vite la mère se lève: «Jan, où vas-tu?» Il monte au grenier; elle monte derrière lui: «Mon fils, au nom du Ciel!» Il ferme la porte et tire le verrou.

«Jan, mon Janet, réponds-moi. Que vas-tu faire ? » À tâtons, de ses vieilles mains qui tremblent, elle cherche le loquet!... Une fenêtre qui s'ouvre, le bruit d'un corps sur les dalles de la cour, et c'est tout... Il s'était dit, le pauvre enfant : «Je l'aime trop... Je m'en vais...» Ah! misérables cœurs que nous sommes! C'est un peu fort pourtant que le mépris ne puisse pas tuer l'amour!... Ce matin-là, les gens du village se demandèrent qui pouvait crier ainsi là-bas, du côté du mas d'Estève...

C'était, dans la cour, devant la table de pierre couverte de rosée et de sang, la mère toute nue qui se lamentait, avec son enfant mort sur ses bras.

Mots et expressions expliqués

mas m – une ferme en Provence

micocoulier m – arbre du genre orme

pouli f - roue portant une corde, tournant autour d'un axe, servant à soulever (hisser) des fardeaux

girouette f - plaque mobile autour d'un axe vertical servant à indiquer la direction du vent

hisser les meules – soulever des tas de foin, de paille, de gerbes

pintade f – oiseau de la famille de la poule et de coq (caille, dindon, perdrix)

paroissien m – livre de prières, de messe

Dia ! hue ! – cri des charretiers pour faire avancer les bêtes

Lice d'Arles – à Arles, promenade entre les murailles de la ville et les barrières (appelées lice)

un verre de muscat – un verre de vin cuit

impassible – qui ne laisse pas paraître ses sentiments

grêles – fines

à la vote – à la fête en l'honneur du saint patron de Fonvieille où Daudet avait son moulin

ferrades – fêtes données à l'occasion du marquage au fer rouge des taureaux

magnanerie – pièce où l'on élève des vers à soie

vin cuit – vin fabriqué à partir d'un jus de raisin concentré à chaud

château neuf – vin rouge de la région d'Avignon

sur l'aire – espace où l'on battait le blé

farandole f– danse provençale

ménager m – fermier

pressentiment m - sentiment vague, instinctif qui fait prévoir ce qui doit arriver

il était bien mordu - il était bien mordu par l'amour

LE SECRET DE MAÎTRE CORNILLE

Francet Mamaï, un vieux joueur de fifre, qui vient de temps en temps faire la veillée chez moi, en buvant du vin cuit, m'a raconté l'autre soir un petit drame de village dont mon moulin a été témoin il y a quelque vingt ans. Le récit du bonhomme m'a touché, et je vais essayer de vous le redire tel que je l'ai entendu.

Imaginez-vous pour un moment, chers lecteurs, que vous êtes assis devant un pot de vin tout parfumé, et que c'est un vieux joueur de fifre qui vous parle.

Notre pays, mon bon monsieur, n'a pas toujours été un endroit mort et sans refrains comme il est aujourd'hui. Auparavant, il s'y faisait un grand commerce de meunerie, et, dix lieues à la ronde, les gens des mas nous apportaient leur blé à moudre... Tout autour du village les collines étaient couvertes de moulins à vent. De droite et de gauche, on ne voyait que des ailes qui viraient au mistral par-dessus les pins, des ribambelles de petits ânes chargés de sacs, montant et dévalant le long des chemins; et toute la semaine c'était plaisir d'entendre sur la hauteur le bruit des fouets, le craquement de la toile et le *Dia hue* ! des aides-meuniers... Le dimanche nous allions aux moulins, par bandes. Là-haut, les meuniers payaient le muscat. Les meunières étaient belles comme des reines, avec leurs fichus de dentelles et leurs croix d'or. Moi, j'apportais mon fifre, et jusqu'à la noire nuit on dansait des farandoles. Ces moulins-là, voyez-vous, faisaient la joie et la richesse de notre pays.

Malheureusement, des Français de Paris eurent l'idée d'établir une minoterie à vapeur, sur la route de Tarascon. Tout beau, tout nouveau! Les gens prirent l'habitude d'envoyer leurs blés aux minotiers, et les pauvres moulins à vent restèrent sans ouvrage. Pendant quelque temps ils essayèrent de lutter, mais la vapeur fut la plus forte, et l'un après l'autre, **pécaïre!** ils furent tous obligés de fermer... On ne vit plus venir les petits ânes... Les belles meunières vendirent leurs croix d'or... Plus de muscat! plus de farandole!... Le

mistral avait beau souffler, les ailes restaient immobiles... Puis, un beau jour, la commune fit jeter toutes ces mesures à bas, et l'on sema à leur place de la vigne et des oliviers. Pourtant, au milieu de la débâcle, un moulin avait tenu bon et continuait de virer courageusement sur sa butte, à la barbe des minotiers. C'était le moulin de maître Cornille, celui-là même où nous sommes en train de faire la veillée en ce moment.

Maître Cornille était un vieux meunier, vivant depuis soixante ans dans la farine et enragé pour son état. L'installation des minoteries l'avait rendu comme fou.

Pendant huit jours, on le vit courir par le village, ameutant le monde autour de lui et criant de toutes ses forces qu'on voulait empoisonner la Provence avec la farine des minotiers. «N'allez pas là-bas, disait-il; ces brigands-là, pour faire le pain, se servent de la vapeur, qui est une invention du diable, tandis que moi je travaille avec le mistral et la tramontane, qui sont la respiration du bon Dieu...» Et il trouvait comme cela une foule de belles paroles à la louange des moulins à vent, mais personne ne les écoutait.

Alors, de mâle rage, le vieux s'enferma dans son moulin et vécut tout seul comme une bête farouche. Il ne voulut pas même garder près de lui sa petite-fille Vivette, une enfant de quinze ans, qui, depuis la mort de ses parents, n'avait plus que son grand au monde. La pauvre petite fut obligée de gagner sa vie et de se louer un peu partout, dans les mas, pour la moisson, les magnans ou les olivades. Et pourtant son grand-père avait l'air de bien l'aimer, cette enfant-là. Il lui arrivait souvent de faire ses quatre lieues à pied par le grand soleil pour aller la voir au mas où elle travaillait, et quand il était près d'elle, il passait des heures entières à la regarder en pleurant...

Dans le pays on pensait que le vieux meunier, en renvoyant Vivette, avait agi par avarice; et cela ne lui faisait pas honneur de laisser sa petite-fille ainsi traîner d'une ferme à l'autre, exposée aux brutalités des vaïles et à toutes les misères des jeunesses en condition. On trouvait très mal aussi qu'un homme du renom de maître Cornille, et qui, jusque-là, s'était respecté, s'en allât maintenant par les rues comme un vrai bohémien, pieds nus, le bonnet troué, la taillole en lambeaux... Le fait est que le dimanche, lorsque nous le voyions entrer à la messe, nous avions honte pour lui,

nous autres les vieux; et Cornille le sentait si bien qu'il n'osait plus venir s'asseoir sur le banc d'œuvre. Toujours il restait au fond de l'église, près du bénitier, avec les pauvres.

Dans la vie de maître Cornille il y avait quelque chose qui n'était pas clair. Depuis longtemps personne, au village, ne lui portait plus de blé, et pourtant les ailes de son moulin allaient toujours leur train comme devant... Le soir, on rencontrait par les chemins le vieux meunier poussant devant lui son âne chargé de gros sacs de farine.

«Bonnes vêpres, maître Cornille! lui criaient les paysans; ça va donc toujours, la meunerie?

- Toujours, mes enfants, répondait le vieux d'un air gaillard. Dieu merci, ce n'est pas l'ouvrage qui nous manque.» Alors, si on lui demandait d'où diable pouvait venir tant d'ouvrage, il se mettait un doigt sur les lèvres et répondait gravement: «**Motus.**' je travaille pour l'exportation...» Jamais on n'en put tirer davantage.

Quant à mettre le nez dans son moulin, il n'y fallait pas songer. La petite Vivette elle-même n'y entrait pas...

Lorsqu'on passait devant, on voyait la porte toujours fermée, les grosses ailes toujours en mouvement, le vieil âne broutant le gazon de la plate-forme, et un grand chat maigre qui prenait le soleil sur le rebord de la fenêtre et vous regardait d'un air méchant. Tout cela sentait le mystère et faisait beaucoup jaser le monde. Chacun expliquait à sa façon le secret de maître Cornille, mais le bruit général était qu'il y avait dans ce moulin-là encore plus de sacs d'écus que de sacs de farine.

À la longue pourtant tout se découvrit; voici comment :

En faisant danser la jeunesse avec mon fifre, je m'aperçus un beau jour que l'aîné de mes garçons et la petite Vivette s'étaient rendus amoureux l'un de l'autre. Au fond je n'en fus pas fâché, parce qu'après tout le nom de Cornille était en honneur chez nous, et puis ce joli petit passereau de Vivette m'aurait fait plaisir à voir trotter dans ma maison. Je voulus régler l'affaire tout de suite, et je montai jusqu'au moulin pour en toucher deux mots au grand-père... Ah! le vieux sorcier! il faut voir de quelle manière il me reçut ! Impossible de lui faire ouvrir sa porte. Je lui expliquai mes raisons tant bien que mal, à travers le trou de la serrure; et tout le temps que je parlais, il y avait ce coquin de chat maigre qui soufflait comme un diable au-dessus de ma tête. Le vieux ne me donna pas le temps de finir, et me

cria fort malhonnêtement de retourner à ma flûte; que, si j'étais pressé de marier mon garçon, je pouvais bien aller chercher des filles à la minoterie... Pensez que le sang me montait d'entendre ces mauvaises paroles; mais j'eus tout de même assez de sagesse pour me contenir, et, laissant ce vieux fou à sa meule, je revins annoncer aux enfants ma déconvenue... Ces pauvres agneaux ne pouvaient pas y croire; ils me demandèrent comme une grâce de monter tous deux ensemble au moulin, pour parler au grand-père... Je n'eus pas le courage de refuser, et prrrt! voilà mes amoureux partis. Tout juste comme ils arrivaient là-haut, maître Cornille venait de sortir. La porte était fermée à double tour; mais le vieux bonhomme, en partant, avait laissé son échelle dehors, et tout de suite l'idée vint aux enfants d'entrer par la fenêtre, voir un peu ce qu'il y avait dans ce fameux moulin...

Chose singulière! la chambre de la meule était vide...

Pas un sac, pas un grain de blé; pas la moindre farine aux murs ni sur les toiles d'araignée... On ne sentait pas même cette bonne odeur chaude de froment écrasé qui embaume dans les moulins... L'arbre de couche était couvert de poussière, et le grand chat maigre dormait dessus. La pièce du bas avait le même air de misère et d'abandon: - un mauvais lit, quelques guenilles, un morceau de pain sur une marche d'escalier, et puis dans un coin trois ou quatre sacs crevés d'où coulaient des gravats et de la terre blanche. C'était là le secret de maître Cornille! C'était ce plâtras qu'il promenait le soir par les routes, pour sauver l'honneur du moulin et faire croire qu'on y faisait de la farine... Pauvre moulin! Pauvre Cornille! Depuis longtemps les minotiers leur avaient enlevé leur dernière pratique. Les ailes viraient toujours, mais la meule tournait à vide. Les enfants revinrent tout en larmes me conter ce qu'ils avaient vu. J'eus le cœur crevé de les entendre... Sans perdre une minute, je courus chez les voisins, je leur dis la chose en deux mots, et nous convînmes qu'il fallait, sur l'heure, porter au moulin Cornille tout ce qu'il y avait de froment dans les maisons... Sitôt dit, sitôt fait. Tout le village se met en route, et nous arrivons là-haut avec une procession d'ânes chargés de blé,- du vrai blé, celui-là! Le moulin était grand ouvert... Devant la porte, maître Cornille, assis sur un sac de plâtre, pleurait, la tête dans ses mains. Il venait de s'apercevoir, en rentrant, que pendant son absence on avait pénétré chez lui et surpris son triste secret. «Pauvre

de moi! disait-il. Maintenant, je n'ai plus qu'à mourir... Le moulin est déshonoré.» Et il sanglotait à fendre l'âme, appelant son moulin par toutes sortes de noms, lui parlant comme à une personne véritable.

À ce moment, les ânes arrivent sur la plate-forme, et nous nous mettons tous à crier bien fort comme au beau temps des meuniers: «Ohé! du moulin!... Ohé! maître Cornille!»

Et voilà les sacs qui s'entassent devant la porte et le beau grain roux qui se répand par terre, de tous côtés... Maître Cornille ouvrait de grands yeux. Il avait pris du blé dans le creux de sa vieille main et il disait, riant et pleurant à la fois: «C'est du blé!... Seigneur Dieu!... Du bon blé!... Laissez-moi, que je le regarde.»

Puis se tournant vers nous: «Ah! je savais bien que vous me reviendriez... Tous ces minotiers sont des voleurs.» Nous voulions l'emporter en triomphe au village: «Non, non, mes enfants; il faut avant tout que j'aie donné à manger à mon moulin... Pensez donc! il y a si longtemps qu'il ne s'est rien mis sous la dent!» Et nous avions tous des larmes dans les yeux de voir le pauvre vieux se démener de droite et de gauche, éventrant les sacs, surveillant la meule, tandis que le grain s'écrasait et que la fine poussière de froment s'envolait au plafond. C'est une justice à nous rendre: à partir de ce jour-là, jamais nous ne laissâmes le vieux meunier manquer d'ouvrage. Puis, un matin, maître Cornille mourut, et les ailes de notre dernier moulin cessèrent de virer, pour toujours cette fois... Cornille mort, personne ne prit sa suite. Que voulez-vous, monsieur!... tout a une fin en ce monde, et il faut croire que le temps des moulins à vent était passé comme celui des coches sur le Rhône, des parlements et des jaquettes à grandes fleurs.

Mots et expressions expliqués

enragé par son état – passionné pour son métier

installation des minoteris – installation des moulins industriels

ameuter les gens – alerter les gens, les attrouper pour provoquer manifestations hostiles

de mâle rage – furieux

mistrale m, tramontane f – vents violents qui soufflent dans la vallée du Rhône et sur la Méditerranée

son grand – son grand-père

mas m - une ferme en Provence
magnan m – ver à soie
olivade f- récolte des olives
vaïles m pl – valets de ferme
jeunesse en condition - jeunes (filles ou femmes) de condition modeste
bohémien m – un vagabond
taillole f en lambeaux – ceinture f de laine roge pour serrer les reins et tenir les pantalons
banc m d’œuvre – siège m réservé dans l’église pour les membres d’une profession
les ailes de son moulin allaient toujours leur train – tournaient comme d’habitude
bonnes vèpres- bonsoir
Motus! - Silence!
jaser – faire des commentaires plus ou moins désobligeants et médisants
fifre m – petite flûte f en bois au son aigu
passereau m – un oiseau (alouette, hirondelle, moineau etc)
coquin,-e de + n - dangereux, drôle, mauvais, qui cherche à griffer (coquin de chat)
l’emporter sur tout -avoir le dessus, être supérieur aux autres dans tous les domaines
à plusieurs reprises - plusieurs fois, souvent
le sang me montait - j’allais me mettre en colère, me fâcher
bonne odeur chaude de froment écrasée qui embaume – bonne odeur chaude de blé écrasée qui sent bon
quelques guenilles - de vieux vêtements déchirés
gravats m - débris de plâtre
leur dernière pratique - leur dernier client
les ailes tournent à vide - sans effet util, inutilement
l’emporter en triomphe - le porter sur les épaules
coche m – bateau qui servait autrefois au transport des voyageurs et des marchandises
jaquette f – vêtement de cérémonie porté par les hommes descendant jusqu’aux genoux

LA PARURE

C'était une de ces jolies et charmantes filles, nées, comme par une erreur du destin, dans une famille d'employés. Elle n'avait pas de dot, pas d'espérances, aucun moyen d'être connue, comprise, aimée, épousée par un homme riche et distingué; et elle se laissa marier avec un petit commis du ministère de l'Instruction publique.

Elle fut simple ne pouvant être parée, mais malheureuse comme une déclassée; car les femmes n'ont point de caste ni de race, leur beauté, leur grâce et leur charme leur servant de naissance et de famille. Leur finesse native, leur instinct d'élégance, leur souplesse d'esprit, sont leur seule hiérarchie, et font des filles du peuple les égales des plus grandes dames.

Elle souffrait sans cesse, se sentant née pour toutes les délicatesses et tous les luxes. Elle souffrait de la pauvreté de son logement, de la misère des murs, de l'usure des sièges, de la laideur des étoffes. Toutes ces choses, dont une autre femme de sa caste ne se serait même pas aperçue, la torturaient et l'indignaient. La vue de la petite Bretonne qui faisait son humble ménage éveillait en elle des regrets désolés et des rêves éperdus. Elle songeait aux antichambres muettes, capitonnées avec des tentures orientales, éclairées par de hautes torchères de bronze, et aux deux grands valets en culotte courte qui dorment dans les larges fauteuils, assoupis par la chaleur lourde du calorifère. Elle songeait aux grands salons vêtus de soie ancienne, aux meubles fins portant des bibelots inestimables, et aux petits salons coquets parfumés, faits pour la causerie de cinq heures avec les amis les plus intimes, les hommes connus et recherchés dont toutes les femmes envient et désirent l'attention.

Quand elle s'asseyait, pour dîner, devant la table ronde couverte d'une nappe de trois jours, en face de son mari qui découvrait la soupière en déclarant d'un air enchanté : «Ah ! le bon pot-au-feu! je ne sais rien de meilleur que cela...» elle songeait aux dîners fins, aux argenteries reluisantes, aux tapisseries peuplant les murailles de personnages anciens et d'oiseaux étranges au milieu d'une forêt de féerie; elle songeait aux plats exquis servis en des vaisselles merveilleuses, aux galanteries chuchotées et écoutées avec un sourire de sphinx, tout en mangeant la chair rose d'une truite ou des ailes de gélinoite.

Elle n'avait pas de toilettes, pas de bijoux, rien. Et elle n'aimait que cela; elle se sentait faite pour cela. Elle eût tant désiré plaire, être enviée, être séduisante et recherchée.

Elle avait une amie riche, une camarade de couvent qu'elle ne voulait plus aller voir, tant elle souffrait en revenant. Et elle pleurait pendant des jours entiers, de chagrin, de regret, de désespoir et de détresse.

Or, un soir, son mari entra, l'air glorieux, et tenant à la main une large enveloppe.

- Tiens, dit-il, voici quelque chose pour toi.

Elle déchira vivement le papier et en tira une carte imprimée qui portait ces mots:

«Le ministre de l'Instruction publique et Mme Georges Ramponneau prient M. et Mme Loisel de leur faire l'honneur de venir passer la soirée à l'hôtel du ministère, le lundi 18 janvier. »

Au lieu d'être ravie, comme l'espérait son mari, elle jeta avec dépit l'invitation sur la table, murmurant:

- Que veux-tu que je fasse de cela?

- Mais, ma chérie, je pensais que tu serais contente.

Tu ne sors jamais, et c'est une occasion, cela, ma belle!

J'ai eu une peine infinie à l'obtenir. Tout le monde en veut; c'est très recherché et on n'en donne pas beaucoup aux employés. Tu verras là tout le monde officiel.

Elle le regardait d'un œil irrité, et elle déclara avec impatience:

- Que veux-tu que je me mette sur le dos pour aller là?

Il n'y avait pas songé; il balbutia:

- Mais la robe avec laquelle tu vas au théâtre. Elle me semble très bien à moi...

Il se tut, stupéfait, éperdu, en voyant que sa femme pleurait. Deux grosses larmes descendaient lentement des coins des yeux vers les coins de la bouche; il bégaya:

- Qu'as-tu? Qu'as-tu?

Mais, par un effort violent, elle avait dompté sa peine et elle répondit d'une voix calme en essuyant ses joues humides:

- Rien. Seulement je n'ai pas de toilette et par conséquent je ne peux aller à cette fête. Donne ta carte à quelque collègue dont la femme sera mieux nippée que moi.

Il était désolé. Il reprit:

- Voyons, Mathilde. Combien cela coûterait-il, une toilette convenable, qui pourrait te servir encore en d'autres occasions, quelque chose de très simple?

Elle réfléchit quelques secondes, établissant ses comptes et songeant aussi à la somme qu'elle pouvait demander sans s'attirer un refus immédiat et une exclamation effarée du commis économe.

Enfin, elle répondit en hésitant:

- Je ne sais pas au juste, mais il me semble qu'avec quatre cents francs je pourrais arriver.

Il avait un peu pâli, car il réservait juste cette somme pour acheter un fusil et s'offrir des parties de chasse, l'été suivant, dans la plaine de Nanterre, avec quelques amis qui allaient tirer des alouettes, par là, le dimanche.

Il dit cependant:

- Soit. Je te donne quatre cents francs. Mais tâche d'avoir une belle robe.

Le jour de fête approchait, et Mme Loisel semblait triste, inquiète, anxieuse. Sa toilette était prête cependant. Son mari lui dit un soir;

- Qu'as-tu? Voyons, tu es toute drôle depuis trois jours.

Et elle répondit:

- Cela m'ennuie de n'avoir pas un bijou, pas une pierre, rien à mettre sur moi. J'aurai l'air misère comme tout. J'aimerais presque mieux ne pas aller à cette soirée.

Il reprit:

- Tu mettras des fleurs naturelles. C'est très chic en cette saison-ci. Pour dix francs tu auras deux ou trois roses magnifiques.

Elle n'était point convaincue.

- Non... il n'y a rien de plus humiliant que d'avoir l'air pauvre au milieu de femmes riches.

Mais son mari s'écria:

- Que tu es bête! Va trouver ton amie Mme Forestier et demande-lui de te prêter des bijoux. Tu es bien assez liée avec elle pour faire cela.

Elle poussa un cri de joie;

- C'est vrai. Je n'y avais pas pensé.

Le lendemain, elle se rendit chez son amie et lui confia sa détresse.

Mme Forestier alla vers son armoire à glace, prit un large coffret, l'apporta, l'ouvrit, et dit à Mme Loisel:

- Choisis, ma chère.

Elle vit d'abord des bracelets, puis un collier de perles, puis une croix vénitienne, or et pierreries, d'un admirable travail. Elle essayait les parures devant la glace, hésitait, ne pouvait se décider à les quitter, à les rendre. Elle demandait toujours:

- Tu n'as plus rien d'autre?

- Mais si. Cherche. Je ne sais pas ce qui peut te plaire. Tout à coup elle découvrit, dans une boîte de satin noir, une superbe rivière de diamants; et son cœur se mit à battre d'un désir immodéré. Ses mains tremblaient en la prenant. Elle l'attacha autour de sa gorge, sur sa robe montante, et demeura en extase devant elle-même.

Puis, elle demanda, hésitante, pleine d'angoisse:

- Peux-tu me prêter cela, rien que cela ?

- Mais, oui, certainement.

Elle sauta au cou de son amie, l'embrassa avec emportement, puis s'enfuit avec le trésor.

Le jour de fête arriva. Mme Loisel eut un succès. Elle était plus jolie que toutes, élégante, gracieuse, souriante et folle de joie. Tous les hommes la regardaient, demandaient son nom, cherchaient à être présentés. Tous les attachés du cabinet voulaient valser avec elle. Le ministre la remarqua.

Elle dansait avec ivresse, avec emportement, grisée par le plaisir, ne pensant plus à rien, dans le triomphe de sa beauté, dans la gloire de son succès, dans une sorte de nuage de bonheur fait de tous ces hommages, de toutes ces admirations, de tous ces désirs éveillés, de cette victoire si complète et si douce au cœur des femmes.

Elle partit vers quatre heures du matin. Son mari, depuis minuit, dormait dans un petit salon désert avec trois autres messieurs dont les femmes s'amusaient beaucoup.

Il lui jeta sur les épaules les vêtements qu'il avait apportés pour la sortie, modestes vêtements de la vie ordinaire, dont la pauvreté jurait avec l'élégance de la toilette de bal. Elle le sentit et voulut s'enfuir, pour ne pas être remarquée par les autres femmes qui s'enveloppaient de riches fourrures.

Loisel la retenait:

- Attends donc. Tu vas attraper froid dehors. Je vais appeler un fiacre. Mais elle ne l'écoutait point et descendait rapidement l'escalier. Lorsqu'ils furent dans la rue, ils ne trouvèrent pas de voiture; et ils se mirent à chercher, criant après les cochers qu'ils voyaient passer de loin.

Ils descendaient vers la Seine, désespérés, grelottants.

Enfin ils trouvèrent sur le quai un de ces vieux coupés noctambules qu'on ne voit dans Paris que la nuit venue, comme s'ils eussent été honteux de leur misère pendant le jour.

Il les ramena jusqu'à leur porte, rue des Martyrs, et ils remontèrent tristement chez eux. C'était fini, pour elle.

Et il songeait, lui, qu'il lui faudrait être au ministère à dix heures.

Elle ôta les vêtements dont elle s'était enveloppé les épaules, devant la glace, afin de se voir encore une fois dans sa gloire. Mais soudain elle poussa un cri. Elle n'avait plus sa rivière autour du cou!

Son mari, à moitié dévêtu déjà, demanda:

- Qu'est-ce que tu as?

Elle se tourna vers lui, affolée:

- J'ai... j'ai... je n'ai plus la rivière de Mme Forestier.

Il se dressa, éperdu:

- Quoi!... Comment!... Ce n'est pas possible!

Et ils cherchèrent dans les plis de la robe, dans les plis du manteau, dans les poches, partout. Ils ne la trouvèrent point.

Il demandait:

- Tu es sûre que tu l'avais encore en quittant le bal?

- Oui, je l'ai touchée dans le vestibule du ministère.

- Mais, si tu l'avais perdue dans la rue, nous l'aurions entendue tomber. Elle doit être dans le fiacre.

- Oui. C'est probable. As-tu pris le numéro?

- Non. Et toi, tu ne l'as pas regardé?

- Non.

Ils se contemplaient atterrés. Enfin Loisel se rhabilla.

- Je vais, dit-il, refaire tout le trajet que nous avons fait à pied, pour voir si je ne la retrouverai pas.

Et il sortit. Elle demeura en toilette de soirée, sans force pour se coucher, abattue sur une chaise, sans feu, sans pensée.

Son mari rentra vers sept heures. Il n'avait rien trouvé.

Il se rendit à la Préfecture de police, aux journaux, pour faire promettre une récompense, aux compagnies de petites voitures, partout enfin où un soupçon d'espoir le poussait.

Elle attendit tout le jour, dans le même état d'effarement devant cet affreux désastre.

Loisel revint le soir, avec la figure creusée, pâlie; il n'avait rien découvert.

- Il faut, dit-il, écrire à ton amie que tu as brisé la fermeture de sa rivière et que tu la fais réparer. Cela nous donnera le temps de nous retourner.

Elle écrivit sous sa dictée.

Au bout d'une semaine, ils avaient perdu toute espérance.

Et Loisel, vieilli de cinq ans, déclara:

- Il faut aviser à remplacer ce bijou.

Ils prirent, le lendemain, la boîte qui l'avait enfermé, et se rendirent chez le joaillier, dont le nom se trouvait dedans. Il consulta ses livres:

- Ce n'est pas moi, Madame, qui ai vendu cette rivière; j'ai dû seulement fournir l'écrin.

Alors ils allèrent de bijoutier en bijoutier, cherchant une parure pareille à l'autre, consultant leurs souvenirs, malades tous deux de chagrin et d'angoisse.

Ils trouvèrent, dans une boutique du Palais-Royal, un chapelet de diamants qui leur parut entièrement semblable à celui qu'ils cherchaient. Il valait quarante mille francs. On le leur laisserait à trente-six mille.

Ils prièrent donc le joaillier de ne pas le vendre avant trois jours. Et ils firent condition qu'on le reprendrait, pour trente-quatre mille francs, si le premier était retrouvé avant la fin de février.

Loisel possédait dix-huit mille francs que lui avait laissés son père. Il emprunterait le reste.

Il emprunta, demandant mille francs à l'un, cinq cents à l'autre, cinq louis par-ci, trois louis par-là. Il fit des billets, prit des engagements ruineux, eut affaire aux usuriers, à toutes les races de prêteurs. Il compromit toute la fin de son existence, risqua sa signature sans savoir même s'il pourrait y faire honneur, et, épouvanté par les angoisses de l'avenir, par la noire misère qui allait s'abattre sur lui, par la perspective de toutes les privations physiques

et de toutes les tortures morales, il alla chercher la rivière nouvelle, en déposant sur le comptoir du marchand trente-six mille francs.

Quand Mme Loisel reporta la parure à Mme Forestier, celle-ci lui dit, d'un air froissé:

- Tu aurais dû me la rendre plus tôt, car je pouvais en avoir besoin.

Elle n'ouvrit pas l'écrin, ce que redoutait son amie. Si elle s'était aperçue de la substitution, qu'aurait-elle pensé? Qu'aurait-elle dit? Ne l'aurait-elle pas prise pour une voleuse ?

Mme Loisel connut la vie horrible des nécessiteux.

Elle prit son parti, d'ailleurs, tout d'un coup, héroïquement. Il fallait payer cette dette effroyable. Elle payerait.

On renvoya la bonne; on changea de logement; on loua sous les toits une mansarde.

Elle connut les gros travaux du ménage, les odieuses besognes de la cuisine. Elle lava la vaisselle, usant ses ongles roses sur les poteries grasses et le fond des casseroles. Elle savonna le linge sale, les chemises et les torchons, qu'elle faisait sécher sur une corde; elle descendit à la rue, chaque matin, les ordures, et monta l'eau, s'arrêtant à chaque étage pour souffler. Et, vêtue comme une femme du peuple, elle alla chez le fruitier, chez l'épicier, chez le boucher, le panier au bras, marchandant, injuriée, défendant sou à sou son misérable argent.

Il fallait chaque mois payer des billets, en renouveler d'autres, obtenir du temps.

Le mari travaillait le soir à mettre au net les comptes d'un commerçant, et la nuit, souvent, il faisait de la copie à cinq sous la page.

Et cette vie dura dix ans.

Au bout de dix ans, ils avaient tout restitué, tout, avec le taux de l'usure, et l'accumulation des intérêts superposés.

Mme Loisel semblait vieille, maintenant. Elle était devenue la femme forte, et dure, et rude, des ménages pauvres. Mal peignée, avec les jupes de travers et les mains rouges, elle parlait haut, lavait à grande eau les planchers. Mais parfois, lorsque son mari était au bureau, elle s'asseyait auprès de la fenêtre, et elle songeait à cette soirée d'autrefois, à ce bal, où elle avait été si belle et si fêtée.

Que serait-il arrivé si elle n'avait point perdu cette parure ? Qui sait ? Qui sait ? Comme la vie est singulière, changeante! Comme il faut peu de chose pour vous perdre ou vous sauver!

Or, un dimanche, comme elle était allée faire un tour aux Champs-Élysées pour se délasser des besognes de la semaine, elle aperçut tout à coup une femme qui promenait un enfant. C'était Mme Forestier, toujours jeune, toujours belle, toujours séduisante.

Mme Loisel se sentit émue. Allait-elle lui parler? Oui, certes. Et maintenant qu'elle avait payé, elle lui dirait tout. Pourquoi pas?

Elle s'approcha.

- Bonjour, Jeanne.

L'autre ne la connaissait point, s'étonnant d'être appelée ainsi familièrement par cette bourgeoise. Elle balbutia:

- Mais... Madame!... Je ne sais... Vous devez vous tromper.

- Non. Je suis Mathilde Loisel.

Son amie poussa un cri:

- Oh!... ma pauvre Mathilde, comme tu es changée!...

- Oui, j'ai eu des jours bien durs, depuis que je ne t'ai vue; et bien des misères... et cela à cause de toi!...

- De moi... Comment ça?

- Tu te rappelles bien cette rivière de diamants que tu m'as prêtée pour aller à la fête du ministère.

- Oui. Eh bien ?

- Eh bien, je l'ai perdue.

- Comment! puisque tu me l'as rapportée.

- Je t'en ai apportée une autre toute pareille. Et voilà dix ans que nous la payons. Tu comprends que ça n'était pas aisé pour nous, qui n'avions rien... Enfin c'est fini, et je suis rudement contente.

Mme Forestier s'était arrêtée.

- Tu dis que tu as acheté une rivière de diamants pour remplacer la mienne?

- Oui. Tu ne t'en étais pas aperçue, hein? Elles étaient bien pareilles.

Et elle souriait d'une joie orgueilleuse et naïve.

Mme Forestier, fort émue, lui prit les deux mains.

- Oh' ma pauvre Mathilde! Mais la mienne était fausse. Elle valait au plus cinq cents francs!...

Mots et expressions expliqués

Elle n'avait pas de dot, pas d'espérances - elle n'avait pas de bien qu'elle apporte une femme qui se marie et pas d'espoirs d'héritage

se sentir née pour toutes les délicatesses - pour toutes les élégances: bon goût manifestant un style personnel dans l'habillement, la parure, les manières

des bibelots inestimables - petits objets décoratifs inappréciables

pot-au-feu - plat composé de viande de bœuf bouillie avec des légumes (carottes, poireaux, oignons...), plat ordinaire en opposition aux dîners fins

salons ... faits pour la causerie de cinq heures - les dames dans la société recevaient dans leurs salons les amis les plus intimes de cinq heures à sept heures

une nappe de trois jours - qui a déjà servi trois jours

des ailes de gélinotte - des ailes de poule sauvage, gibier recherché

galanteries chuchotées et écoutées avec un sourire de sphinx - phrases galantes chuchotées et écoutées avec un sourire énigmatique

avec dépit - avec chagrin mêlé de colère d'amertume que l'on éprouve quand on a une déception

elle n'avait pas de toilettes - robes élégantes

que tu es bête - que tu es étourdie, tu n'y as pas pensé

que veux-tu que je mette sur le dos *fam.* - Mme Loïse n'avait pas de robe élégante pour assister à cette soirée

elle avait dompté sa peine - elle avait dominé son chagrin

la petite Bretonne - sa bonne de Bretagne

être bien, mal nippé *fam.* - être bien, mal habillé, fringué

tirer des alouettes - chasser des alouettes

soit(*swat*) - bon, bien, je veux bien

tu es toute drôle - tu es tout inquiétante

cela m'ennuie - cela ne me cause aucun plaisir

avoir l'air misère - avoir l'air pauvre

lui confia sa détresse - lui communiqua sa misère, peine

une rivière de diamants - un collier de diamants

la pauvreté jurait avec l'élégance - la pauvreté faisait contraste avec l'élégance

un fiacre - une voiture de louage tirée par un cheval, conduite par un cocher (il est remplacé par un taxi)

un coupé – voiture fermée à quatre roues et à deux places

ils se contemplaient atterrés – ils se regardaient accablés

sans feu – sans réaction

un état d'effarement – un état de stupéfaction, d'inquiétude, d'alarme

un air froissé – un air mécontent

HISTOIRE VRAIE

Un grand vent soufflait au-dehors, un vent d'automne mugissant et galopant, un de ces vents qui tuent les dernières feuilles et les emportent jusqu'aux nuages. Les chasseurs achevaient leur dîner, encore bottés, rouges, animés, allumés. C'étaient de demi-seigneurs normands, mi-hobereaux!, mi-paysans, riches et vigoureux, taillés pour casser les cornes des bœufs lorsqu'ils les arrêtent dans les foires.

Ils avaient chassé tout le jour sur les terres de maître Blondel, le maire d'Éparville, et ils mangeaient maintenant autour de la grande table, dans l'espèce de ferme château dont était propriétaire leur hôte. Ils parlaient comme on hurle, riaient comme rugissent les fauves, et buvaient comme des citernes, les jambes allongées, les coudes sur la nappe, les yeux luisants sous la flamme des lampes, chauffés par un foyer formidable qui jetait au plafond des lueurs sanglantes; ils causaient de chasse et de chiens. Mais ils étaient à l'heure où d'autres idées viennent aux hommes, à moitié gris, et tous suivaient de l'œil une forte fille aux joues rebondies qui portait au bout de ses poings rouges les larges plats chargés de nourritures.

Soudain un grand diable qui était devenu vétérinaire après avoir étudié pour être prêtre, et qui soignait toutes les bêtes de l'arrondissement, M. Séjour, s'écria :

- Crébleu, maît' Blondel, vous avez là une bobonne qui n'est pas piquée des vers.

Et un rire retentissant éclata. Alors un vieux noble déclassé, tombé dans l'alcool, M. de Varnetot, éleva la voix.

- C'est moi qui ai eu jadis une drôle d'histoire avec une fillette comme ça! Tenez, il faut que je vous la raconte. Toutes les fois que j'y pense, ça me rappelle, ma chienne Mirza, ma chienne, que j'avais vendue au comte d'Haussonnel et qui revenait tous les jours, dès

qu'on la lâchait, tant elle ne pouvait me quitter. À la fin je m' suis fâché et j'ai prié l'comte de la tenir en chaîne. Savez-vous c'qu'elle a fait c'te bête? Elle est morte de chagrin.

Mais, pour en revenir à ma bonne, v' là l'histoire: J'avais alors vingt-cinq ans et je vivais en garçon, dans mon château de Villebon. Vous savez, quand on est jeune, et qu'on a des rentes, et qu'on s'embête tous les soirs après dîner, on a l'œil de tous les côtés.

Bientôt je découvris une jeunesse qui était en service chez Déboulto, de Cauville. Vous avez bien connu Déboulto, vous, Blondel! Bref, elle m'enjôla si bien, la grevine, que j'allai un jour trouver son maître et je lui proposai une affaire. Il me céderait sa servante et je lui vendrais ma jument noire, Cocote, dont il avait envie depuis bientôt deux ans. Il me tendit la main: «Topez-là, monsieur de Varnetot. » C'était marché conclu, la petite vint au château et je conduisis moi-même à Cauville ma jument, que je laissai pour trois cents écus.

Dans les premiers temps, ça alla comme sur des roulettes. Personne ne se doutait de rien; seulement Rose m'aimait un peu trop pour mon goût. C't' enfant-là, voyez-vous, ce n'était pas n'importe qui. Elle devait avoir quéqu' chose de pas commun dans les veines. Ça venait encore de quéqu' fille qui aura fauté avec son maître.

Bref, elle m'adorait. C'étaient des cajoleries, des mamours, des p' tits noms de chien, un tas d' gentilleses à me donner des réflexions. Je me disais: « Faut pas qu' ça dure, ou je me laisserai prendre ! » Mais on ne me prend pas facilement, moi. Je ne suis pas de ceux qu'on enjôle avec deux baisers. Enfin j'avais l'œil; quand elle m'annonça qu'elle était grosse. Pif! pan! c'est comme si on m'avait tiré deux coups de fusil dans la poitrine. Et elle m'embrassait, elle m'embrassait, elle riait, elle dansait, elle était folle, quoi ! Je ne dis rien le premier jour; mais, la nuit, je me raisonnai. Je pensai: «Ça y est; mais faut parer le coup, et couper le fil, il n'est que temps.» Vous comprenez, j'avais mon père et ma mère à Barneville, et ma sœur mariée au marquis d'Yspare, à Rollebec, à deux lieues de Villebon. Pas moyen de blaguer. Mais comment me tirer d'affaire? Si elle quittait la maison, on se douterait de quelque chose et on jaserait. Si je la gardais, on verrait bientôt l' bouquet; et puis, je ne pouvais la lâcher comme ça. J'en parlai à mon oncle, le baron de Creteil, un

vieux lapin qui en a connu plus d'une, et je lui demandai un avis. Il me répondit tranquillement;

- Il faut la marier, mon garçon.

Je fis un bond.

- La marier, mon oncle, mais avec qui ?

Il haussa doucement les épaules:

- Avec qui tu voudras, c'est ton affaire et non la mienne. Quand on n'est pas bête on trouve toujours. Je réfléchis bien huit jours à cette parole, et je finis par me dire à moi-même, «Il a raison, mon oncle.» Alors, je commençai à me creuser la tête et à chercher; quand un soir le juge de paix, avec qui je venais de dîner, me dit;

- Le fils de la mère Paumelle vient encore de faire une bêtise; il finira mal, ce garçon-là. Il est vrai que bon chien chasse de race. Cette mère Paumelle était une vieille rusée dont la jeunesse avait laissé à désirer. Pour un écu, elle aurait vendu certainement son âme, et son garnement de fils par-dessus le marché. J'allai la trouver, et tout doucement, je lui fis comprendre la chose. Comme je m'embarrassais dans mes explications, elle me demanda tout à coup :

- Que qu' vous lui donnerez à c'te p'tite?

Elle était maligne, la vieille, mais moi, pas bête, j'avais préparé mon affaire. Je possédais justement trois lopins de terre perdus auprès de Sasseville, qui dépendaient de mes trois fermes de Villebon. Les fermiers se plaignaient toujours que c'était loin; bref, j'avais repris ces trois champs, six acres en tout, et, comme mes paysans criaient, je leur avais remis, pour jusqu'à la fin de chaque bail, toutes leurs redevances en volailles. De cette façon, la chose passa. Aors, ayant acheté un bout de côte à mon voisin, M. d'Aumonté, je faisais construire une mesure dessus, le tout pour quinze francs. De la sorte, je venais de constituer un petit bien qui ne me coûtait pas grand' chose, et je le donnais en dot à la fillette. La vieille se récria: ce n'est pas assez; mais je tins bon, et nous nous quittâmes sans rien conclure. Le lendemain, dès l'aube, le gars vint me trouver. Je ne me rappelais guère sa figure. Quand je le vis, je me rassurai; il n'était pas mal pour un paysan; mais il avait l'air d'un rude coquin. Il prit la chose de loin, comme s'il venait acheter une vache. Quand nous fûmes d'accord, il voulut voir le bien; et nous voilà partis à travers champs. Le gremlin me fit bien rester trois heures sur les terres; il les arpentait, les mesurait, en prenait des mottes qu'il

écrasait dans ses mains, comme s'il avait peur d'être trompé sur la marchandise. La mesure n'étant pas encore couverte, il exigea de l'ardoise au lieu de chaume, parce que cela demande moins d'entretien! Puis il me dit:

- Mais l' mobilier, c'est vous qui le donnez. Je protestai:

- Non pas; c'est déjà beau de vous donner une ferme.

Il ricana :

- J' crai ben, une ferme et un éfant. Je rougis malgré moi. Il reprit:

- Allons, vous donnerez l' lit, une table, l'ormoire, trois chaises et pi la vaisselle, ou ben rien d' fait. J'y consentis. Et nous voilà en route pour revenir. Il n'avait pas encore dit un mot de la fille. Mais tout à coup, il demanda d'un air sournois et gêné :

- Mais, si a mourait, à qui qu'il irait, çe bien ?

Je répondis:

- Mais, à vous, naturellement.

C'était tout ce qu'il voulait savoir depuis le matin. Aussitôt, il me tendit la main d'un mouvement satisfait. Nous étions d'accord. Oh! par exemple, j'eus du mal pour décider Rose. Elle se traînait à mes pieds, elle sanglotait, elle répétait: «C'est vous qui me proposez ça ! c'est vous! c'est vous!». Pendant plus d'une semaine, elle résista malgré mes raisonnements et mes prières. C'est bête, les femmes; une fois qu'elles ont l'amour en tête, elles ne comprennent plus rien. Il n'y a pas de sagesse qui tienne, l'amour avant tout, tout pour l'amour. A la fin je me fâchai et la menaçai de la jeter dehors. Alors elle céda peu à peu, à condition que je lui permettrais de venir me voir de temps en temps. Je la conduisis moi-même à l'autel, je payai la cérémonie, j'offris à dîner à toute la noce. Je fis grandement les choses, enfin. Puis: «Bonsoir, mes enfants!» J'allai passer six mois chez mon frère en Touraine. Quand je fus de retour, j'appris qu'elle était venue, chaque semaine, au château me demander. Et j'étais à peine arrivé depuis une heure que je la vis arriver avec un marmot dans les bras. Vous me croirez si vous voulez, mais ça me fit quelque chose de voir ce mioche. Je crois même que je l'embrassai. Quant à la mère, une ruine, un squelette, une ombre. Maigre, vieillie. Bigre de bigre, ça ne lui allait pas, le mariage ! Je lui demandai machinalement:

- Es-tu heureuse ?

Alors elle se mit à pleurer comme une source, avec des hoquets, des sanglots et elle criait :

- Je n' peux pas, je n' peux pas m' passer de vous maintenant. J'aime mieux mourir, je n' peux pas!

Elle faisait un bruit du diable. Je la consolai comme je pus et je la reconduisis à la barrière. J'appris en effet que son mari la battait; et que sa belle-mère lui rendait la vie dure, la vieille chouette. Deux jours après elle revenait. Et elle me prit dans ses bras, elle se traîna par terre:

- Tuez-moi, mais je n' veux pas retourner là-bas. Tout à fait ce qu'aurait dit Mirza si elle avait parlé! Ça commençait à m'embêter, toutes ces histoires; et je filai pour six mois encore. Quand je revins... Quand je revins, j'appris qu'elle était morte trois semaines auparavant, après être revenue au château tous les dimanches... toujours comme Mirza. L'enfant aussi était mort huit jours après. Quant au mari, le madré coquin, il héritait. Il a bien tourné depuis, paraît-il, il est maintenant conseiller municipal.

Puis, M de Varnetot ajouta en riant :

- C'est égal, c'est moi qui ai fait sa fortune, à celui-là! Et M. Séjour, le vétérinaire, conclut gravement en portant à sa bouche un verre d'eau-de-vie;

- Tout ce que vous voudrez, mais des femmes comme ça, il n'en faut pas!

Mots et expressions expliqués

hobereau m. (mi-hobereau) – gentilhomme campagnard

être taillé pour casser les cornes des bœufs – être fait pour, apte à

être piqué des vers – être remarquable en son genre

vivre en garçon – vivre dans le célibat, célibataire

fauter avec qqn fam. - se laisser séduire, se donner, en parlant d'une femme, d'une jeune fille

un vieux lapin – amateur de femme

bon chien chasse de race prov. Les qualités et les défauts sont héréditaires

je leur avais remis – je les avais dispensés de, libérés d'une obligation

bobonne f – fam. femme adultère, infidèle

c'est le bouquet – c'est l'ennui qui vient couronner les autres
raisonner qqn – chercher à l'amener à adopter une attitude raisonnable, à écouter la voix de la raison
faut parer le coup , et couper le fil – éviter de recevoir un coup, ou bien s'en protéger
se creuser la tête (ou la cervelle) – faire des efforts de réflexion
laisser à désirer – être assez mauvais
par-dessus le marché - en plus
lopin m de terre – petit champ
conduire qqn à l'autel - l'épouser
madré coquin – homme rusé
bigre de bigre – interjection qui exprime l'étonnement, la déception

AUX CHAMPS

A Octave Mirbeau

Les deux chaumières étaient côte à côte, au pied d'une colline, proches d'une petite ville de bains. Les deux paysans besognaient dur sur la terre féconde pour élever tous leurs petits. Chaque ménage en avait quatre.

Devant les deux portes voisines, toute la marmaille grouillait du matin au soir. Les deux aînés avaient six ans et les deux cadets quinze mois environ; les mariages, et ensuite les naissances, s'étaient produits à peu près simultanément dans l'une et l'autre maison.

Les deux mères distinguaient à peine leurs produits dans le tas; et les deux pères confondaient tout à fait. Les huit noms dansaient dans leur tête, se mêlaient sans cesse, et quand il fallait en appeler un, les hommes souvent en criaient trois avant d'arriver au véritable.

La première des deux demeures, en venant de la station d'eaux de Rollepori, était occupée par les Tuvache, qui avaient trois filles et un garçon; l'autre masure abritait les Vallin, qui avaient une fille et trois garçons. Tout cela vivait péniblement de soupe, de pommes de terre et de grand air. A sept heures, le matin, puis à midi, puis à six heures, le soir, les ménagères réunissaient leurs mioches pour donner la pâtée, comme des gardes d'oies rassemblent leurs bêtes. Leurs enfants étaient assis, par rang d'âge, devant la table en bois, vernie

par cinquante ans d'usage. Le dernier moutard avait à peine la bouche au niveau de la planche. On posait devant l'assiette creuse pleine de pain molli dans l'eau où avaient cuit les pommes de terre, un demi-chou et trois oignons; et toute la ligne mangeait jusqu'à plus faim. La mère empâtait elle-même le petit. Un peu de viande au pot-au-feu, le dimanche, était une fête pour tous; et le père, ce jour-là, s'attardait au repas en répétant: «Je m'y ferais bien tous les jours.»

Par un après-midi du mois d'août, une légère voiture s'arrêta brusquement devant les deux chaumières, et une jeune femme, qui conduisait elle-même, dit au monsieur assis à côté d'elle:

- Oh! regarde, Henri, ce tas d'enfants! Sont-ils jolis, comme ça, à grouiller dans la poussière !

L'homme ne répondit rien, accoutumé à ces admirations qui étaient une douleur et presque un reproche pour lui.

La jeune femme reprit :

- Il faut que je les embrasse ! Oh! comme je voudrais en avoir un, celui-là, le tout petit.

Et, sautant de la voiture, elle courut aux enfants, prit un des deux derniers, celui des Tuvache, en l'enlevant dans ses bras, elle le baisa passionnément sur ses joues sales, sur ses cheveux blonds frisés et pommadés de terre, sur ses menottes qu'il agitait pour se débarrasser des caresses ennuyeuses.

Puis elle remonta dans sa voiture et partit au grand trot. Mais elle revint la semaine suivante, s'assit elle-même par terre, prit le moutard dans ses bras, le bourra de gâteaux, donna des bonbons à tous les autres; et joua avec eux comme une gamine, tandis que son mari attendait patiemment dans sa frêle voiture.

Elle revint encore, fit connaissance avec les parents, reparut tous les jours, les poches pleines de friandises et de sous.

Elle s'appelait Mme Henri d'Hubières.

Un matin, en arrivant, son mari descendit avec elle; et, sans s'arrêter aux mioches, qui la connaissaient bien maintenant, elle pénétra dans la demeure des paysans.

Ils étaient là, en train de fendre du bois pour la soupe; ils se redressèrent tout surpris, donnèrent des chaises et attendirent. Alors la jeune femme, d'une voix entrecoupée, tremblante, commença:

- Mes braves gens, je viens vous trouver parce que je voudrais bien... je voudrais bien emmener avec moi votre... votre petit garçon...

Elle reprit haleine et continua :

- Nous n'avons pas d'enfants; nous sommes seuls, mon mari et moi... Nous le garderions... Voulez-vous?

La paysanne commençait à comprendre. Elle demanda;

- Vous voulez nous prend're Charlot? Ah ben non pour sûr.

Alors M. d'Hubières intervint;

- Ma femme s'est mal expliquée. Nous voulons l'adopter, mais il reviendra vous voir. S'il tourne bien, comme tout porte à le croire, il sera notre héritier. Si nous avons, par hasard, des enfants, il partagerait également avec eux. Mais, s'il ne répondait pas à nos soins, nous lui donnerions, à sa majorité, une somme de vingt mille francs, qui sera immédiatement déposée en son nom chez un notaire. Et, comme on a aussi pensé à vous, on vous servira jusqu'à votre mort une rente de cent francs par mois. Avez-vous bien compris?

La fermière s'était levée toute furieuse.

- Vous voulez que j'vous vendions Charlot? Ah! mais non; c'est pas des choses qu'on d'mande à une mère, ça! Ah! mais non! Ce s'rait une abomination.

L'homme ne disait rien, grave et réfléchi; mais il approuvait sa femme d'un mouvement continu de la tête.

Mme d'Hubières, éperdue, se mit à pleurer, et, se tournant vers son mari, avec une voix pleine de sanglots, une voix d'enfant dont tous les désirs ordinaires sont satisfaits, elle balbutia:

- Ils ne veulent pas, Henri, ils ne veulent pas!

Alors, ils firent une dernière tentative.

- Mais, mes amis, songez à l'avenir de votre enfant, à son bonheur, à...

La paysanne, exaspérée, lui coupa la parole:

- C'est tout vu, c'est tout entendu, c'est tout réfléchi... Allez vous-en, et pi, que j'vous revoie point par ici. C'est i permis d'vouloir prendre un éfant comme ça!

Alors, Mme d'Hubières, en sortant, s'avisa qu'ils étaient deux tout petits, et elle demanda, à travers ses larmes, avec une ténacité de femme volontaire et gâtée qui ne veut jamais entendre:

- Mais l'autre petit n'est pas à vous?

Le père Tuvache répondit:

- Non, c'est aux voisins; vous pouvez y aller, si vous voulez.

Et il rentra dans sa maison, où retentissaient la voix indignée de sa femme. Les Vallin étaient à table, en train de manger avec lenteur des tranches de pain qu'ils frottaient parcimonieusement avec un peu de beurre piqué au couteau, dans une assiette entre eux deux.

Monsieur d'Hubières recommença ses propositions, mais avec plus d'insinuations, de précautions oratoires, d'astuce.

Les deux ruraux hochaient la tête en signe de refus; mais, quand ils apprirent qu'ils auraient cent francs par mois, ils se considérèrent, se consultant de l'œil, très ébranlés.

Ils gardèrent longtemps le silence, torturés, hésitants.

La femme enfin demanda:

- Qué qu't'en dis, l'homme?

Il prononça d'un ton sentencieux :

- J'dis qu' c'est point méprisable.

Alors Mme d'Hubières, qui tremblait d'angoisse, leur parla de l'avenir du petit, de son bonheur, et de tout l'argent qu'il pourrait leur donner plus tard.

Le paysan demanda:

- C'te rente de douze cents francs, ce s'ra promis d'vnt l'notaire?

M. d'Hubières répondit:

- Mais certainement, dès demain.

La fermière, qui méditait, reprit:

- Cent francs par mois, c'est point suffisant pour nous priver du p'tit; ça travaillera dans quéqu'z' ans ct' éfant; i nous faut cent vingt francs.

Mme d'Hubières, trépignant d'impatience, les accorda tout de suite; et, comme elle voulait enlever l'enfant, elle donna cent francs en cadeau pendant que son mari faisait un écrit. Le maire et un voisin, appelés aussitôt, servirent de témoins complaisants.

Et la jeune femme, radieuse, emporta le marmot hurlant, comme on emporte un bibelot désiré d'un magasin.

Les Tuvache, sur leur porte, le regardaient partir, muets, sévères, regrettant peut-être leur refus.

On n'entendit plus du tout parler du petit Jean Vallin.

Les parents, chaque mois, allaient toucher leurs cent vingt francs chez le notaire; et ils étaient fâchés avec leurs voisins parce que la mère Tuvache les agonisait d'ignominies, répétant sans cesse de porte en porte qu'il fallait être dénaturé pour vendre son enfant, que c'était une horreur, une saleté, une corromperie.

Et parfois elle prenait en ses bras son Charlot avec ostentation, lui criant, comme s'il eût compris:

- J't'ai pas vendu, mé, j't'ai pas vendu, mon p'tiot.

J'vends pas m's éfants, mé. J'sieus pas riche, mais vends pas m's éfants.

Et, pendant des années et encore des années, ce fut ainsi chaque jour; chaque jour des allusions grossières étaient vociférées devant la porte, de façon à entrer dans la maison voisine. La mère Tuvache avait fini par se croire supérieure à toute la contrée parce qu'elle n'avait pas vendu Charlot. Et ceux qui parlaient d'elle disaient:

- J'sais ben que c'était engageant; c'est égal, elle s'a conduite comme une bonne mère.

On la citait; et Charlot, qui prenait dix-huit ans, élevé avec cette idée qu'on lui répétait sans répit, se jugeait lui-même supérieur à ses camarades parce qu'on ne l'avait pas vendu.

Les Vallin vivotaient à leur aise, grâce à la pension.

Leur fils aîné partit au service, le second mourut.

La fureur inapaisable des Tuvache, restés misérables, venait de là. Charlot resta seul à peiner avec le vieux père pour nourrir la mère et deux autres sœurs cadettes qu'il avait.

Il prenait vingt et un ans, quand, un matin, une brillante voiture s'arrêta devant les deux chaumières. Un jeune monsieur, avec une chaîne de montre en or, descendit, donnant la main à une vieille dame en cheveux blancs. La vieille dame lui dit:

- C'est là, mon enfant, à la seconde maison.

Et il entra comme chez lui dans la mesure des Vallin.

La vieille mère lavait ses tabliers; le père infirme sommeillait près de l'âtre. Tous deux levèrent la tête, et le jeune homme dit.

- Bonjour, papa; bonjour, maman.

Ils se redressèrent, effarés. La paysanne laissa tomber d'émoi son savon dans son eau et balbutia;

- C'est-i té, m'n éfant? C'est-i té, m'n éfant?

Tandis que le vieux, tout tremblant, disait, de son ton calme qu'il ne perdait jamais: «Te v' là-t-il revenu, Jean?» Comme s'il l'avait vu un mois auparavant.

Et, quand ils se furent reconnus, les parents voulurent tout de suite sortir le fieul dans le pays pour le montrer.

On le conduisit chez le maire, chez l'adjoint, chez le curé, chez l'nstituteur.

Charlot, debout sur le seuil de sa chaumière, le regardait passer.

Le soir, au souper, il dit aux vieux:

- Faut-il qu'vous ayez été sots pour laisser prendre le p'tit aux Vallin.

Sa mère répondit obstinément:

- J'voulions point vendre not'éfant.

Le père ne disait rien. Le fils reprit:

- C'est-il pas malheureux d'être sacrifié comme ça.

Alors le père Tuvache articula d'un ton coléreux;

- Vas-tu pas nous r'procher d' t'avoir gardé.

Et le jeune homme, brutalement:

- Oui, j'vous le r'proche, que vous n'êtes que des niants. Des parents comme vous ça fait l'malheur des éfants. Qu'vous mériteriez que j'vous quitte.

La bonne femme pleurait dans son assiette. Elle gémit tout en avalant des cuillerées de soupe dont elle répandait la moitié;

- Tuez-vous donc pour élever d's éfants !

Alors le gars, rudement:

- J'aimerais mieux n'être point né que d'être c'que j' suis.

Quand j'ai vu l'autre, tantôt, mon sang n'a fait qu'un tour. Je m'suis dit:

- v' là c'que j'serais maintenant.

Il se leva.

- Tenez, j'sens bien que je ferais mieux de n'pas rester ici, parce que j'vous le reprocherais du matin au soir, et que j'vous ferais une vie d'misère. Ça, voyez-vous, j'vous l'pardonnerai jamais!

Les deux vieux se taisaient, atterrés, larmoyants.

Il reprit:

- Non, c't' idée-là, ce serait trop dur. J'aime mieux m'en aller chercher ma vie aut'part.

Il ouvrit la porte. Un bruit de voix entra. Les Vallin festoyaient avec l'enfant revenu.

Alors Charlot tapa du pied et, se tournant vers ses parents, cria:

- Manants, va!

Et il disparut dans la nuit.

Mots et expressions expliqués

Octave Mirbeau – romancier français né en Normandie, ami de Maupassant

aux champs – à la campagne

faire signe – attirer l'attention de qqn

ville de bains – ville d'eaux, station d'eaux, station thermale

toute la marmaille - l'ensemble de leurs enfants

leurs produits – leurs enfants, leurs petits

leurs mioches fam. - leurs enfants, leurs moutards

une pâtée – soupe faite de farine, de son, de fruits cuits

empâter - engraisser de pâtée; faire manger de force et abondamment

partir au grand trot – partir à toute vitesse

vous voulez que j'vous vendions – vous voulez que je vous vende

et pi - et puis

un éfant – un enfant

qué qu't'en dis, l'homme? Qu'est-ce que tu en dis, mon homme (mon mari)?

c'est-i té, m'n éfant? – c'est toi mon enfant?

les agonisait d'ignominies – les couvrait d'injures déshonorantes

c'était une saleté, une corromperie - c'était une saleté, une corruption

le fieu – le fils

c'était engageant – c'était tentant

vous n'êtes que des niants (néants) – vous n'êtes que bons à rien, des imbéciles

manants - paysans grossiers

mon p'tiot - mon petit

MON ONCLE JULES

A M. Achille Bénouville

Un vieux pauvre, à barbe blanche, nous demanda l'aumône. Mon camarade Joseph Davranche lui donna cent sous. Je fus surpris. Il me dit :

- Ce misérable m'a rappelé une histoire que je vais te dire et dont le souvenir me poursuit sans cesse. La voici :

Ma famille, originaire du Havre, n'était pas riche. On s'en tirait, voilà tout. Le père travaillait, rentrait tard du bureau et ne gagnait pas grand-chose. J'avais deux sœurs.

Ma mère souffrait beaucoup de la gêne où nous vivions, et elle trouvait souvent des paroles aigres pour son mari, des reproches voilés et perfides. Le pauvre homme avait alors un geste qui me navrait. Il se passait la main ouverte sur le front, comme pour essuyer une sueur qui n'existait pas, et il ne répondait rien. Je sentais sa douleur impuissante. On économisait sur tout; on n'acceptait jamais un dîner, pour n'avoir pas à le rendre; on achetait les provisions au rabais, les fonds de boutique. Mes sœurs faisaient leurs robes elles-mêmes et avaient de longues discussions sur le prix du galon qui valait quinze centimes le mètre. Notre nourriture ordinaire consistait en soupe grasse et bœuf accommodé à toutes les sauces. Cela est sain et réconfortant, paraît-il; j'aurais préféré autre chose.

On me faisait des scènes abominables pour les boutons perdus et les pantalons déchirés.

Mais chaque dimanche nous allions faire notre tour de jetée en grande tenue. Mon père, en redingote, en grand chapeau, en gants, offrait le bras à ma mère, pavoisée comme un navire un jour de fête. Mes sœurs, prêtes les premières, attendaient le signal du départ; mais, au dernier moment, on découvrait toujours une tache oubliée sur la redingote du père de famille, et il fallait bien vite l'effacer avec un chiffon mouillé de benzine.

Mon père, gardant son grand chapeau sur la tête, attendait, en manches de chemise, que l'opération fût terminée, tandis que ma mère se hâtait, ayant ajusté ses lunettes de myope, et ôté ses gants pour ne les pas gêner.

On se mettait en route avec cérémonie. Mes sœurs marchaient devant, en se donnant le bras. Elles étaient en âge de mariage, et on en faisait montre en ville. Je me tenais à gauche de ma mère, dont mon père gardait la droite. Et je me rappelle l'air pompeux de mes pauvres parents dans ces promenades du dimanche, la rigidité de leurs traits, la sévérité de leur allure. Ils avançaient d'un pas grave, le corps droit, les jambes raides, comme si une affaire d'une importance extrême eût dépendu de leur tenue.

Et chaque dimanche, en voyant entrer les grands navires qui revenaient de pays inconnus et lointains, mon père prononçait invariablement les mêmes paroles :

«Hein! si Jules était là-dedans, quelle surprise!»

Mon oncle Jules, le frère de mon père, était le seul espoir de la famille, après en avoir été la terreur. J'avais entendu parler de lui depuis mon enfance, et il me semblait que je l'aurais reconnu du premier coup, tant sa pensée m'était devenue familière. Je savais tous les détails de son existence jusqu'au jour de son départ pour l'Amérique, bien qu'on ne parlât qu'à voix basse de cette période de sa vie.

Il avait eu, paraît-il, une mauvaise conduite, c'est-à-dire qu'il avait mangé quelque argent, ce qui est bien le plus grand des crimes pour les familles pauvres. Chez les riches, un homme qui s'amuse fait des bêtises. Il est ce qu'on appelle, en souriant, un noceur. Chez les nécessiteux, un garçon qui force les parents à écorner le capital devient un mauvais sujet, un gueux, un drôle!

Et cette distinction est juste, bien que le fait soit le même, car les conséquences seules déterminent la gravité de l'acte.

Enfin l'oncle Jules avait notablement diminué l'héritage sur lequel comptait mon père; après avoir d'ailleurs mangé sa part jusqu'au dernier sou.

On l'avait embarqué pour l'Amérique, comme on faisait alors, sur un navire marchand allant du Havre à New York.

Une fois là-bas, mon oncle Jules s'établit marchand de je ne sais quoi, et il écrivit bientôt qu'il gagnait un peu d'argent et qu'il espérait pouvoir dédommager mon père du tort qu'il lui avait fait. Cette lettre causa dans la famille une émotion profonde. Jules, qui ne valait pas, comme on dit, les quatre fers d'un chien, devint tout à

coup un honnête homme, un garçon de cœur, un vrai Davranche, intègre comme tous les Davranche.

Un capitaine nous apprit en outre qu'il avait loué une grande boutique et qu'il faisait un commerce important.

Une seconde lettre, deux ans plus tard, disait: «Mon cher Philippe, je t'écris pour que tu ne t'inquiètes pas de ma santé, qui est bonne. Les affaires aussi vont bien. Je pars demain pour un long voyage dans l'Amérique du Sud. Je serai peut-être plusieurs années sans te donner de mes nouvelles. Si je ne t'écris pas, ne sois pas inquiet. Je reviendrai au Havre une fois fortune faite. J'espère que ce ne sera pas trop long, et nous vivrons heureux ensemble... »

Cette lettre était devenue l'évangile de la famille. On la lisait à tout propos, on la montrait à tout le monde.

Pendant dix ans, en effet, l'oncle Jules ne donna plus de nouvelles; mais l'espoir de mon père grandissait à mesure que le temps marchait; et ma mère aussi disait souvent:

«Quand ce bon Jules sera là, notre situation changera. En voilà un qui a su se tirer d'affaire!»

Et chaque dimanche, en regardant venir de l'horizon les' gros vapeurs noirs vomissant sur le ciel des serpents de fumée, mon père répétait sa phrase éternelle: «Hein! si Jules était là-dedans, quelle surprise!»

Et on s'attendait presque à le voir agiter un mouchoir, et crier:

«Ohé! Philippe.»

On avait échafaudé mille projets sur ce retour assuré; on devait même acheter, avec l'argent de l'oncle, une petite maison de campagne près d'Ingouville. Je n'affirmerais pas que mon père n'eût point entamé déjà des négociations à ce sujet.

L'aînée de mes soeurs avait alors vingt-huit ans; l'autre vingt-six. Elles ne se mariaient pas, et c'était là un gros chagrin pour tout le monde.

Un prétendant enfin se présenta pour la seconde. Un employé, pas riche, mais honorable. J'ai toujours eu la conviction que la lettre de l'oncle Jules, montrée un soir, avait terminé les hésitations et emporté la résolution du jeune homme.

On l'accepta avec empressement, et il fut décidé qu'après le mariage toute la famille ferait ensemble un petit voyage à Jersey.

Jersey est l'idéal du voyage pour les gens pauvres. Ce n'est pas loin; on passe la mer dans un paquebot et on est en terre étrangère, cet îlot appartenant aux Anglais. Donc, un Français, avec deux heures de navigation, peut s'offrir la vue d'un peuple voisin chez lui et étudier les mœurs, déplorables d'ailleurs, de cette île couverte par le pavillon britannique, comme disent les gens qui parlent avec simplicité.

Ce voyage de Jersey devint notre préoccupation, notre unique attente, notre rêve de tous les instants.

On partit enfin. Je vois cela comme si c'était d'hier: le vapeur chauffant contre le quai de Granville; mon père, effaré, surveillant l'embarquement de nos trois colis; ma mère inquiète ayant pris le bras de ma sœur non mariée, qui semblait perdue depuis le départ de l'autre, comme un poulet resté seul de sa couvée; et, derrière nous, les nouveaux époux qui restaient toujours en arrière, ce qui me faisait souvent tourner la tête.

Le bâtiment siffla. Nous voici montés, et le navire, quittant la jetée, s'éloigna sur une mer plate comme une table de marbre vert. Nous regardions les côtes s'enfuir, heureux et fiers comme tous ceux qui voyagent peu.

Mon père tendait son ventre, sous sa redingote dont on avait, le matin même, effacé avec soin toutes les taches, et il répandait autour de lui cette odeur de benzine des jours de sortie, qui me faisait reconnaître les dimanches.

Tout à coup, il avisa deux dames élégantes à qui deux messieurs offraient des huîtres. Un vieux matelot déguenillé ouvrait d'un coup de couteau les coquilles et les passait aux messieurs, qui les tendaient ensuite aux dames. Elles mangeaient d'une manière délicate, en tenant l'écaille sur un mouchoir fin et en avançant la bouche pour ne point tacher leurs robes. Puis elles buvaient l'eau d'un petit mouvement rapide et jetaient la coquille à la mer.

Mon père, sans doute, fut séduit par cet acte distingué de manger des huîtres sur un navire en marche. Il trouva cela bon genre, raffiné, supérieur, et il s'approcha de ma mère et de mes sœurs en demandant:

«Voulez-vous que je vous offre quelques huîtres?»

Ma mère hésitait, à cause de la dépense; mais mes deux sœurs acceptèrent tout de suite. Ma mère dit, d'un ton contrarié:

«J'ai peur de me faire mal à l'estomac. Offre ça aux enfants seulement, mais pas trop, tu les rendrais malades.»

Puis, se tournant vers moi, elle ajouta:

«Quant à Joseph, il n'en a pas besoin; il ne faut point gâter les garçons.»

Je restai donc à côté de ma mère, trouvant injuste cette distinction. Je suivais de l'œil mon père, qui conduisait pompeusement ses deux filles et son gendre vers le vieux matelot déguenillé.

Les deux dames venaient de partir, et mon père indiquait à mes sœurs comment il fallait s'y prendre pour manger sans laisser couler l'eau; il voulut même donner l'exemple et il s'empara d'une huître. En essayant d'imiter les dames, il renversa immédiatement tout le liquide sur sa redingote et j'entendis ma mère murmurer:

«Il ferait mieux de se tenir tranquille.»

Mais tout à coup mon père me parut inquiet; il s'éloigna de quelques pas, regarda fixement sa famille pressée autour de l'écailleur, et, brusquement, il vint vers nous. Il me sembla fort pâle, avec des yeux singuliers. Il dit, à mi-voix, à ma mère:

«C'est extraordinaire, comme cet homme qui ouvre les huîtres ressemble à Jules.»

Ma mère, interdite, demanda:

«Quel Jules ?...»

Mon père reprit:

«Mais... mon frère... Si je ne le savais pas en bonne position, en Amérique, je croirais que c'est lui.»

Ma mère effarée balbutia:

«Tu es fou ! Du moment que tu sais bien que ce n'est pas lui, pourquoi dire ces bêtises-là ?

«Va donc le voir, Clarisse; j'aime mieux que tu t'en assures toi-même, de tes propres yeux.»

Elle se leva et alla rejoindre ses filles. Moi aussi, je regardais l'homme. Il était vieux, sale, tout ridé, et ne détournait pas le regard de sa besogne.

Ma mère revint. Je m'aperçus qu'elle tremblait. Elle prononça très vite:

«Je crois que c'est lui. Va donc demander des renseignements au capitaine. Surtout sois prudent, pour que ce garnement ne nous retombe pas sur les bras, maintenant!»

Mon père s'éloigna, mais je le suivis. Je me sentais étrangement ému.

Le capitaine, un grand monsieur, maigre, à longs favoris, se promenait sur la passerelle d'un air important comme s'il eût commandé le courrier des Indes.

Mon père l'aborda avec cérémonie, en l'interrogeant sur son métier avec accompagnement de compliments:

«Quelle était l'importance de Jersey? Ses productions? Sa population? Ses mœurs? Ses coutumes? La nature du sol», etc., etc.

On eût cru qu'il s'agissait au moins des Etats-Unis d'Amérique.

Puis on parla du bâtiment qui nous portait, **l'Express**; puis on en vint à l'équipage. Mon père, enfin, d'une voix troublée:

«Vous avez là un vieil écailleur d'huîtres qui paraît bien intéressant. Savez-vous quelques détails sur ce bonhomme?»

Le capitaine, que cette conversation finissait par irriter, répondit sèchement:

«C'est un vieux vagabond français que j'ai trouvé en Amérique l'an dernier, et que j'ai rapatrié. Il a, paraît-il, des parents au Havre, mais il ne veut pas retourner près d'eux, parce qu'il leur doit de l'argent. Il s'appelle Jules... Jules Darmanche ou Darvanche, quelque chose comme ça, enfin. Il paraît qu'il a été riche un moment là-bas, mais vous voyez où il en est réduit maintenant.»

Mon père, qui devenait livide, articula, la gorge serrée, les yeux hagards:

--«Ah! ah! très bien..., fort bien... Cela ne m'étonne pas... Je vous remercie beaucoup, capitaine.»

Et il s'en alla, tandis que le marin le regardait s'éloigner avec stupeur.

Il revint auprès de ma mère, tellement décomposé qu'elle lui dit:

«Assieds-toi; on va s'apercevoir de quelque chose.»

Il tomba sur le banc en bégayant:

«C'est lui, c'est bien lui!»

Puis il demanda:

«Qu'allons-nous faire ?... »

Elle répondit vivement:

«Il faut éloigner les enfants. Puisque Joseph sait tout, il va aller les chercher. Il faut prendre garde surtout que notre gendre ne se doute de rien.»

Mon père paraissait atterré. Il murmura:

«Quelle catastrophe!»

Ma mère ajouta, devenue tout à coup furieuse:

«Je me suis toujours doutée que ce voleur ne ferait rien, et qu'il nous retomberait sur le dos! Comme si on pouvait, attendre quelque chose d'un Davranche !...»

Et mon père se passa la main sur le front, comme il faisait sous les reproches de sa femme.

Elle ajouta :

«Donne de l'argent à Joseph pour qu'il aille payer ces huîtres, à présent. Il ne manquerait plus que d'être reconnu par ce mendiant. Cela ferait un joli effet sur le navire. Allons-nous-en à l'autre bout, et fais en sorte que cet homme n'approche pas de nous! »

Elle se leva, et ils s'éloignèrent après m'avoir remis une pièce de cent sous.

Mes sœurs, surprises, attendaient leur père. J'affirmai que maman s'était trouvée un peu gênée par la mer, et je demandai à l'ouvreur d'huîtres:

«Combien est-ce que nous vous devons, Monsieur? »

J'avais envie de dire: mon oncle.

Il répondit :

«Deux francs cinquante.»

Je tendis mes cent sous et il me rendit la monnaie.

Je regardais sa main, une pauvre main de matelot toute plissée, et je regardais son visage, un vieux et misérable visage, triste, accablé, en me disant:

«C'est mon oncle, le frère de papa, mon oncle!»

Je lui laissai dix sous de pourboire. Il me remercia:

«Dieu vous bénisse, mon jeune Monsieur!»

Avec l'accent d'un pauvre qui reçoit l'aumône. Je pensai qu'il avait dû mendier, là-bas!

Mes sœurs me contemplaient, stupéfaites de ma générosité.

Quand je remis les deux francs à mon père, ma mère, surprise, demanda:

«Il y en avait pour trois francs?... Ce n'est pas possible.»

Je déclarai d'une voix ferme:

«J'ai donné dix sous de pourboire.»

Ma mère eut un sursaut et me regarda dans les yeux:

«Tu es fou! Donner dix sous à cet homme, à ce gueux! ...»

Elle s'arrêta sous un regard de mon père, qui désignait son gendre.

Puis on se tut.

Devant nous, à l'horizon, une ombre violette semblait sortir de la mer. C'était Jersey.

Lorsqu'on approcha des jetées, un désir violent me vint au cœur de voir encore une fois mon oncle Jules, de m'approcher, de lui dire quelque chose de consolant, de tendre.

Mais, comme personne ne mangeait plus d'huîtres, il avait disparu, descendu sans doute au fond de la cale infecte où logeait ce misérable.

Et nous sommes revenus par le bateau de Saint-Malo, pour ne pas le rencontrer. Ma mère était dévorée d'inquiétude.

Je n'ai jamais revu le frère de mon père!

Voilà pourquoi tu me verras quelquefois donner cent sous aux vagabonds.

Mots et expressions expliqués

se tirer de – sortir d'une situation fâcheuse, de souffrance

des paroles aigres – qui cherchent à blesser, qui critiquent avec méchanceté

provisions au rabais – avec une réduction faite sur le prix des provisions

notre tour de jetée – notre promenade sur la jetée (construction formant une chaussée qui s'avance dans l'eau)

en grande tenue – toilette spéciale pour leur promenade du dimanche

être, se mettre en manches de chemises = sans veston

elles étaient en âge de mariage – elles avaient atteint l'âge où elles pouvaient se marier

on en faisait montre en ville – montrer les sœurs en ville

écorner le capital – diminuer, entamer le capital

on avait échafaudé mille projets – on avait formé par des combinaisons hâtives et fragiles mille projets
s’y prendre –agir d’une certaine manière en vue d’obtenir un résultat

V O C A B U L A I R E

A

absinthe <i>f</i>	թրնօղի
accablé,-e de	ընկճված, ճնշված
acception <i>f</i>	իմաստ, նշանակություն
accompli,-e	1. ավարտուն, կատարված 2. կատարյալ, հասուն
accueil <i>m</i>	ընդունելություն
accueillir <i>qn</i>	ընդունել
acquéreur <i>m</i>	գնորդ,
acquérir <i>qch</i>	գնել, ձեռք բերել,
activer	արագացնել, ուժեղացնել; ~ le feu կրակը բորբել
activité <i>f</i>	գործունեություն
adapter (s')	հարմարվել
adroit,-e	1. ճարպիկ, հմուտ 2. խելամիտ
affaisser (s')	նստել, թուլացած ընկնել
affamé,-e	քաղցած, սովատանջ, սովյալ
affamer	սովատանջել, քաղցով տանջել
affoler <i>qqn</i>	1. խենթացնել, գժվեցնել 2. հիացնել, խելքից հանել
affreusement	սարսափելիորեն, սուսկալիորեն
affreux,-se	զարհուրելի, սուսկալի, սարսափելի
agir	գործել
agiter (s')	շարժվել, տատանվել
agrémenter	զարդարել
aïeux <i>m pl</i>	նախնիներ
aigrette <i>f</i>	փուփուլ, փոմփուլ, փուփուլ
aigu, aiguë	սուր
aile <i>f</i>	թև
aise <i>f</i>	բավականություն, հաճույք; être à l' ~ իրեն ազատ, անկաշկանդ զգալ
alentours <i>m pl</i>	շուրջը, չորս կողմը
alinéa <i>m</i>	նոր տող, տողագլուխ
amont <i>m</i>	գետն ի վեր; en ~de գետի հոսանքն ի վեր

analogie <i>f</i>	համաբանություն
ancre <i>f</i>	խարիսխ
angélique	հրեշտակային
animer (s')	աշխուժանալ
anxieusement	տագնապով, հուզմունքով, անհանգստությամբ
anxieux,-se	տագնապալի, հուզումնալի
apaiser	հանգստացնել, խաղաղացնել,
rendez-vous <i>m pl</i>	աշխատավարձ /ծառայողների/
approbation <i>f</i>	հավանություն
argenté,-e	արծաթափայլ,
argument <i>m</i>	փաստարկ
argumenter	փաստարկել, հիմնավորել
artère <i>f</i>	զարկերակ
artisan <i>m</i>	արհեստավոր
artisanal,-e	արհեստավորական, տնայնագործական
assoupir (s')	ննջել, քնել
assourdir	խլացնել, շշմեցնել, ապշեցնել
atmosphère <i>f</i>	մթնոլորտ
atteindre	հասնել
attendrir (s')	քնքշանալ, մեղմանալ, զգացվել
audace <i>f</i>	համարձակություն, արիություն
auparavant	առաջ, նախկինում, անցյալում
aurore <i>f</i>	արշալույս
avalanche <i>f</i>	ծյունածածկույթ, ծնահյուս
avance <i>f</i>	առաջխաղացում, առաջ շարժվելը; par ~, d'~, en ~
avant-poste <i>m</i>	նախօրոք, նախապես
aventure <i>f</i>	առաջադիք, պահակակետ
aventurer (s')	արկած
aveugle	առաջ գնալ, առաջ շարժվել
aviron <i>m</i>	կույր
avis <i>m</i>	թի կարծիք

aviser տեսնել, նկատել
avoir ունենալ; ~ du bol *խսկց*
բախտ ունենալ

B

babines *f pl* շրթունք,
շուրթ /կենդանու/
կատակել
badiner avec ավտոմեքենա
bagnole *f խսկց* խոնարհվել, կռանալ, թեքվել
baisser (se) զբոսնել, ման գալ աննպատակ
balader (se) ճոճել, տարուբերել *se ~ ճոճվել*,
օրորվել, երերալ
balancer 1. կախ, կախված
2. ճոճվող
ballant,-e ճոճել, տարուբերել օրորել
balotter հնդկեղեգ, բամբուկ; *canne f en ~ ;*
bambou *m* *de ~* բամբուկի ձեռնափայտ
մորուք
barbiche *f* ձող
barre *f* գլխարկի տեսակ
barrette *f* հավաքուն, հավանոց
basse-cour *f* ծեծել, խփել, զարկել, հարվածել; *se ~*
battre կռվել մարտնչել
béatitude *f* երանություն
berge *f* գետափ
bienfait *m* լավություն
bijou *m* զարդ
bijouterie *f* զարդեղեն
bijoutier *m* ոսկերիչ
bique *f* այծ
bizarre տարօրինակ
blâmer կշտամբել
bloquer *qch* պաշարել,
շրջափակել
bohémien, -ne զնչուական
boire խմել; ~ à grands traits մեծ կուներով
խմել; ~ d'un trait միանգամից, մի շնչով
խմել
boîte *f* տուփ

bord <i>m</i>	ափ
bordage <i>m</i>	նավակող, նավակողի տախտակամած
borgne	միակնանի
borné, -e	1. սահմանափակ, 2. սակավամիտ
bouffée <i>f</i>	ծխի մի կում, կլանվածք /ծխախոտ ծխելիս/ ուտել
bouffer <i>խսկց</i>	խլթխլթալ, պղպշակներ արծակել
bouillonner	գունդ
boule <i>f m</i>	գունդ, թնդանոթի ամրագունդ
boulet <i>m հնց</i>	աշխատանք
boulot <i>խսկց</i>	գիրք
bouquin <i>m խսկց</i>	իշամեղու
bourdon <i>m</i>	դահիճ
bourreau <i>m</i>	հրմշտել, հրել
bousculer (se)	1. վերջ; au ~ du mois ամսվա վերջին 2. ծայր
bout <i>m</i>	ապարանջան
bracelet <i>m</i>	քաջ, համարձակ; un homme ~ քաջ մարդ; un ~ homme ազնիվ մարդ
brave	զեփյուռ, հովիկ
brise <i>f</i>	մշուշ, մառախուղ
brouillard <i>m</i>	արածել
brouter (l'herbe)	մառախուղ
brume <i>f</i>	մշուշապատ, մառախլապատ
brumeux, -se	հանկարծակի, անսպասելի
brusque	հանկարծակի, անսպասելիորեն
brusquement	գոլորշու մշուշ, ջրի կաթիլների մշուշ
buée <i>f</i>	թփուտ, մացառուտ
buisson <i>m</i>	
C	
cabri <i>m</i>	այծիկ, ուլ
cadavre <i>m</i>	դիակ
camion <i>m</i>	բեռնատար մեքենա
campanule <i>f</i>	զանգակածաղիկ
canne <i>f</i>	փայտ, ձող, ձեռնափայտ; ~ à pêcher կարթածող
canot <i>m</i>	մակույկ

canotage <i>m</i>	մակույկավարություն, թիավարություն
canotier <i>m</i>	թիավար
caprice <i>m</i>	քմահաճույք
capricorne <i>m</i>	այծեղջյուրի համաստեղություն
caresser	շոյել, փաղաքշել
caserne <i>f</i>	զորանոց
casser	կտորել, կտրել
cathédrale <i>f</i>	մայր տաճար, մայր եկեղեցի
cauchemar <i>m</i>	մղձավանջ
céder	զիջել
cercueil <i>m</i>	դագաղ
cerf (ser) <i>m</i>	եղջերու
chaîne <i>f</i>	շղթա, խարսխաշղթա
chair <i>f</i>	1. միս, 2. մարմին
chamois <i>m</i>	քարայծ, վայրի այծ
châtaigner <i>m</i>	շագանակենի
chatouiller	1. խուտուտ անել 2. շոյել
chatterie <i>f</i>	քնքուշ խոսքեր, քնքշություններ
chercher à	ձգտել
chevreau <i>m</i>	ուլ, ուլիկ
chevreuil <i>m</i>	այծյամ, վայրի այծ
chevrotant, -e	կերկերուն, դողացող ձայն
choquer զո	անհարմար արարմունքով շփոթեցնել, տհաճ զգացմունք առաջացնել, տհաճություն պատճառել
chouette <i>խսկց</i>	զեղեցիկ, սիրուն, հաճելի
chroniqueur <i>m</i>	լրագրող
chute <i>f</i>	անկում
cimetière <i>m</i>	գերեզման
clapotement <i>m</i>	ճողփյուն, ծփյուն
clapoter	ծփալ, ալեկոծվել
cligner	կկոցել, թարթել; ~ de l'œil (des yeux)
clinquant <i>m</i>	կկոցել, թարթել աչքերը
clos,-e	էժանագին ոսկեփայլ, կեղծ
clos <i>m</i>	զարդարանքներ փակ ցանկապատված մարգագետին

coasser	կռալ, կռկռալ
cœur <i>m</i>	սիրտ; de bon ~, de grand~, de tout son ~ հաճույքով, սիրով
coiffer	գլխարկ դնել, գլուխը ծածկել
collier <i>m</i>	մանյակ
colonel <i>m</i>	գնդապետ
combat <i>m</i>	մարտ
commander	հրամայել
commis <i>m</i>	վաճառողի օգնական
compagne <i>f</i>	ընկեր, կյանքի ընկեր՝ կին ամուսին
compassion <i>f</i>	կարեկցություն, խղճահարություն
comportement <i>m</i>	վարմունք, վարք
comptoir <i>m</i>	վաճառասեղան
conduite <i>f</i>	վարք
confrère <i>m</i>	արհեստակից, ընկերակից, ընկեր
confus, -e	1. մշուշոտ, աղոտ, պղտոր 2. անհանգիստ, հուզումնակից, տանջակից 3. այլալված, շփոթված; գիտակցություն ; reprendre ~ գիտակցության գալ, perdre ~ գիտակցությունը կորցնել
connaissance <i>f</i>	նվաճում
conquête <i>f</i>	համաձայնել
consentir à	մխիթարել, սփոփել;
consoler	se ~ մխիթարվել, սփոփվել
consterné,-e	ընկճված, հուսահատ
constituer	կազմել
conte <i>m</i>	հեքիաթ
convenable	1. պատշաճ 2. հարմար, արժանավայել
convenir à	1. համաձայնել, պայմանավորվել 2. համապատասխանել, հարմար լինել
corne <i>f</i>	պոզ, եղջյուր
côte <i>f</i>	ափ
coudre	կարել
couler	հոսել, հոսեցնել
courant, -e	հոսող
courant <i>m</i>	հոսանք,
courbe <i>f</i>	կորագիծ

courbé, -e	կռացած, կորացած
courber (se)	ծռվել, կռանալ
coutume <i>f</i>	սովորույթ, ավանդույթ
cracher	թքել
craindre <i>qch</i>	վախենալ, երկյուղ կրել
crapaud, -e <i>m</i>	դողդ
craquement <i>m</i>	ճարճատյուն, ճռճոց
crever	սատկել
cribler	հարվածներ տեղալ
cristal <i>m</i>	1. բյուրեղապակի, 2. բյուրեղ; de ~, en ~ բյուրեղապակյա
cruel, -le	դաժան, անգութ
cuisant, -e	այրող, կիզիչ
cuivré, -e	զրնգուն ձայն, մետաղի ձայն
cytise <i>m</i>	ջրուռի

D

davantage	ավելին
débander (se)	ցրվել, փախչել, փախուստի դիմել
débrouiller	պարզաբանել, պարզել; se ~ կողմնորոշվել; se ~ dans գլուխ հանել, հասկանալ, ըմբռնել
déchirer	պատռել, պատահոտել; l'âme ~ée սրտաճնլիկ
décider	որոշել; se ~ pour նախընտրել, գերադասել
décision <i>f</i>	որոշում, վճիռ
décourager (se)	հուսահատվել, վհատվել
décrire	նկարագրել
défaire (se) de <i>qch</i>	ազատվել, ձերբազատվել
défaite <i>f</i>	պարտություն, ջախջախում
défaillance <i>f</i>	նվաղում, թուլացում
défier <i>qn</i>	մարտի հրավիրել, դրդել
déguster <i>qch</i>	ճաշակել, անուշ անել
délaissé, -e	լքված, լքյալ
délibérément	անկաշկանդ, անբռնազբոսիկ, համարձակ
délicat, -e	նրբին, նրբընտիր
délicatement	1. զգուշությամբ 2. խնամքով

délicieux, -se	հիանալի, հրաշալի, հիասքանչ
délivrer	ազատել, ազատագրել
démangeaison <i>f</i>	1. քոր 2. մարմաջ, անհաղթահարելի ցանկություն
démentir <i>qch</i>	հերքել
demeurer	մնալ; ~ béant, -e; բերանը բաց մնալ
démission <i>f</i>	պաշտոնաթողություն; donner sa ~ հրաժարական տալ
démolir <i>qch</i>	1. քանդել, ավերել 2. ոչնչացնել, բնաջնջել, կործանել
dépense <i>f</i>	ծախս
dépenser	ծախսել
dernier, -ère	1. անցյալ 2. վերջին
désert, -e	անմարդաբնակ, անայի
détente <i>f</i>	թուլացում, լիցքաթափում
détenteur, -trice	տեր, սեփականատեր
détonnation <i>f</i>	կրակոց, պայթյուն
dette <i>f</i>	պարտք
devoir <i>m</i>	պարտականություն
dévorant, -e	լափող, խժռող
dévorer	խժռել, լափել
diable <i>m</i>	սատանա; pauvre ~ խեղճ մարդ
dialogue <i>m</i>	երկխոսություն
diamant <i>m</i>	ադամանդ, շողակն
digitale <i>f</i>	մատնեծաղիկ
digne de	արժանի
dispenser (se) de <i>qch</i> ; de faire <i>qch</i>	ազատվել, փրկել իրեն ինչ-որ մի բանից, մի բան անելուց
disperser (se)	վազվզել, դես ու դեն վազվզել
disposer (se) de faire <i>qch</i>	մտադրվել, տրամադրվել
disposition <i>f</i>	մտադրություն, տրամադրություն, հակվածություն; être dans les mêmes ~ միևնույն մտքի /կարծիքի/ լինել
dissimuler	թաքցնել, գաղտնի պահել
distraindre (se)	զվարճանալ, ցրվել
divertissement <i>m</i>	զվարճություն, ուրախություն
docile	խոնարհ, հնազանդ
dominer <i>qch</i>	1. իշխել, տիրել 2. բարձրանալ, խոյանալ

don <i>m</i>	1. շնորհք, ընդունակություն 2. ձիրք, պարզև ոսկեզօծել
dorer	կասկած
doute <i>m</i>	ուղիղ
droit, -e	անկեղծություն, ուղղամտություն
droiture <i>f</i>	ծիծաղելի, տարօրինակ
drôle	դժվար, դաժան
dur, -e	աշխույժ
dynamique	

E

eau <i>f</i>	1. ջուր 2. գետ, ծով, լիճ
encourager	քաջալերել, ոգևորել
éblouir	շլացնել, կուրացնել, հիացնել
ébloui, -e	շլացած, կուրացած
ébranlé, -e (santé)	խախտված, քայքայված /առողջություն/ ցնցել, դողդողացնել, խախտել
ébranler	ալ կարմիր
écarlate	ցայտեցնել, շաղ տալ
éclabousser	ցայտ, շիթ, ցայտուկ
éclaboussure <i>m</i>	1. փայլփլուռ, շողշողուն 2. պայծառ փայլ
éclat <i>m</i>	նորթին պոկել, քերթել, քերել 1. ճգնել, ճիւլել 2. տակը գցել, ջնջխել 3. ճգնել, ջախջախել
écorcher	բանտարկել
écraser զո, զո	փլուզում, տապալում
écrouer	փլվել, փուլ գալ, տապալվել
écroulement <i>m</i>	աման, կավաման
écrouler (s')	փրփուր
écuelle <i>f</i>	հրատարակել
écume <i>f</i>	շփոթված, շվարած
éditer	տպավորություն, ազդեցություն; en ~ իրոք, հիրավի
effaré, -e	թեթևակի դիպչել
effet <i>m</i>	ջանք, ճիգ
effleurer	վախեցնել, սարսափեցնել
effort <i>m</i>	վախ, ահ, սարսափ
effroyer	
effroi <i>m</i>	

égout <i>m</i>	կոյուղի
élément <i>m</i>	տարր
éloquent, -e	պերճախոս
embardée <i>f</i>	կտրուկ շրջվելը մի կողմի վրա, մի կողմ տանելը
embarder	շեղում ուղիղ ճանապարհից, կտրուկ շրջադարձ կատարել մի կողմի վրա /նավ, ավտոմեքենա/
emeraude <i>m</i>	զմրուխտ
émerveillé, -e	զմայլված
émerveiller	հիացնել, զմայլեցնել, s'~հիանալ, զմայլվել
émouvoir	հուզել
émotion <i>f</i>	հուզմունք, ապրում
émouvant, -e	հուզիչ
emparer (s') de	տիրանալ
empourprer	շառագունել, կարմիր ծիրանի ներկել
empresser (s')	շտապել, աճապարել
enchanter	կախարդել, դյուքել
enclume <i>f</i>	զնդան, սալ
encourager	քաջալերել, խրախուսել
endroit <i>m</i>	տեղ
enfermer	փակել, փակի տակ դնել
enflammer	վառել, բոցավառել
enfoncer (s')	խորանալ, թաղվել
enhardir(s')	համարձակվել, սիրտ անել, համարձակ դառնալ
enjambée <i>f</i>	լոնք, քայլափոխ, մեծ քայլ
enorgueilli, -e de	հպարտացած, գոռոզացած
énorme	վիթխարի, հսկայական
enragé, -e	մոլի, թունդ
ensanglanté, -e	1.արյունոտ, արյունածածկ 2.բոցավառ
ensevelir	1. թաղվել 2. մեջը թաղել, ծածկել, պատել
entendre (s')	միմյանց հասկանալ
entraîner	քաշել տանել, քարշ տալ
entretien <i>m</i>	1. զրույց 2. խնամք
envahir	1. ներխուժել 2. համակել

épaisseur <i>f</i>	խտութիւն, թանձրութիւն
éperdument	խենթորեն, խելացնոր կերպով
épidémie <i>f</i>	համաճարակ
épine <i>f</i>	փուշ
éprouver	զգալ, տածել
épuiser	սպառել, հյուծել, ուժասպառ անել
erreur <i>f</i>	սխալմունք
estimation <i>f</i>	1. գնահատում 2. գին, արժեք
estimer	1. գնահատել, գին դնել 2. հարգել
étable <i>f</i>	զոն
étaler	փռել, տարածել, ցուցադրել
éteindre (s')	հանգել, մարել
étendre	փռել, տարածել
éternel, -le	1. հավերժ, հավերժական, հավետ 2. շարունակ, միշտ
étouffer	խեղդել, շնչահեղձ անելով սպանել, խեղդամահ անել
étourdi,-e	1. կիսասթափ, շշմած
étrangler	խեղդել
exaspéré,-é	գրգռված, ջղայնացած
excité, -e	գրգռված, հուզված
exciter	գրգռել, հուզել
expédient <i>m</i>	ելք, դրությունից դուրս գալու միջոց ; ~ ը/ծայրահեղ միջոցներ
expérience <i>f</i>	փորձ, փորձառություն
exploitation <i>f</i>	տնտեսություն;
	~ agricole գյուղատնտեսական
	ծեռնարկություն
extraordinaire	արտակարգ, անասելի
extrémité <i>f</i>	վերջույթ

F

fabuliste <i>m</i>	առակագիր
facette <i>f</i>	երեսակ
faillir faire qch	քիչ էր մնում (մնացել)...
famélique	քաղցած
familier /style/	խոսակցական /ոճ/
fanatique	մոլեռանդ
fantaisie <i>f</i>	1. երևակայություն

fantasmagorie <i>f</i>	2. ցանկություն, քմահաճույք
fantastique	ցնորատեսիլ, ցնդաբանություն
fat <i>m</i>	անհավանական, անիրական
	պճնամուլ, թեթևուիկ, դատարկապորտ
	մարդ
faux, fausse	կեղծ, սխալ
faveur <i>f</i>	շնորհ, բարեհաճություն
fée <i>f</i>	փերի, կախարդուհի
fer <i>m</i>	երկաթ; battre le ~ quand il est chaud
	երկաթը տաք-տաք կծեծեն
fer-blanc <i>m</i>	թիթեղ
ferme	ամուր, անսասան
ferme <i>f</i>	ագարակ
féroce	վայրի, վայրագ, արյունարբու,
ficher (se) de	ծաղրել, վրան ծիծաղել
fierté <i>f</i>	հպարտություն
finement	հմտորեն, վարպետորեն
finir par + inf.	ի վերջո
flairer	զգալ, կռահել
flexible	ճկուն, դյուրաբեկ, առածգական
flotter	լողալ, ջրի երեսին մնալ
flotteur <i>m</i>	լողան /կարթի/
foi <i>f</i>	հավատ
folâtrer	խայտալ
forge <i>f</i>	դարբնոց
forger	կռել, դարբնել
forgeron <i>m</i>	դարբին
formidable	1. հսկայական
	2. հոյակապ, շքեղ, հիասքանչ
forteresse <i>f</i>	ամրոց, բերդ
fourrure <i>f</i>	մորթի, մուշտակ
fracas <i>m</i>	աղմուկ, որոտ, դղրդոց, թնդյուն
fragile	փխրուն, դյուրաբեկ
fraîchir	զովանալ, զով դառնալ
franchir	1. անցնել, վրայով թռչել, անցնել
	2. մի տեղից մյուսին թռչել, ցատկել
frapper	ապշեցնել, սաստիկ զարմացնել
frein <i>m</i>	արգելակ

freiner	արգելակել
frêle	ոյուրաբեկ, փխրուն
frémir	դողալ, դողդողալ, թրթռալ, ցնցվել, սարսռել
frétiller	թափտալ
frisson <i>m</i>	դող, սարսուռ, ցնցում
frissonner	դողալ, դողդողալ, ցնցվել, սարսռել
friture <i>f</i>	տապակած ձուկ
froissement <i>m</i>	սոսափյուն, շրշյուն
fuite <i>f</i>	փախուստ
fusil <i>m</i>	հրացան

G

galant, -e	սիրալիիր
galopiner	թռչկոտել
gambader	թռչկոտել, ցատկոտել
garnement <i>m</i>	չարածճի, խենթ, խելառ, թոկից փախած
gâter	փչացնել
gauche	ծախ, ձախակողմյան
géant <i>m</i>	հսկա, վիթխարի մարդ
gémir	հոգոց հանել, տնքալ
gêner	նեղել, նեղություն պատճառել
gerfaut <i>m</i>	ճախրուկ /բազեի տեսակ/
gigantesque	հսկայական, վիթխարի
glacial, -e	սառուցյալ, սառը
gonfler (se)	ուռչել
gorge <i>f</i>	կոկորդ, բուկ
gosier <i>m</i>	ըմպան, կոկորդ, բուկ
gosse <i>m, f</i> <i>խսկց</i>	երեխա, տղեկ, աղջնակ, լակոտ
gourmand <i>m</i>	համադամասեր
goût <i>m</i>	1. համ 2. ճաշակ
grâce <i>f</i>	շնորհ; faire ~ շնորհ անել
grave	1. ծանր 2. կարևոր 3. լուրջ
gré <i>m</i>	կամք, քմահաճույք, ցանկություն
grelotter	դողալ, դողդողալ, սրթսրթալ
grenouille <i>f</i>	զորտ
grimace <i>f</i>	ծամածռություն
griser	հարբեցնել

gronder
gros, -se
grotte *f*
guetter

habituer
hameçon *m*

hanter
happer
hasard *m*

héler
hercule
héritage *m*
hésitation *f*
hésiter à
homme *m*
honnête

honorable
honte *f*
horrible
humide
humour *m*
haie *f*
hurlement *m*
hurler
hypocrite

ignorer
illégal, -e
illimité, -e
imaginer (s')
imperceptible
impitoyable

որոտալ, թնդալ, դղողալ
մեծ, խոշոր; une ~ voix կոպիտ ձայն
քարայր, քարանձավ
1. հետամուտ լինել, հետևել

H

ընտելացնել, վարժեցնել
կարթ; mordre à l'~ կարթն ընկնել,
բռնվել
հետապնդել, հալածել,
բռնել, որսալ, ճանկել
պատահականություն;
par ~ պատահմամբ; jeux de ~
մոլեխաղեր
կանչել, ձայն տալ
հերկուլեսյան
ժառանգություն
վարանում, տարակուսում
վարանել, տարակուսել
1. մարդ, տղամարդ 2. զինվոր
ազնիվ, կարգին;
un homme ~ ազնիվ մարդ ;un ~ homme
կարգին մարդ
պատվարժան, հարգելի
ամոթ
սարսափելի, զարհուրելի
թաց, խոնավ
զավեշտ
ցանկապատ
ոռնոց
ոռնալ
երկերեսանի, կեղծավոր

I

անգիտանալ, չիմանալ
ապօրինի, անօրինական
անժայրածիր, անսահման
երևակայել
աննկատելի, անընձարելի
անգութ, անխիղճ

impossible	անհնար
impression <i>f</i>	տպավորություն
impressionner	տպավորություն թողնել, տպավորել
inaccoutumé, -e	անսովոր
incarcérer	բանտ նետել
indépendant, -e	անկախ, ինքնուրույն
inébranlable	անդրդվելի
infirmes	տկար, վատառողջ
infirmes <i>f</i>	բուժակետ
injustice <i>f</i>	անարդարություն
inspiration <i>f</i>	ներշնչում
inspirer	ներշնչել; ~confiance վստահություն
	ներշնչել
instinct <i>m</i>	բնագդ
insuffisant, -e	անբավարար
interlocuteur, -trice	զրուցակից, խոսակից
interrompre	ընդհատել
intimidé, -e	այլայլված, շփոթված, հուզված
intimider	շփոթեցնել, հուզել, վախեցնել
intolérable	անհանդուրժելի
introduceur, -trice	ներմուծող
introduction <i>f</i>	նախաբան, առաջաբան
invasion <i>f</i>	ներխուժում, արշավանք
invincible	անպարտելի, անհաղթելի
invraisemblable	անհավանական, անհավատալի
irrégulier, -ère	անկանոն
irresistible	անդիմադրելի, անզուսպ
irriter	զայրացնել, բարկացնել, գրգռել
ivre	հարբած, խմած, արբած
	J
jaillir	ցայտել, ժայթքել
jaser	1. շատախոսել, դուրս տալ, գաղտնիքը բանալ
	2. կարկաչել, խոխոջել
jet <i>m</i>	շիթ, ցայտ
jeun <i>m</i>	անոթի, prendre un médicament à ~ դեղն անոթի ընդունել

joaillier <i>m</i>	նսկերիչ
jonc <i>m</i>	եղեգ
jouissance <i>f</i>	հաճույք, բավականություն, վայելք
jour <i>m</i>	արշալույս, լուսաբաց
joyial, -e	կենսուրախ
joyau <i>m</i>	թանկագին զարդ
juger de	դատել, որոշել
jurer	1. երդվել 2. հայհոյել
	3. չսագել, չհամապատասխանել
justesse <i>f</i>	ճշտություն, ճշգրտություն

L

lâche	ստոր
laiteux, -se	1. կաթնագույն 2. կաթնանման,
lamentable	խղճալի, սրտաճմլիկ, ողբալի
lambrusque <i>f</i>	խաղողենի, վայրի խաղող
lame <i>f</i>	1. սայր, բերան /դանակի/ 2. ալիք
lancer	նետել, գցել, շարտել
languir (se)	նվաղել հյուժովել, նիհարել
légal, -e	օրինական
légaliser	օրինականացնել, օրինական բնույթ տալ
légalité <i>f</i>	օրինականություն, իրավացիություն
légitime	օրինական, օրինավոր
lieue <i>f</i>	փարսախ /մոտ. 4կմ/
ligne <i>f</i>	1. գիծ 2. տող 3. կարթ, կարթաթել
livide	կապտավուն, գունատ, դալուկ, դժգույն
location <i>f</i>	վարձով տալը, prendre en ~, վարձով վերցնել, donner en ~ վարձով տալ
loi <i>f</i>	օրենք
longe <i>f</i>	սանձափոկ, սանձապարան, օղապարան, թոկ
louange <i>m</i>	զովեստ
louer	վարձել, վարձով վերցնել
loupe <i>f</i>	խոշորացույց
loyal, -e	ազնիվ, հավատարիմ, նվիրված
loyauté <i>f</i>	ազնվություն, ուղղամտություն
lueur <i>f</i>	աղոտ լույս

lugubre	մռայլ, թախծոտ
luisant, -e	փայլուն
luxe <i>m</i>	չքեղութիւն

M

maille <i>f</i>	օղակ, հանգույց, հատ /ուռկանի, ցանցի, ժանյակի/
maison <i>f</i>	1. տուն
maîtresse	2. վաճառատուն
mal <i>m</i>	համարձակ, անկոտրուն; ~ chèvre անկոտրուն բնավորության այծ ցավ; faire du ~ցավ պատճառել, վշտացնել
malin, maligne	խորամանկ, նենգ, խաբեբա
manche <i>f</i>	թևք
manche <i>m</i>	կոթ, բռնակ
marécage <i>m</i>	ճահիճ, ճահճուտ
maroquin <i>m</i>	սեկ, սաֆյան /այծի ու ոչխարի մորթու մշակումով պատրաստվող նուրբ կաշի/ ; en ~ սեկյա, սեկի
marrer (se) <i>խսկց</i>	ծիծաղել, en avoir ~ marre de ձանձրանալ, զգվել, զգվեցնել
martyriser	տանջել, չարչարել, se laisser ~ տանջվել, չարչարվել
massacre <i>m</i>	կոտորած, ջարդ, սպանդ
massacrer	զանգվածային ոչնչացում, ջարդ, սպանդ, կոտորած կազմակերպել
maudit-e	անիծված, նզովված, անիծյալ
mec <i>m խսկց</i>	տղա, տղամարդ, մարդ
méchant, -e	չար, չարակամ
méditer qch	խորհել, լավ կշռադատել, լավ մտածել
mêler	խառնել, միախառնել, խառնաշփոթել
ménage <i>m</i>	1. տնային տնտեսություն
mendier	2. ընտանիք, տուն, ամուսնական զույգ մուրալ
mentir	ստել, խաբել, սուտ ասել
méprendre (se)	սխալվել
mépris <i>m</i>	արհամարհանք, քամահրանք
mépriser	արհամարհել
mercier, -ère	մանրավաճառ

merveilleux, -se	հրաշալի, սքանչելի, զարմանահրաշ, հիասքանչ
mésaventure <i>f</i>	տհաճ դիպված, դեպք, պատահար
meurtri, -e	վիրավորված, ծվատված, պատահողոված
meurtrir	վնասել, ծեծվածք, ջարդվածք առաջացնել, <i>se ~</i> վնասվածք ստանալ, վնասվել
milieu <i>m</i>	1. կենտրոն, մեջտեղ, օրվա կեսը 2. շրջան, միջավայր, շրջապատ բարակիրան, նուրբ
mince	հրաշք
miracle <i>m</i>	1. հրաշալի, հիանալի, սքանչելի, զարմանահրաշ
miraculeux, -se	պատրանք, օդատեսիլ
mirage <i>m</i>	շողշողալ, արտացոլվող լույսով փայլել, փայլվել
miroiter	1. թվառոթյուն 2. էժան իր
misère <i>f</i>	կես, à~ կիսով չափ
moitié <i>f</i>	հրեշավոր սարսափելի
monstrueux, -se	ծաղրել
moquer (se) de	բարոյականություն
morale <i>f</i>	մռայլ, խոժոռ,
morne	մահացու, մահաբեր
mortel, -le	քիթը սրբել, խնչել
moucher (se)	թրջել
mouiller	1. փրփուր 2. մամուռ
mousse <i>f</i>	աշխույժ, կայտառ
mouvementé, -e	համր
muet, -te	տալ, շնորհել, զինել, <i>se ~ de</i> զոհ հետը վերցնել, զինվել
munir	

N

naïveté <i>f</i>	միամտություն
narquois, -e	ծաղրական, ծաղրող
narrateur, -trice	պատմող
nautique	ծովային, նավավարական
néanmoins	սակայն, համեմայն դեպս

négligence f
négligent, -e
net [nɛt], nette
niveau m
nocturne
normand, -e
noyé, -e
noyer (se)

անփութություն, թափթփվածություն
անփույթ
նաքուր, վճիտ
նակարդակ
գիշերային
նորմանդական
ջրահեղձ
խեղդվել, ջրահեղձ լինել

O

obéir à qn
obscurité f
obsèques f pl
observer qch
obstiner (s')
obtenir
occupation f

ombrageux, -se
ombre f
opaque
oppresser
orfèvre m
orgueil m

osciller
outré

ենթարկվել, հնազանդվել, լսել
մթություն, խավար
հուղարկավորություն
դիտել, նայել, հետևել, հսկել
համառել
ծեռք բերել, ստանալ
1. զբաղմունք, մասնագիտություն
2. գրավում, զբաղեցում, տիրում
1. կասկածելի 2. կասկածամիտ
ստվեր
անթափանցիկ, թանձր, խիտ
տանջել, ճնշել
ոսկերիչ
1. հպարտություն 2. գոռոզամտություն,
ինքնահավանություն
ճոճվել, օրորվել
բացի

P

pacotille f
page m
pâlot, -e
panier m
panique f
panne f

paragraphe m
paralyser

զիզի-պիզի բաներ /էժան զարդ/
ծառա
գունատ, դալուկ
զամբյուղ
խուճապ
անսարքություն, վնասվածք, վթար
tomber en~ վթարի ենթարկվել
դրվագ
կաթվածի ենթարկել

parbleu	գրողը տանի
parer (se)	զարդարվել, պճնազարդվել
particulier, -ière	հատուկ, բացառիկ, առանձնահատուկ
passion <i>f</i>	կիրք
passionnément	կրքոտությամբ
patte <i>f</i>	թաթ /որոշ կենդանիների/
pays <i>m</i>	1. երկիր, 2. շրջան, գյուղ, 3. հայրենիք
peine <i>f</i>	տանջանք, չարչարանք
peiner	տանջվել, չարչարվել
pencher (se)	խոնարհվել, կռանալ, թեքվել
pénétrer	թափանցել
pénible	ծանր, դժվար, տանջալի
percepteur <i>m</i>	հարկահավաք, հարկային տեսուչ
percevoir	ընկալել, ըմբռնել
perclus, -e	կաթվածահար
perfide	նենգ, դավաճան
perle <i>f</i>	մարգարիտ
persister	համառել, դիմանալ
personnalité <i>f</i>	անձ
personnifier	անձնավորել
pesant, -e	ծանր, ճնշող
peuplier <i>m</i>	բարդի, կաղամախի
pieu <i>m</i>	ցից
piller	թալանել
pittoresque	գեղատեսիլ
pivoter	պտտվել, շրջվել
plaisanterie <i>f</i>	կատակ
planchette <i>f</i>	prendre la chose en ~ կատակի վերածել
plat, -e	տախտակ
plisser (se)	հարթ, տափակ
plonger (dans)	մռայլվել, դեմքը կնճռոտել
	սուզել, ընկղմել
	se ~ սուզվել, ընկղմվել
poids <i>m</i>	ծանրություն
poil <i>m</i>	մազ /երեսի, մարմնի/, բուրդ
point <i>m</i>	կողմ
pointe <i>f</i>	1. ծայր, կատար 2. ցամաքալեզվակ
polisson	չարածճի, կռվարար, չար

polisson <i>m</i>	չարածճի, կռվարար տղա
porcelaine <i>f</i>	ճենապակի
pourrir	փտել, նեխել, քայքայվել
pourvu que	միայն թե
poussière <i>f</i>	փոշի
pré <i>m</i>	նարգագետին
précaution <i>f</i>	զգուշություն
précéder	նախորդել
précipitamment	հապճեպ, շտապ
précipiter (se)	շտապել
prescription <i>f</i>	ստացական
pression <i>f</i>	ճնշում
prétendre	հավակնել
pluvieux, -se	անձրևոտ, անձրևային
prêter	պարտք տալ, տրամադրել, հատկացնել
prier	խնդրել, աղոթել
prison <i>f</i>	բանտ
privé, -e	զուրկ
priver	զրկել ; se ~ de զրկվել
procurer qch à qn	ապահովել, ձեռք բերել
projet <i>m</i>	պլան, ծրագիր
provenance <i>f</i>	ծագումը; de la même ~ նույն տեղից
proverbe <i>m</i>	զնված
provisoir	ասացվածք, առած
pudeur <i>f</i>	ժամանակավոր անոթխածություն

Q

quotidien, -ne ամենօրյա, հանապազօրյա

R

race <i>f</i>	ցեղ
rage <i>f</i>	1. կատաղություն, բարկություն 2. սաստիկ ցավ
raide	ծիգ, պիրկ, ամուր
railler	ծաղրել
railleur, -euse	ծաղրող, ծաղրական
raison <i>f</i>	բանականություն, գիտակցություն

raisonnement <i>m</i>	դատողություն
raisonner	խորհել, մտածել, դատողություն անել; (se) ~ ինքն իրեն համոզել
rôle <i>m</i>	խոխոց
râler	խոխալ, խռալ
ramper	սողալ, դանդաղ շարժվել
rancune <i>f</i>	հիշաչարություն, ռիսակալություն, վրեժխնդրություն
rangé,-e	ազնիվ, կարգին, une femme ~ազնիվ կին
rangée <i>f</i>	շարք, կարգ
rapide	արագ
rare	նոսր, ցանցառ, հազվագյուտ
rassurant, -e	հանգստացնող, փարատող
rassurer (se)	հանգստանալ, հանդարտվել
recourbé, -e	կեռ, կորածև
reçu <i>m</i>	ստացական
reculer	ետ գնալ, նահանջել
redouter	վախենալ, զարիուրել
reflet <i>m</i>	արտացոլում
relâchement <i>m</i>	անկազմակերպվածություն
remuer	շարժել, ճոճել
renoncer (à)	հրաժարվել
renseignement <i>m</i>	տեղեկություն
renseigner	տեղեկացնել, իրազեկել
répartir	բաժանել
repêcher	ջրից հանել
replet, -ète	մարմնեղ, լիքը, զեր
réputation <i>f</i>	համբավ, հռչակ
réserve <i>f</i>	զսպվածություն, զգուշություն; ~ ombreuse կասկածելի
	զսպվածություն
résolution <i>f</i>	վճիռ, որոշում
résoudre	վճռել, լուծել
respecter	հարգել
resplendir	փայլել, շողալ, պլպլալ
ressources <i>f pl</i>	միջոցներ դրամական, գոյության միջոցներ
restaurateur, -trice	ճաշարանատեր

retenir զո	պահել, ետ պահել, զսպել
ricaner	քնծիծաղ տալ, քթի տալ ծիծաղել
rigoler <i>խսկց</i>	ծիծաղել, ուրախանալ, կատակել
riposter	պատասխանել, առարկել, հակառակել
river	զամել, ամրացնել, շղթայել, շղթայով կապել
roseau <i>m</i>	եղեգ
rouler	1. գլորել 2. սլանալ, արագ ընթանալ; se ~ գլորվել, խոտի վրա թավալվել
roupiller <i>խսկց</i>	մրափել, շնթռկել, խռնփալով քնել
roussi, -e	շիկակարմիր, շիկավուն
roussir	1. շիկակարմրել, շիկակարմիր գույն ստանալ 2. խանձել, այրել 3. խանձվել, այրվել
royaume <i>m</i>	թագավորություն
ruiner	ավերել, քանդել, խորտակել, կործանել
ruisselant, -e	ջրաթաթախ

S

sabot <i>m</i>	1. սմբակ 2. կճղակ
sacrifier	զոհել, զոհաբերել
sagesse <i>f</i>	իմաստություն
saignée <i>f</i>	արյունառություն, faire une ~ արյուն վերցնել
saigner	արյունահոսել
saisir	բռնել, խլել, զավթել
sang <i>m</i>	արյուն
sanglant, -e	արյունոտ
sanglot <i>m</i>	հեկեկոց, հեծկլտոց
sangloter	հեկեկալ, հոնգուր- հոնգուր լաց լինել
sanguin, -e	արյան, արյունատար
sanguinaire	արյունռուշտ, արյունարբու, արյունախում
sanguinolent, -e	արյունոտ
saphir	շափյուղա
satire <i>f</i>	երգիծանք
satisfaire զո	բավարարել
satisfait, -e	բավարարված
sauver զո,	փրկել; se ~ փախչել

saveur <i>f</i>	համ
savoir	իմանալ, en ~ long լավատեղյակ, իրազեկ լինել
savourer	ըմբռնել
savoureux, -se	համեղ
secouer qch, qn	թափ տալ, թրթվել, ցնցել, սարսռեցնել
secours <i>m</i>	օգնություն, աջակցություն, օժանդակություն, au ~ օգնություն
secousse <i>f</i>	ցնցում
séduction <i>f</i>	հմայք
séduire	զայթակղել, հրապուրել
sein <i>m</i>	1. կուրծք, ստինք
sens <i>m</i>	իմաստ
sensibilité <i>f</i>	դյուրագգայություն, զգայունություն
serein, -e	1. պարզ, պայծառ 2. հանգիստ, անխռով, անվրդով
seuil <i>m</i>	շեմ
siège <i>m</i>	պաշարում
sifflement <i>m</i>	սուլոց
silhouette <i>f</i>	ուրվագիծ, ստվերապատկեր
singularité <i>f</i>	արտասովորություն, տարօրինակություն
singulier, -ère	եզակի, առանձնահատուկ, տարօրինակ, արտասովոր
sinistre	չարագուշակ, չարագույժ
solitaire <i>m</i>	միայնակ, մենավոր
somme <i>f</i>	զումար
sommet <i>m</i>	կատար, գագաթ
soudain	հանկարծ, անսպասելի
soufflet <i>m</i>	փուքս
soûl, -e	հարբած, խմած
soupeser	կշռադատել, ծանրութեւ անել
soupir <i>m</i>	հառաչ, հոգոց
sourd, -e	խուլ
soutenu, -e	բարձր, վերամբարձ, style~, langage ~ վերամբարձ ոճ
spasme <i>m</i>	ջղածություն
stupéfait, -e	զարմացած, ապշած
stupeur <i>f</i>	զարմանք

stupide	հիմար, բութ, անմիտ, անհեթեթ
subit,-e	անսպասելի, հանկարծակի
succès <i>m</i>	հաջողություն
succession <i>f</i>	հաջորդականություն, անընդհատականություն
suif <i>m</i>	ճարպ, ճարպայուղ
superbe	հիանալի, հիասքանչ, հոյակապ
superstitieux,-se	սնոտիապաշտ, սնահավատ
supplier de	պաղատել, աղաչել
supporter <i>qch</i>	1. պահել, հենարան լինել 2. հանդուրժել, տանել
surface <i>f</i>	մակերես, մակերևույթ
surprenant, -e	ապշեցուցիչ, զարմանալի
sursauter	վեր ցատկել, վեր թռչել
surtout	առանձնապես, հատկապես; ~ que մանավանդ
synonyme <i>m</i>	հոմանիշ

T

tacher de	բծավորել
tailler	կտրել, ձևել, տաշել
tempe <i>f</i>	քունք
tempête <i>f</i>	փոթորիկ, հողմ
tenir	դիմանալ
terreur <i>f</i>	սարսափ, վախ, ահաբեկում
tiède	զուլ, գաղջ
tige <i>f</i>	բուն, ցողուն
tintement <i>m</i>	զրնզոց, դողանց
tombe <i>f</i>	գերեզման, շիրիմ
tombeau <i>m</i>	գերեզման
tonner	որոտալ, թնդալ
torrent <i>m</i>	գետակ, լեռնային գետակ
torturer	տանջել, խոշտանգել
toubibe <i>m</i> <i>խսկց</i>	բժիշկ
toucher	դիպչել
tourner	պտտել, շրջել
tousser	հազալ
tout à fait	լիովին, ըստ ամենայնի

tout de même	համենայն դեպս, այնուամենայնիվ
traîner	քաշել, քաշել տանել, քարշ տալ
traire	կթել
traiter	վարվել, վերաբերվել
transfigurer	կերպարանափոխել;
	se ~ կերպարանափոխվել
tremble <i>m</i>	դողդոջուն կաղամախի
tremper	թրջվել, ընկղմվել
tressaillir	դողալ, սահմռկել, սարսռել
trêve <i>f</i>	դադար /կարճատև/
triumpher	հաղթանակել
trompe <i>f</i>	փող, շեփոր
	sonner ~ փողահարել, փող փչել
tromper (se) de	սխալվել
troublé,-e	շփոթված, զարմացած
troubler	1.պղտորել, 2.խանգարել, խախտել;
	se ~ հուզվել, շփոթվել
troupeau	հոտ, նախիր
tumultueux,-se	ուժգին, բուռն, աղմկալի, անկարգ
tuniqué <i>f</i>	համազգեստ տարազաբաճկոն, պատմուճան

V

vacarme <i>m</i>	աղմուկ, ժխոր
vachement <i>խսկց</i>	շատ, սաստիկ, չափազանց
	Elle est ~ bien նա շատ լավիկն է
vague <i>f</i>	ալիք
vague	աղոտ, պղտոր, անորոշ
vaillant,-e	քաջ, քաջարի, արի
vaincre	հաղթել
vainqueur <i>m</i>	հաղթող
valoir	արժել, արժեք ունենալ
veine <i>f</i>	1.երակ, 2. <i>խսկց</i> հաջողություն
velu,-e	մազոտ, բրդոտ
ver <i>m</i>	որդ
verroterie <i>f</i>	ապակե զարդեղեն, ուլունքներ
vers	դեպի
vers <i>m</i>	ոտանավոր

veuf, -ve <i>m f</i>	այրի տղամարդ, այրի կին
vice <i>m</i>	արատ, թերություն
vie <i>f</i>	կյանք <i>se faire à cette ~</i> համակերպվել այդ կյանքին
violence <i>f</i>	ուժգնություն, բռնություն, դաժանություն
vision <i>f</i>	1. տեսողություն 2. տեսիլք
vogue <i>f</i>	1. համբավ, հռչակ, 2. նորաձևություն; <i>être en ~</i> ժամանակակից, նորաձևությանը համա- պատասխան լինել
voix <i>f</i>	ձայն; <i>une grosse ~</i> կոպիտ ձայն
voltiger	թռչկոտել

TABLE DES MATIERES

PRÉFACE	3
PREMIÈRE PARTIE	
A. Daudet	7
La Chèvre de M. Seguin	9
Guy de Maupassant	26
Deux Amis	27
Le Papa de Simon	45
Sur l'Eau	69
Les Bijoux	89
DEUXIÈME PARTIE	
L'Arlésienne (A. Daudet)	110
Le Secret de Maître Cornille (A. Daudet)	114
La Parure (Guy de Maupassant)	120
Histoire Vraie (Guy de Maupassant)	130
Aux Champs (Guy de Maupassant)	136
Mon Oncle Jules (Guy de Maupassant)	143
VOCABULAIRE	151

Չամակարգչային էջավորումը՝ Զ.Ս.Էլչակյան
Ս.Վ.Առաքելյան

Ստորագրված է տպագրության՝ 26.08.05
Չանձնված է տպագրության՝ 13.09.05

Տպաքանակ՝ 200

«Լինգվա» հրատարակչություն
Երևանի Վ.Բրյուսովի անվան պետական լեզվաբանական համալսարան
Չասցեն՝ Երևան, Թումանյան 42
Չեռ.՝ 53-05-52
Web: <http://www.brusov.am>
E-mail: yслу@brusov.am